ANNÉE Nº 230 1er NOVEMBRE 1932

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

LES DERNIERS JOURS DE BAUDELAIRE

(Documents inédits)

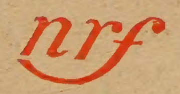
PAR

JACQUES CRÉPET

— CHRONIQUES —

— NOTES —

par Julien Benda, Marc Bernard, Maurice Coindreau, Ramon Fernandez, Jean Grenier, Julien Lanoë, André Lhote, Denis Marion, François Mauriac, A. Rolland de Renéville.



FRANCE : 6 FR. ÉTRANGER : 7.50

LIBRAIRIE **GALLIMARD**

15, BOULEVARD RASPAIL — TÉL. : LITTRÉ 24-84

R. DU C. SEINE 35.807



BULLETIN MENSUEL DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Dans cette liste sont indiqués, chaque mois, les ouvrages récemment parus ou à paraître qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement et gratuitement sur la demande de toute personne nous honorant de ses ordres.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

1. P. Allard. Les dessous de la guerre. Prix . .. . 15 fr.
2. Antoine. Le théâtre .. .. 50 fr
3. J. C. Balet. La Manchourie . 15 fr
4. L. Batiffol. La vie de Paris sous Louis XIII .. .. 15 fr.
5. G. Baty et R. Chavance. Vie de l'art théâtral .. .. .. 25 fr.
6. Vicki Baum. Hélène Wilfur.. 15 fr.
7. Vicki Baum. Lohwinckel en folie. Prix .. .. 12 fr.
8. E. Baumann. Bossuet moraliste. 18 fr.
9. R. Behaine Dans la foule horrible des hommes .. .. 15 fr.
10. H. Béraud. Le feu qui couve en Europe Centrale.. .. .. .. 15 fr.
11. R. Blech. Les rats. .. .. 15 fr.
12. M. Bloch. Evasion .. .. 12 fr.
13. A. Borghi. Mussolini en chemise. Prix. .. .. 15 fr.
14. H Bosco Le sanglier .. .. 12 fr.
15. J. Boulenger. Les dandys .. 15 fr.
16. R. Brasgillach. Le voleur d'étincelles. Prix .. .. .. 15 fr.
17. M Brion. Botticelli .. .. 20 fr.
18. E. Brontë Poèmes .. .. 15 fr.
19. L. F. Celine. Voyage au bout de la nuit.. .. .. 21 fr.
20. L Chauveau. Pauline Gropain. 12 fr.
21. P. B. Gheusi. La vie et la mort singulière de Gambetta .. .. 15 fr.
22. L. Daudet. Salons et journaux. 15 fr.
23. G Duhamel. Tel qu'en lui-même. Prix.. .. .. 12 fr.
24. G. Friedmann. Jacques Aron II. L'adieu .. .. .. 15 fr.
25. G. Gailly. L'unique passion de Flaubert . .. . 12 fr.
26. J. Giono. Solitude de la pitié. 12 fr.
27. R. Guiraldes. Don Segundo Sombra. Préface de J. Supervielle. Trad. espagnol M. Auclair, rev. J. Supervielle et J. Prévost . .. . 15 fr. Sur alfa, coll Monde entier.. 28 fr.
28. Dashiel Hammett. La maison rouge. Prix.. .. .. 7.50
29. F. Hellens Poésies de la veille et du lendemain. Une œuvre, un portrait. Prix . .. . 20 fr.
30. A. Hermant. Ainsi parla Monsieur Lancelot .. .. .. 15 fr.
31. Du Bosc Heyward. Mamba et ses filles.. .. .. 15 fr.
32. Hugo von Hofmannsthal. Ildermann ou le jeu de la mort de l'homme
33. Jérôme K. Jérôme. L'Allemagne et moi.. .. .. 12 fr.
34. Mémoires du Maréchal Joffre. Tome I. Prix. . .. . 36 fr.
35. E. Kaestner Fabien .. . 15 fr.
36. G. Lakovsky. L'éternité, la vie et la mort. .. .. 12 fr.
37. M. Laporte. Aventures d'un grand noir. .. .. 12 fr.

39\. A. Londres. Histoires des grands chemins.. .. .. 15 fr.

39\. Ch. Lucieto. Le mystère de Monte-Carlo. .. .. 12 fr

40\. E. Ludwig. Entretiens avec Mussolini. Prix . .. . 15 fr.

41\. T. Mann. Mario et le magicien. 12 fr.

42\. J. Martet. Les cousins de Vaison. Prix .. .. .. 15 fr.

43\. Blanche Mauryl. Paris .. 25 fr.

44\. J. Maxence. Positions 2e série. 15 fr.

Les conditions d'abonnement a *La Nouvelle Revue Française* figurent aux pages 280 et 281 du cahier d'annonces

BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES (suite)

45. MARGUERITF MEMBRÉ. Le survivant, une œuvre, un portrait .. .. 20 fr.
46. MARGUERITE MEMBRÉ. Le creuset. Prix. .. .. 15 fr.
47. M. MONTARRON. Ciel de cafard. Préface de P. Mac Orlan .. .. 12 fr.
48. LIAM O'FLAHERTY. La maison de l'or .. .. 15 fr.
49. F. A. OSSENDOWSKI. Lénine.. 20 fr.
50. J. L. GASTON PASTRE. Bonaparte en Egypte .. .. 12 fr.
51. E. PEISSON. Parti de Liverpool. 15 fr.
52. R. POINCARÉ. IX. L'année trouble. Prix. .. .. 36 fr.
53. R. POULET. Le meilleur et le pire. Prix. .. .. 15 fr
54. G. DE POURTALÈS. Wagner.. 18 fr.
55. I. QUERIDO. Le Jordaan. .. 25 fr.
56. A. DE RICHAUD. La fontaine des lunatiques .. .. 15 fr.
57. J. RIVIÈRE et R. FERNANDEZ. Moralisme et littérature 13.50
58. VICTOR A. ROMANO. Les derviches tourneurs. .. .. 12 fr
69. L. ROUBAUD. Christiane de Saïgon. Prix. .. .. 12 fr
60. A. ROUSSEAUX. Ames et visages du XX[e] siècle. .. .. 15 fr
61. A. SOULILLOU. Les enfan.s possédés. Prix. .. .. 12 fr
62. A. THÉRIVE. Anna . .. .. 15 fr
63. A. THIBAUDET. Les idées politiques de la France .. .. 15 fr
64. J. TOUSSEUL. Au bord de l'eau. 15 fr
65. R. TRINTZIUS. Fin et commencement. Prix . .. . 12 fr
66. L. VALLAS. Claude Debussy et son temps .. .. 75 fr
67. J. VALLÈS. Un gentilhomme.. 12 fr
68. J. WASSERMANN. Etzel Andergast. 2 vol .. .. 30 fr
69. G. WEST. H. G. Wells.. .. 15 fr
70. COLETTE YVER. Chers cœurs humiliants .. .. 12 fr
71. A. ZÉVAÈS. Jules Vallès .. .. 9 fr

POLITIQUE — SCIENCES — DOCUMENTATION

72. L. GUENOT. La genèse des espèces animales. .. .. 80 fr.
73. Dr HENRY E. SIGERIST. Introduction à la médecine. .. .. .. 25 fr.
74. P. LOMBARD. Au berceau du socialisme français.. .. .. .. 12 fr.
75. R. MOE. Le prix Nobel de la Paix et l'Institut Nobel norvégien .. 35 fr.
76. Dr LOUIS PASTOR. Histoire des Papes. Tome XIV. Marcel II et Paul IV. 40 fr.
77. SALVERDA DE GRAVE. La Hollande. Prix. .. .. 20 fr
78. F. SIMIAND. Les fluctuations économiques à longue période et la crise mondiale. .. .. 15 fr
79. L. VALLAS. Un siècle de musique et de théâtre à Lyon. .. .. 100 fr
80. A. WEIGALL. Sappho de Lesbos. 25 fr

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

81. Œuvres complètes de CHARLES BAUDELAIRE. Histoires extraordinaires par E. POE. Notice de J. Crepet. 40 fr.
82. J. HANOTAUX. Histoire de la nation égyptienne. Tome II. L'Egypte pharaonique .. .. 150 fr
83 R. ROLLAND. Jean Christophe. T. III. Prix. .. .. 35 fr

EDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

84. CHATEAUBRIAND. Atala. Ill. par MAURICE LALAU .. .. .. 1.800 fr.
85. MARGUERITE DEVIGNE. La sculpture mossane du XIII[e] au XIV[e] siècle. Prix .. .. 300 fr.
86. A. MAIURI. Herculanum. 7 aquarelles et 150 héliogravures. .. .. 135 fr
87. C. MAURRAS. Nouveaux méandres. Prix .. .. 300 fr
88. Photo 1932. 124 photos par A. BECLER .. .. 75 fr

BULLETIN DE COMMANDE

FRANCO DE PORT A PARTIR DE 50 FRANCS

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par le débit de mon compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

NOM .... Signature

ADRESSE ....

(1) **Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour cela il suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles.** (11)

(Le bulletin à remplir est à la page suivante)

Bulletin

à remplir et à adresser à la

LIBRAIRIE GALLIMARD, 15, Bᴰ RASPAIL, PARIS (7ᵉ)

(Rayer les indications inutiles)

Veuillez trouver ci-inclus la somme de fr. .... à titre de provision pour l'ouverture d'un compte-courant dans votre maison.

Veuillez me faire le service régulier et gratuit de :

a — votre Bulletin Bibliographique Mensuel,
b — votre Circulaire de livres de luxe en souscription,
c — votre Catalogue de livres anciens et modernes d'occasion.

Je désire recevoir par retour les ouvrages suivants : ....
....
....
....

Notez de m'envoyer automatiquement dès leur publication les ouvrages nouveaux des auteurs suivants : ....
....
....
....
....

Je désire recevoir ces ouvrages en éditions courantes — de luxe — sur papier alfa — velin — Hollande — Japon — Chine.

Mes illustrateurs préférés sont : ....
....

Envoyez-moi automatiquement les ouvrages nouveaux rentrant dans les catégories suivantes : Droit — Philosophie — Sociologie — Technologie — Histoire — Géographie — Beaux-Arts — Musique — Médecine — Sports — Sciences — etc...

Je désire recevoir en moyenne .... volumes par mois pour une dépense d'environ .... par mois. Envoyez-moi le relevé de mon compte mensuellement — trimestriellement.

Nom .... SIGNATURE
Adresse ....
....

nrf **VIENT DE PARAITRE**

GUY MAZELINE

LES LOUPS

UN VOLUME IN-16 de 622 pages .. .. **20** fr.

Le patrimoine moral et la grande fortune que représente au Havre, en 1892, le nom industriel des Jobourg, maîtres de forges, Maximilien, fils du « grand Frédéric » ne s'en est jamais soucié. Il s'est prémuni, dans une vie de médiocres loisirs et de lectures, contre un foyer depuis longtemps pour lui sans attrait. Marie-Jeanne qu'il épousa jadis par une bravade sans lendemain contre le gré de la vieille Virginie Jobourg, n'a pas su lui apporter les satisfactions qui eussent pu le soustraire à cette délectation morose où nous le trouvons encore au début de ce récit. Ses enfants, deux filles et trois garçons ne le comprennent pas et lui-même, d'ailleurs, n'a jamais cherché à les comprendre.

Arrive un jour, « des îles », une jeune fille, porteuse ignorante d'une lettre où sa mère, avant de mourir, révèle à Maximilien les conséquences d'une aventure de jeunesse qu'il avait presque oubliée. Valérie est sa fille, souvenir vivant de ces années englouties.

Est-ce donc l'événement que depuis vingt ans, et inconsciemment, attendait Maximilien, comme le prétexte d'une sorte de rédemption, d'une reprise de contact avec la réalité, d'une bataille où il pourrait enfin donner sa mesure ?

Mais on ne rompt point si aisément avec vingt années d'inaction et de facilité, on n'efface point d'un seul coup ces mauvais plis de l'âme. Maximilien entre en lutte contre sa femme dont le vulgaire bon sens s'affirme encore au fur et à mesure que son mari montre plus de bizarrerie (car il tient l'histoire secrète, Valérie claustrée dans une chambre en ville, et s'impose ainsi une vie irrégulière contrastant avec ses anciennes habitudes); il entre en lutte contre sa mère qui, n'ayant rien abdiqué de sa rancœur, s'isole dans son domaine de Prébor d'où elle surveille la société havraise et dirige ses secrètes manœuvres ; il doit lutter contre ses enfants, loups acharnés à flairer les pièges, à poursuivre une proie : qui un mari et une dot, qui une femme et une situation, qui la vie de plaisirs et de violence; il doit lutter enfin, contre Valérie elle-même, qui étouffe dans l'atmosphère de tendresse, à la fois sincère et factice, dont il l'a enveloppée.

Comment échappera-t-il à ce réseau enchevêtré qui l'enserre ? Par la fuite ou la malice ? Par le renoncement ou la mort ? Il va et vient dans cette forêt inextricable, croit aboutir à une clairière, se perd dans les fourrés, court de nouveau vers cette petite trouée de ciel qu'il a cru entrevoir.

Il faut ajouter que sur ce conflit central viennent se jeter, s'enchevêtrer, foisonner d'autres intrigues qu'il est difficile de raconter ici, même succinctement, et qui baignent tout le livre d'une atmosphère extraordinaire.

Ce que cette analyse ne saurait non plus rendre, ce sont les qualités prépondérantes de vie. Non seulement nous trouvons ici, un des tableaux de famille les plus aïgus qu'on puisse voir, les ombres et les lumières sur chaque personnage, et aussi une peinture de la vie bourgeoise en province à la fin du XIXe siècle de la plus grande vraisemblance, non seulement nous sommes plongés dans un air de ville maritime marchande à la fois vrai et rêveusement transposé, mais surtout, pas un seul personnage, et ils sont nombreux, qui ne nous soit, par un signe, un mot, un geste, une attitude, un détail vestimentaire — et cela au cours du récit, comme par hasard, — rendu présent, vivant, difficile à oublier... L. D.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES " AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE " UNE ÉDITION SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL A 63 EXEMPLAIRES : 85 FR. ET 100 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA POUR LES " BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE " 120 FR.

DU MÊME AUTEUR :

PIÈGE DU DÉMON .. .. **12** fr.
PORTE CLOSE .. .. **12** fr.
UN ROYAUME PRÈS DE LA MER .. .. **15** fr.

EN PRÉPARATION : **LE CAPITAINE DURBAN**

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

nrf VIENT DE PARAITRE

ROBERT BOURGET-PAILLERON

LE POUVOIR ABSOLU

ROMAN

Un volume in-16 double-couronne .. .. **15** fr.

C'est une femme qui l'exerce. Le destin de Juliette Decroix est de placer toujours ceux qu'elle aime sous son influence Elle prétend ainsi les servir, leur fournir de nouvelles chances. Attentive à leur carrière, sans cesse présente auprès d'eux, elle leur apporte ses facultés puissantes d'intrigue et d'invention. Cette frénésie inspiratrice qui la tient lui retire toute clairvoyance. Elle ne s'aperçoit pas qu'elle abaisse bientôt ceux qu'elle prétend élever et qu'ils perdent sous son pouvoir tout ce qu'elle avait d'abord aimé en eux.

A chaque fois c'est une déception qu'elle rencontre et il lui faut ruiner son amour de ses propres mains. Mais la voici qui tente l'aventure avec un être nouveau, Raymond Prandiolle, dont la faiblesse passagère l'attire. Sans ressources, sans métier, à bout de ses forces, il s'est, un jour, confessé à elle avec une sincérité brutale. Juliette accepte cette tâche d'enthousiasme. Elle se voue à Raymond, relève son courage, l'introduit dans un milieu d'affaires et de politique où, conseillé par elle, il connaitra bientôt la réussite. Alors la partie se dispute entre eux. Devenu son amant, Raymond prétend échapper à son influence. Puis des soupçons lui viennent : parmi les gens avec qui elle l'a mis en contact, n'y en a-t-il pas qui l'ont précédé auprès de Juliette ? Pour l'un il le sait de façon certaine. Il en soupçonne un autre et celui-là est méprisable. Raymond finira par briser sa chaine. Mais la rupture ne saurait être totale car un fait imprévu se découvre dans les dernières pages qui remet tout en cause et ouvrira pour Juliette une destinée nouvelle tout en attachant à jamais Raymond à son souvenir. Ce dénouement apporte ainsi une curieuse thèse sur la supériorité d'ordre éternel que leur condition assure aux femmes dans l'amour.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES " AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE" UNE ÉDITION SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL A 55 EXEMPLAIRES A 40 FR. ET 100 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA POUR LES " BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE" A 80 FR.

DU MÊME AUTEUR :

CHAMPSECRET .. .. **15** fr.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

ELLE

ANÇAISE

DE CRITIQUE — 19e ANNEE

QUES RIVIÈRE

ur en chef : JEAN PAULHAN

U MOIS

er 1933 :

PÉENNE, par JULIEN BENDA

roman, par ANDRÉ MALRAUX

Le rédacteur en chef reçoit le **mercredi** de 3 heures à 7 heures

Les auteurs non avisés dans le délai de trois mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an. **Les manuscrits ne sont pas retournés.**

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 15. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 1 fr. 50

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de * *un an, six mois*, à l'édition * *ordinaire — de luxe* de *La Nouvelle Revue Française*, à partir du 1er .... 19.......

* Ci-joint *mandat — chèque* de / Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de / Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de (*majorée de 3 fr. 25 pour frais recouvrement à domicile*).	FRANCE	Union postale	Autres pays	*
				Édition de luxe :
	* 100 fr.	115 fr.	125 fr.	. . . UN AN
				Édition ordinaire :
	56 fr.	65 fr.	72 fr.	. . . UN AN
	30 fr.	35 fr.	38 fr.	. . . SIX MOIS

...., le .... 193......

Nom .... SIGNATURE)

....

Adresse .... *Rayer les indications inutiles.

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, 5, Rue Sébastien-Bottin, anciennement 43, Rue de Beaune, Paris-VIIe. Compte Chèque postal : 169.33. Téléph. : Littré 12-27, 04-31. Adr. télég. : Enerefene Paris. — R. C. Seine 35-807

nrf VIENT DE PARAITRE

ALBERT SOULILLOU

LES ENFANTS POSSÉDÉS

suivi de

CHAIR DES ATLANTES

ROMAN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE.. .. .. **12** fr.

Les *Enfants Possédés* suivis dans le même volume par *Chair des Atlantes* portent un bande dont le texte est *La chair et la politique.* Ce pourrait être le titre commun de ces deu romans. Il y est en effet beaucoup question de chair et de politique. Au point qu'on ne sai plus si les personnages connaitraient la politique s'ils n'avaient les uns connu la chair, s'ils n désiraient les autres avec ardeur la connaître. Au point aussi qu'on ne sait si sans la politiqu la chair aurait cette intensité de vie dont quelques-uns de ces êtres nous donnent une idée. lire ces pages on verra à quel point de tension tragique la politique doit à la chair de pouvoi accéder et quelles voluptés angoissantes la chair doit à la politique. Et pourtant il n'y est qu simplement question que des choses les plus courantes de notre temps. De jeunes femmes e de jeunes hommes s'y meuvent, essaient de se comprendre, s'aiment ou plus souvent désirent, mêlent leur amour et leur amour du monde, atteignent des zones peut-être sublim alors qu'ils se débattent avec le plus humble problème de leur survivance ou charnelle spirituelle comme dans les *Enfants Possédés* ou avec le plus humble problème de loyauté vis-à-v d'ordres sociaux qu'ils se sentent obscurément la mission de défendre comme dans *Chair d Atlantes* où l'ouvrier Daniel et la très bourgeoise Dominique doivent convenir que leur amo est autant impossible qu'indestructible.

On reprochera peut-être à l'auteur des défauts qui ne sont que des pudeurs, certains de c personnages étant trop réels, bien que la vie ne leur eût point permis de mener leur jeu au poi logique où l'auteur s'est permis de les conduire.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, POUR LES " AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE UNE ÉDITION SUR PAPIER VÉ IN PUR FIL A 43 EXEMPLAIRES, 35 FR. E 100 EXEMPLAIRES RÉIMPOSÉS AU FORMAT IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERG DE PUR FIL LAFUMA POUR LES " BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVU FRANÇAISE " : 80 FR.

Notice biographique

Né à Châlon-sur-Saône en 1905. Ecole maternelle. Ecole communale. Collège. Lycée jusqu'à sei ans. Employé dans fabrique de pain d'épices. Apprenti peintre en bâtiment et en machines. Elève d Beaux arts à Dijon. Intense période de musique et de peinture. Employé de bureau dans biscuiter Elève inspecteur d'assurance à Paris. Période à Montparnasse. Travaux à l'Exposition des A décoratifs. Agent d'assurance en province. Fabricant de acs en papier. Epicier. Travaille sa vig Longue maladie Séjour en Provence. Chef peintre en meubles et jouets. Ouvrier machiniste sur bo Dessinateur en chirurgie. Expose aux Indépendants. Publication d'un poème à Monde. *Dessinateur ferblanterie à Paris. Ouvrier peintre au pistolet. Contremaitre démonstrateur dans fabrique produits chimiques. Ouvrier peintre sur autos chez Ford. Chômeur. Journaliste. Ecrits publiés da* Monde, Prospections, Le Populaire, Le Journal des Poètes, Nouvel Age, Les Lectures du Soi Europe.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf **VIENT DE PARAITRE**

"LES CONTEMPORAINS VUS DE PRÈS"

GEOFFREY WEST

H. G. WELLS

Traduit de l'anglais par MAURICE RANCÈS

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE.. .. .. **15 fr.**

EXTRAIT DE LA PRÉFACE

Il est un sentiment que partage même le principal personnage de ce livre, c'est qu'u vie d'auteur n'est pas un sujet qui se prête volontiers à la biographie, et que c'est, en to cas, un sujet ingrat. Je ne suis pas d'accord avec M. Wells sur ce point, non plus que s beaucoup d'autres. Les auteurs, dit-il, mènent d'ordinaire une vie qui n'a aucun sens dehors de leurs aventures intellectuelles. Et cependant ces dernières sont aussi bien propi à la biographie que n'importe quel exploit dans les sphères de la guerre et de la politiq Poursuivre dans la succession de ses ouvrages l'exploration du continent noir de l'âme d' grand homme me semble chose pour le moins aussi intéressante que de le suivre dans pistes compliquées du continent africain, qui, lui, a cessé d'être noir. On peut considé que c'est là une fonction de la critique, plutôt que de la biographie ; moi, je ne vois pas co ment on peut les séparer. La vie individuelle d'un homme, son activité publique, son a sa pensée — tout cela est au même titre produit de la nature et du milieu, aspects qui sont compréhensibles et susceptibles d'être évalués qu'à la lumière de l'ensemble. Quel soit l'auteur étudié, la critique implique la biographie et la biographie la critique.

Ce livre se proposait à l'origine d'être une critique ; il est devenu maintenant surt biographique. On peut même le considérer comme négligeable au point de vue critiq il vaut mieux que cela, mais de propos délibéré on en a fait un ouvrage suggestif, qui n'épu pas la matière. A mesure que je travaillais, mon intérêt pour l'homme n'a cessé de grand je me suis rendu compte de l'extraordinaire plénitude de sa vie, et j'ai vu quelle faible p en était connue dans le détail. Et j'ai senti qu'il me fallait raconter, aussi complètem que possible, l'histoire de l'origine, du développement et des manifestations, dans tou les sphères, de l'activité que représente H. G. Wells. Et c'est ce que j'ai essayé de faire au simplement que possible. On trouvera ici Wells homme, Wells artiste, Wells penseur, m je n'admettrai que j'ai réussi que si tous trois apparaissent comme les aspects différe d'un développement organique unique.

Que j'aie pu faire un récit aussi complet et aussi intime, cela est dû surtout à une am et à une générosité de la part de M. Wells qu'il m'est impossible de sous-estimer. Dans mesure où peut l'être un homme vivant, c'est l'homme idéal dont on puisse écrire la b graphie. Sa méthode a consisté à me laisser le plus libre accès possible à l'information ind pensable, écrite ou verbale, et à n'intervenir que lorsqu'une interprétation erronée ou qu que erreur matérielle se glissait dans mon exposé. Il m'a mis à même de citer ou d'utili des centaines de lettres privées, jamais publiées jusqu'à ce jour ; il m'a autorisé à rasse bler les souvenirs de vieux amis et de collègues ; il s'est soumis à un interrogatoire comp sur de nombreux points ; il a par surcroît, ainsi qu'il le dit lui-même, lu de bout en bo mon texte copié à la machine. Etant donné ce dernier point, je dois déclarer clairement q toutes les citations de lettres et d'incidents que contient le livre ont été faites d'après m propre choix et sous ma propre responsabilité ; M. Wells n'a fait que vérifier mon réc il n'a fait aucune suggestion sur ce qu'il pouvait convenir d'y introduire ou d'en supprim Même, quelques modifications de peu d'importance et quelques additions ont été fai depuis la version qu'il a eue en mains.

Outre Mr. Wells, il me faut remercier, avec infiniment de gratitude, tous ceux qui répondu si librement et si abondamment à mes demandes de renseignements ou de lettr Incidemment, j'ai appelé ce livre : esquisse en vue d'un portrait. Ce portrait, j'espère peindre un jour...

GEOFFREY WE

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR**

ηrf **VIENT DE PARAITRE**

“LES CONTEMPORAINS VUS DE PRÈS”

GEOFFREY WEST

H. G. WELLS

Traduit de l'anglais par MAURICE RANCÈS

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. **15** fr.

EXTRAIT DE L'INTRODUCTION

Le vrai nom de Geoffrey West est Geoffrey H. Wells. Il n'est pas de mes parents. C'est fils d'un homme d'affaires de Cardiff. Il n'y a pas le moindre lien de parenté entre nous, uis je crois bien que la similitude de nos deux noms : G. H. Wells et H. G. Wells, tourna rs moi ses premières ambitions littéraires et son intérêt de débutant, alors qu'autrement n'en eût rien été. Après avoir lu la plupart de mes livres, il compila une excellente et très mplète bibliographie de toutes mes œuvres, bibliographie qui dépasse de beaucoup leur érite. Il vint me trouver pour examiner certains détails et fut assez aimable pour rester près de moi un certain temps et faire le catalogue de ma bibliothèque. Il commençait ors à écrire des contes et des articles de journaux, et nous trouvâmes un inconvénient mmun à la confusion qui se ferait facilement de nos noms, inconvénient que le nom de on fils aîné, G. P. Wells, qui commençait à écrire dans *Granta*, ne fit rien pour diminuer. H. Wells ne contesta pas mon droit de priorité et, après réflexion, m'informa qu'il avait mmencé à se servir d'un nom de plume, Geoffrey West, ajoutant qu'il l'avait choisi après oir lu le *Journal de Voyage* de Keyserling ; depuis lors il reste fidèle à ce nom qui, chaque née, devient mieux connu dans le monde de la critique littéraire anglaise.

Récemment, il s'adressa à moi pour me proposer d'écrire cette biographie. Les éditeurs, raît-il, étaient tout disposés à publier le livre ; il existait un public pour le lire. Il tenait en faire, avec mon consentement et mon aide, un livre très exact et complet. Je ne vois s moi-même pourquoi les détails de la vie d'un auteur ont besoin d'être notés. Les auteurs attent du papier et les grands événements de leur vie se présentent quand ils prennent après-midi de liberté ou à d'autres moments perdus ; en général, ils ne poursuivent pas carrière qui ait grand sens en dehors de leurs aventures intellectuelles. Et pourtant, si n doit écrire des livres sur les auteurs, autant vaut qu'ils soient exacts, même dans leurs us insignifiants détails. Je savais que Geoffrey West n'ajouterait à la série pas un autre ces petits volumes décourageants, aujourd'hui si populaires, où un critique distingué iblie une « étude » sur sa victime après une bataille rapide avec cinq ou six de ses livres, le complète par un ou deux lambeaux d'une biographie de seconde main. Je savais qu'il rait clair, qu'il irait jusqu'au fond des choses et qu'il prendrait toute la peine nécessaire. ans sa proposition, il y avait donc comme un compliment pour moi. Puisqu'il le jugeait ile au cours de son travail, c'eût été une pose monstrueuse et de la fausse modestie que lui refuser un service d'ami. Après tout, dans quelques années, il faudra bien faire ma otice funéraire, et le *Times* lui-même, le *Morning Post* et le *Daily Mail* seront bien forcés écrire quelque chose sur mon compte ; de même, au moins pendant un temps, il se peut ue mon souvenir se prolonge dans les Encyclopédies de l'avenir, jusqu'à ce que le Rédacur en chef écrive le mot final : Rayer.

J'ai donc donné à Geoffrey West toute l'aide qui fut en mon pouvoir, et ses recherches nt été d'une conscience exemplaire. Il a fouillé dans mes premières années et certains résultats de ses recherches ont été tout à fait amusants. Jamais je n'ai prêté grande attention mon passé, et, pendant un temps, par suite d'une confusion de dates, il y eut une année erdue que je ne pouvais retrouver. Hélas ! ce n'était qu'une confusion de dates ! Que c'eût é charmant si, lentement, elle avait pu sortir de terre, s'épanouir et me rendre une année ubliée de ma jeunesse !

Je ne lui ai rien caché qui eût la moindre importance, et s'il a dissimulé quelque chose u public, c'est une affaire qui ne regarde que lui. J'ai vécu en plein accord avec mes conictions, et si le remords me trouble pour certaines choses que j'ai faites, elles sont, après out, si banales d'après les critères ordinaires et raisonnables, que moi-même je ne puis xpliquer pourquoi elles sont parfois presque cruelles à rappeler. J'ai dit à des gens, qui ont presque tous morts, des choses dures et blessantes ; un jour j'ai frappé sur un rat sans assommer d'emblée, et il me fallut continuer pour le tuer, et autres choses sans plus d'importance. Geoffrey West n'a pas à glisser sur des mystères, et n'a pas de conflits intimes à dévoir dans ma vie toute ouverte, joyeuse et d'activité raisonnable...

. . . . H.G. WELLS.

JULIEN BENDA

ESQUISSE D'UNE

HISTOIRE DES FRANÇAIS

DANS LEUR VOLONTÉ D'ÊTRE UNE NATION

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. 15 fr.

EXTRAITS DE PRESSE (IV)

Le grand essayiste qu'est M. Benda s'y révèle bon historien. Je veux dire — les notes de ses bas de page en font foi — qu'il a le souci des références exactes aux sources dignes de foi, aux livres sincères de seconde main. Et c'est un étonnement pour les spécialistes que de constater son clairvoyant discernement à cet égard. Un étonnement et une leçon : décidément, l'homme très intelligent est bien supérieur au plus diligent des spécialistes.

GEORGES BOURGIN. *Coopérateurs de France*, 27-8-32.

Que l'on contredise Julien Benda avec violence ou que l'on croie observer dans l'histoire de notre pays un plus souple mélange de l'absolu et du relatif, cette nouvelle biographie de la France n'en apparaîtra pas moins comme une des plus lucides et des plus stimulantes pour l'esprit.

RENÉ LALOU, *Nouveautés*, 1er septembre 1932.

Ce sont les problèmes les plus actuels qui trouvent dans le livre de M. Julien Benda une explication largement compréhensive, appuyée sur les tendances les plus constantes de la nation française ; c'est dire l'intérêt de l'ouvrage qui doit, semble-t-il, marquer une date.

ROLAND MASPÉTIOL, *La Nouvelle Revue Critique*, octobre 1932.

Ce livre se range parmi ces rares ouvrages qui unissent à un profond savoir et à une information très solide le prestige d'une idée centrale dont la trame s'étend très loin ; il réussit à présenter des faits connus depuis longtemps dans une lumière entièrement neuve et à inviter le lecteur à les penser de nouveau.

ALBERT KRUSE, *Revue des rapports franco-allemands*, octobre 1932.

M. Julien Benda a recueilli surtout et interprété, avec beaucoup de sagacité, pour et contre sa thèse, les faits politiques. Il dit cette parole remarquable : « Aujourd'hui l'instinct national peut avoir un plus difficile effort à soutenir qu'au temps de Hugues Capet ». Mais M. Julien Benda d'autre part a fortement montré comme *acquisition* la volonté de durer dans la Nation française. De l'hypothèse métaphaphysico-psychologique, il est passé par des degrés dont la ténuité ne doit pas inquiéter, à plusieurs faits de pleine expérience empirique. Concluons donc avec lui : rien ne permet de penser que la France ne trouvera pas toujours la plus forte volonté nécessaire.

EDMOND BARTHÉLEMY, *Mercure de France*, 15-9-33.

NRF ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf **MUSIQUE**

COLLECTION "VIES DES HOMMES ILLUSTRES"

ALFRED COLLING

LA VIE DE

ROBERT SCHUMANN

15 fr.

ÉDOUARD HERRIOT

LA VIE DE

BEETHOVEN

18 fr.

PAUL LANDORM[...]

LA VIE D[...]

SCHUBERT

15 f[...]

GUY DE POURTALÈS

LA VIE DE

FRANZ LISZT

15 fr.

CHOPIN

OU LE POÈT[...]

15 f[...]

LOUIS II DE BAVIERE

OU HAMLET-ROI

15 fr.

Du même auteur, hors série :

WAGNER

HISTOIRE D'UN ARTISTE

Un fort volume (14×20½) de 450 pages, sous couverture illustrée. 18 fr.

COLLECTION "LES CONTEMPORAINS VUS DE PRÈS"

RENÉ PETER

CLAUDE DEBUSSY

15 fr.

Editions illustrées et à tirage restreint :

GUY DE POURTALÈS

LA VIE DE FRANZ LISZT

Collection in-octavo "à la gerbe" sur chiffon de Bruges .. .. 35 fr.
300 ex. sur hollande .. .. .. 65 fr.
Collection "*Galerie Pittoresque*" (avec de nombreuses illustrations) sur alfa. 70 fr.

CHOPIN OU LE POÈT[...]

Collection in-octavo "à la gerbe" s[...] chiffon de Bruges .. .. 35 f[...]
300 ex. sur hollande .. .. .. 65 f[...]
Collection "*Galerie Pittoresque*" (avec d[...] nombreuses illustrations) sur alfa. 70 f[...]
150 ex. sur hollande .. .. .. 150 f[...]

LOUIS II DE BAVIÈRE ou HAMLET-ROI

Coll. "*Galerie Pittoresque*" (avec de nombreuses illustrations) sur alfa. 70 fr.
20 ex. sur hollande. .. .. 150 fr.

CLAUDE DEBUSSY

Monsieur Croche antidilettante

12 fr.

LÉON-PAUL FARGU[...]

Poèmes, *suivis de* **Pour la Musiqu[...]**

12 f[...]

ALAIN

Système des Beaux-Arts (Livre quatrième : ***De la Musique***).. 18 f[...]
Vingt Leçons sur les Beaux-Arts (Sixième leçon : ***La Musique***) 18 f[...]

nrf *ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR[...]*

nrf VIENT DE PARAITRE



" in-octavo "

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

MARCEL PROUST

VII

LE

TEMPS RETROUVÉ

Tirage illimité. Exemplaires numérotés sur chiffon de Bruges filigrané « à la gerbe » d'après le bois de GALANIS qui orne la couverture. (2 vol.) .. .. **90** fr.

Tirage à part à 400 exemplaires numérotés sur vélin de Hollande Pannekoek filigrané « à la gerbe ». (2 vol.). .. .. **150** fr. (*épuisés*)

Tirage à part à 20 exemplaires sur Japon impérial (2 vol.) .. .. **450** fr. (*épuisés*)

Tirage à part à 10 ex. sur Chine (2 vol.).. .. .. **600** fr. (*epuisés*)

Tirage à part à 100 ex. sur Chine de 2 frontispices par HERMINE DAVID **150** fr. (*épuisés*)

En préparation : *ŒUVRES COMPLÈTES DE MARCEL PROUST*

Chroniques, 1 vol. — **Pastiches et Mélanges,** 1 vol. — **Les Plaisirs et les Jours,** 1 vol.

Déjà parus :

Du Côté de chez Swann, 2 vol. — **A l'Ombre des jeunes Filles en Fleurs** 3 vol. — **Le Côté de Guermantes,** 3 vol. — **Sodome et Gomorrhe,** 2 vol. — **La Prisonnière,** 2 vol. — **Albertine disparue,** 1 vol.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE


DEBERNY-PEIGNOT
LE PROGRAMME HOTCHKISS DU SALON 1932
HOTCHKISS poursuivant son effort vers la perfection présente deux châssis : un 4 Cylindres depuis 11 CV. et un 6 Cylindres depuis 14 CV. Tout a été prévu dans les détails les moins visibles depuis les matières premières jusqu'aux accessoires pour donner le meilleur usage : "la qualité seule importe". Toutes les carrosseries sont également spacieuses et luxueuses quel que soit le châssis sur lequel elles sont montées. Ainsi l'acheteur d'une voiture de cylindrée moindre bénéficie du même confort que le propriétaire de la plus grosse voiture Toutes les voitures HOTCHKISS sont livrées avec des glaces de sécurité. Pour une capacité d'achat déterminée HOTCHKISS donne le maximum.
ROADSTER DE GRAND LUXE 4 CYLINDRES
35.900
CONDUITE INTÉRIEURE 4 PORTES, 5 PLACES
Glaces de sécurité partout, tous accessoires, Malle, etc.
4 CYLINDRES
38.600
6 CYLINDRES
44.900
CERTITUDE DE PERFECTION. LA PURETÉ DU DESSIN, LA SIMPLICITÉ DES LIGNES, L'HARMONIE DE L'ENSEMBLE, CONSTITUENT UNE CERTITUDE DE PERFECTION.
HOTCHKISS 1933
LE MÊME CHÈQUE ACHÈTE DAVANTAGE LORSQ...
HOTCHKISS
154, CHAMPS-ÉLYSÉES, 154 - PARIS
"LE JUSTE MILIEU"
168, BOUL. ORNANO - SAINT

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LES DERNIERS JOURS DE CHARLES BAUDELAIRE

Lettres inédites de Madame Aupick a Poulet-Malassis

C'est dans les papiers de mon père et à l'état de copie que j'ai retrouvé les dix-neuf billets qu'on va lire. Des renseignements certains sur leur origine font défaut. J'ai lieu de croire qu'Eugène Crepet les avait acquis en original à la vente après décès d'Auguste Poulet-Malassis, où il commença de se pourvoir de matériaux pour l'étude biographique qu'il se proposait de consacrer au poète des *Fleurs du Mal.* Ou peut-être en dut-il la communication à Maurice Tourneux avec lequel on le voit, à la même époque, entrer en relations suivies ? En tout cas — et c'est tout ce qui importe ici — leur authenticité ne saurait faire doute ; l'un d'entre eux, le billet XIV, avait pris place aussi bien, avec indication de sa source, dès 1887, dans le *Charles Baudelaire, Œuvres Posthumes*, p. XCIX.

L'usage est qu'un publicateur insiste sur l'importance de sa publication et, pour la faire ressortir, se répande abondamment en explications préliminaires. Mais dans l'espèce je ne crois pas nécessaire de m'y conformer. Aurais-je chance d'apprendre à personne que Mme Aupick fut la mère de Charles Baudelaire et Poulet-Malassis son plus intime ami ? Ne serait-ce pas faire injure à la perspicacité du lecteur que d'appeler son attention sur l'autorité particulière que nos billets tirent

de ce double fait ? Un simple coup d'œil ne lui révélera-t-il pas que ce n'est point dans la forme que réside leur intérêt ? Enfin a-t-il besoin d'une assistance quelconque pour percevoir les éléments pathétiques dont ils débordent, — le spectacle d'un Prince du Verbe auquel on tente vainement de rapprendre à parler et qui sombre lentement dans les ténèbres de l'aphasie, — ou, plus émouvante cent fois que de longues plaintes, la résignation de la vieille mère qui, accourue malgré le poids des ans et de ses infirmités, jusqu'au chevet de son fils, et ne nourrissant qu'un désir : ne plus le quitter ! reconnaît son destin quand le médecin l'avertit que sa présence, loin d'apaiser le malade, l'exaspère, — et s'éloigne en refoulant ses larmes ?

Je me bornerai donc, au moyen de quelques notes, à éclaircir les obscurités que présentent ces billets et à préciser les circonstances où ils furent écrits.

C'est de Bruxelles et du 20 mars 1866 qu'est datée la dernière lettre autographe de Baudelaire à sa mère, alors retirée à Honfleur. Il s'y dit « ni bien ni mal », mais forcé d'ajourner un voyage pour des raisons qu'il se réserve d'exposer plus tard. Les 23, 26 et 30 suivants, autres lettres, dictées celles-là, où il confesse une aggravation de son état. Une nouvelle crise s'est produite, qui le rend impotent. Ses amis lui conseillent d'abandonner tout travail pendant plusieurs mois. Ancelle lui a écrit qu'il allait venir le chercher. Mais il repousse cette proposition pour plusieurs motifs : il est hors d'état de bouger, il a des dettes, il lui reste plusieurs villes à visiter pour son gros travail sur la Belgique, dont il ne veut pas perdre le fruit.

Cependant ce même jour, 30 mars, le mal incertain qui faisait ses poussées depuis quelques mois, se précise brutalement. Paralysie du côté droit et ramollissement du cerveau, diagnostiquent les médecins. Le fidèle Ancelle, passant outre à la défense de son pupille, accourt. De concert avec Arthur Stevens et Poulet-Malassis, il le fait transporter de l'Hôtel du Grand Miroir à l'Institut Saint-Jean et Sainte-Elisabeth, dirigé par les Sœurs Hospitalières, rue des Cendres. Il informe Mme Aupick. Celle-ci vient d'ailleurs d'être prévenue, avec tous les ménagements que réclament son âge et sa santé, par Poulet-Malassis.

Je cède maintenant la parole au document.

JACQUES CREPET

A Monsieur Poulet-Malassis.

I

4 Avril [1866].

Pénétrée de reconnaissance, Monsieur, de vos bontés pour mon fils, et du tendre intérêt que vous lui portez, c'est avec mon cœur que je viens vous remercier, et c'est avec mon cœur que je vous bénis. J'écris à Mr. Ancelle pour avoir des nouvelles, mais dans la crainte qu'il ne soit plus à Bruxelles et qu'il ne reçoive pas ma lettre immédiatement, je m'adresse à vous aussi pour en avoir. Le mal a donc fait de grands progrès en peu de jours, qu'il a fallu le mettre dans une maison de santé ? Il n'y a pas très longtemps qu'il m'écrivait pour s'informer de ma santé, et me disait de lui en parler, *longuement* et *minutieusement* [1]. Croyez-vous que je puisse lui écrire ? pourra-t-il me lire ? Peut-être, est-il dans un état d'insensibilité complète, si la paralysie a gagné le cerveau [2] ; ô mon Dieu ! quelle épreuve ! c'est plus que je puis supporter *(sic)*.

Je suis bien aise qu'il soit chez des Religieuses [3] ; mais d'un autre côté, je crains que dans un zèle outré ou maladroit elles ne le tourmentent.

1. Ce sont les termes mêmes qu'a employés Baudelaire dans sa lettre à sa mère du 30 mars 1866, sa dernière.

2. Ancelle avait d'excellentes raisons pour ne renseigner qu'imparfaitement Mme Aupick. D'abord il devait ménager son impressionnabilité. D'autre part, à cette heure-là, les médecins réservaient l'avenir. De fait, la maladie va montrer bien des hauts et bas au cours des dix-huit mois qu'elle durera. Plusieurs fois l'hémiplégie marqua une régression sérieuse, au point de permettre au malade de se promener et même de prendre part à quelque petit dîner organisé en son honneur. L'aphasie, par contre, résista à tous les traitements. Pour l'insensibilité complète, il ne semble pas que Baudelaire y ait jamais glissé ; il montrera seulement dans les dernières semaines un abattement extrême. Quant à lire, il en était devenu incapable dès le lendemain de sa seconde attaque. Ancelle est, à ma connaissance, le seul qui se soit fait illusion sur ce point.

3. Mme Aupick était extrêmement pieuse et avait élevé son fils dans ses idées. Mais elle n'ignorait pas que celui-ci avait dès longtemps abandonné toutes pratiques. D'où les craintes qu'elle marque ici.

Mr. Ancelle dans sa lettre me dit que le médecin l'a trouvé mieux, et il a l'espoir de pouvoir me le ramener [1] : me dit-il cela pour me rassurer ?

Il me dit aussi qu'au moment où il m'écrit, mon fils est occupé à lire une lettre de moi, et *qu'il y est très sensible.* Est-ce bien exact aussi ? Mr. Ancelle, connaissant ma nature impressionnable et nerveuse, me trompe peut-être. Eclairez-moi, monsieur, ô éclairez une pauvre mère folle de douleur et d'inquiétude.

Pardon de vous imposer ainsi mes soucis et mes tourments, vous, qui ne me connaissez pas, et recevez l'assurance de mes sentiments distingués.

C. Vve Aupick.

Je ne puis résister au désir d'écrire à Charles quelques mots ; mais ne sachant pas dans quel état est son moral (car je ne sais rien) j'hésite à lui envoyer ce billet : je préfère vous l'envoyer ; vous en prendrez connaissance, si vous pensez qu'il peut l'impressionner d'une manière fâcheuse, vous le supprimerez ; sinon, vous y mettrez un pain à cacheter, pour le lui remettre.

II

Ce lundi 9.

Je vous remercie, Monsieur, de la lettre que vous m'avez adressée contenant des détails si précieux pour moi. D'après ce que vous me dites je vois que Ch[arles] n'est pas content de la nouriture *(sic).* Et moi, je ne suis pas contente de cette rudesse de manières des

1 A Honfleur. Ç'avait été en effet la première idée d'Ancelle comme de Poulet-Malassis qui écrivait à Jules Troubat, le 9 avril : « J'aurais voulu le reconduire à Paris, ou mieux auprès de sa mère. Il s'y est refusé avec une sorte de colère ». Et nous verrons cette idée agitée à nouveau à deux reprises, d'abord quelques mois plus tard, quand le malade sera ramené en France, et puis au retour du printemps. Mais chaque fois elle sera écartée. En réalité le contraste de leurs natures respectives était tel que Baudelaire ne pouvait aimer sa mère *que de loin.*

Sœurs, tandis que je le croyais entouré de douces et tendres colombes, comme je me figure toujours que doivent être les Religieuses. Nous ne pouvons pas refaire leur éducation, mais j'ai pensé qu'on pouvait modifier la nouriture, moyennant une augmentation, et je viens d'écrire à ce sujet à Mr. Ancelle. Comme c'est lui qui a réglé toutes choses avec la Supérieure, j'ai pensé que c'était lui qui arrangerait cela et *vivement*. Je me fie, Monsieur, sur votre esprit et votre tact pour tâcher d'éviter à mon fils autant que vous le pourrez tout *(sic)* espèce de préoccupations. Par exemple, s'il s'inquiète de sa dette avec Mme Lepage m^sse^ de l'hôtel [1], il faut lui dire qu'elle est acquittée intégralement.

Je crains qu'il ne s'afflige de ne pas m'avoir près de lui. Que doit-il penser en effet de ne pas me voir accourir à son chevet ? Il ne sait pas dans quel état de santé je suis. S'il s'agissait d'aller embrasser mon fils mourant, je partirais, dussé-je rester en route ! mais avec l'espoir qu'on me donne de pouvoir me le ramener peut-être bientôt, il me semble que la raison indique que j'attende ; je dois me ménager pour lui, je dois vivre, afin que s'il vit j'aie encore quelques bons moments à lui consacrer et pouvoir le soigner.

Gardez-vous bien de lui parler de ma santé, de manière à l'inquiéter, mais s'il s'étonne de ne pas me voir, s'il me désire, parlez et je ferai des efforts, je partirai.

J'avais le projet d'écrire au docteur Croq [2], ne sachant

1. La patronne de l'Hôtel du Grand Miroir, où Baudelaire était descendu dès son arrivée à Bruxelles. Plusieurs fois on le voit, dans ses lettres à sa mère ou à Ancelle, insister pour le règlement de cette dette criarde.

2. Médecin appelé en consultation par le docteur Léon Marcq. Celui-ci est indiqué, au bas du billet de Baudelaire, en date du 23 mars, comme tenant la plume pour le malade. La question de ses nom et prénom est controversée. Georges Barral veut les lire *Oscar Max* et Glatigny *Hector Marc*, C'est pour aider à l'élucider que je publie à l'Appendice (I) une pièce communiquée jadis à Eugène Crepet par le regretté Maurice Tourneux. La teneur n'en exclut d'ailleurs nullement l'hypothèse de soins donnés *aussi* par le docteur Oscar Max.

pas son adresse j'aurais renfermé sa lettre dans celle-ci, mais je suis fatiguée et souffrante.

Mille compliments affectueux.

C. Vve AUPICK.

Voici encore un mot comme l'autre fois pour Ch[arles] dont vous disposerez comme vous l'entendrez.

III

Ce 10 [Avril 1866].

Quoique je vous ai écrit *(sic)* hier, monsieur, me voici encore aujourd'hui ; c'est pour vous prier de faire passer cette lettre au Docteur Croq, dont je ne sais pas l'adresse. J'ai reçu une lettre de la Supérieure à qui j'avais écrit pour des nouvelles, et elle m'écrit une lettre qui me bouleverse ; elle me dit, après m'avoir parlé de l'état de santé de mon pauvre fils, *qu'il n'a pas de religion* et que c'est *bien dur pour elle d'avoir dans sa maison un homme sans religion et elle me demande de lui venir en aide.* Voici qui me donne lieu de craindre qu'elle ne veuille pas le garder chez elle. Que ferai-je en ce cas, où le mettre [1] ? Et une autre crainte non moins grande, c'est que les religieuses animées par de bonnes intentions sans doute ne le tourmentent ; et en lui parlant trop tôt des choses de Dieu, ne lui fassent du mal. Qu'elles le laissent donc marcher tout doucement dans la voie d'amélioration, où il paraissait être entré ! Puiqu'il n'est pas en danger, à ce que me dit la Supérieure elle-même, pourquoi le torturer à l'avance ? Je serais certes bien malheureuse que mon fils mourût sans les

1. Si étonnant qu'il puisse paraître, Bruxelles ne possédait pas alors d'autre établissement de cet ordre : « C'est une sorte d'hôpital, écrit Poulet-Malassis dans une lettre du 9 avril 1866, mais le seul lieu où on pût le mettre ici convenablement ». (E. J. Crepet, *Charles Baudelaire*, étude biographique, Messein, 1906).

secours de la religion ; mais nous n'en sommes pas là. D'ailleurs, je ne sais pas ce qui a donné lieu à cette plainte contre lui. Peut-être que dans les Etablissements Religieux, on exige que les malades récitent à haute voix des formules de prières. J'espère que d'après ce que j'ai écrit à la Supérieure, elle le gardera ; je lui ai écrit dans les termes aussi persuasifs que mon pauvre cœur de mère pouvait me suggérer [1]. Je prie le Docteur Croq de me donner son avis sur la situation. La question serait toute levée si on pouvait me ramener Ch[arles]. Mais s'il n'est pas en état de faire le voyage, je pars, et à l'avance, il faudrait qu'il fût bien préparé à me voir sans en être impressionné d'une manière fâcheuse. Moi, qui ose à peine écrire à mon fils de peur d'exciter chez lui des émotions, comment la Supérieure veut-elle que je lui vienne en aide !

En allant là-bas, Monsieur, avec ma femme de chambre, que ferai-je ? Comment pourrai-je m'installer ? Il faut que je sois logée tout près, aussi près que possible de Charles, puisque j'ai une grande difficulté à me traîner. Ce que je préférerais par-dessus tout, ce serait deux ou trois petites chambres avec une cuisine, de manière

1. Les craintes qu'exprime ici Mme Aupick devaient se vérifier fondées, du moins pour le temporel. C'est elle-même qui en a témoigné dans une lettre à Ancelle, postérieure d'une huitaine au billet qui nous occupe. « Les Sœurs lui imposent des pratiques ; quand il mange, elles voudraient qu'il se signât de la croix ; *alors il est doux*, et, dans une patience admirable, ferme les yeux et tourne la tête sans se fâcher. Il fait semblant de dormir, quand elles le tourmentent, mais elles peuvent provoquer une scène qui le tuerait ». *(Ibid.*, p. 199). Cependant bientôt le malade laissa échapper quelques jurons. Alors les choses se gâtèrent tout à fait. A peine arrivée à Bruxelles où nous la voyons s'apprêtant à se rendre, Mme Aupick devra retirer son fils de chez les Sœurs. On a raconté que celles-ci, après le départ de l'infortuné, avaient fait procéder à des cérémonies purificatives. — Quant aux secours de la religion, ç'avait été la première pensée de Mme Aupick que de les assurer à son fils : « Songez à *son âme*, je vous en prie à mains jointes, écrivait-elle à Ancelle. Malgré les apparences, malgré ses écrits, *il croit*, il y a en lui un fonds de religion ». (Feli Gautier, *Mercure de France*, 1-11-1905). La première offre que lui en porta un prêtre n'eut pour résultat que des « Cré nom ! » furieux. Cependant il finit par les recevoir. C'était quelques semaines avant sa mort. « Mon pauvre enfant a reçu tous ses sacrements, sachant bien ce qu'il faisait et avec ferveur. J'ai eu le bonheur de saisir un bon moment ». *(Charles Baudelaire et sa mère*, par Georges-Emmanuel Lang, supplément de *Figaro*, 5-3-1922).

à pouvoir faire faire la cuisine chez moi, être dans une maison meublée enfin, comme il y en a à Paris, mais cela n'existe peut-être pas à Bruxelles. Eh bien ! dans ce cas, ce serait dans un hôtel aussi près que possible de la maison où est mon fils. On m'a dit que le Grand Miroir était très éloigné de sa demeure. Je puis faire un trajet de dix minutes appuyée sur le bras de ma femme de chambre. Vous serez bien bon de me trouver cela. O quelle obligation ! je termine brusquement, j'ai là quelqu'un.

Mille compliments affectueux.

C. Vve Aupick.

IV

[Juin 1866] [1].

Vous allez voir, mon cher Monsieur Malassis, d'après cette lettre que je reçois de Mr. Ancelle, que nous avons l'espoir d'avoir un compartiment de 1re classe depuis Bruxelles jusqu'à Paris. Je vois qu'il désire que ce soit vous au lieu de lui qui instruisiez Mr. Castel, secrétaire de la Compagnie du Chemin de fer du Nord, rue de Dunkerque, 18. Je compte sur votre obligeance pour faire cette démarche. Vous devriez lui fixer le jour de notre départ (samedi), l'heure (9 hrs du matin). Vous verrez que trois personnes seulement ont droit à l'avantage du prix réduit ; à cela ne tienne, je paierai la 4e place [2]. Si votre lettre pouvait partir ce soir, ce serait bien heureux. Dans cette lettre de Mr. Ancelle, vous verrez qu'il parle longuement de son projet de venir à la Frontière, regardez ce paragraphe comme

1. Près de trois mois se sont écoulés depuis le billet précédent. Entre temps Mme Aupick s'est installée à l'Hôtel du Grand Miroir où elle a ramené son fils. Le mieux persistant, on envisage le retour en France. A Paris, Asselineau, de concert avec Ancelle, a fait auprès de la Société des Gens de Lettres les démarches utiles pour l'obtention d'un compartiment de chemin de fer à prix réduit.

2. Les quatre personnes : Baudelaire, Mme Aupick, Aimée (sa femme de chambre), et Poulet-Malassis ou à défaut Arthur Stevens.

nul, puisque je lui écris que c'est inutile et que je ne compte sur lui qu'à la gare pour protéger mon débarqué.

Je vous écris ceci en poste pour que vous ayez le temps d'arranger l'affaire du compartiment. Pardon de tant d'importunités.

Votre pauvre vieille amie

C. Vve AUPICK.

Vous conserverez la lettre de Mr. Ancelle à cause des renseignements qu'il me donne.

V

Ce mercredi.

Mon cher Monsieur Malassis,

Je reçois une lettre de Mr. Ancelle, qui me demande de le prévenir s'il doit venir me chercher ici. Je lui réponds que *vous m'avez positivement promis de m'accompagner jusqu'à la Frontière*, et que là, j'aurai Mr. Asselineau jusqu'à Paris [1]. J'hésite à lui envoyer cette réponse avant que d'avoir un mot de vous. Je suis bien assurée de *votre bon vouloir* dont je suis bien touchée, mais ne peut-il pas survenir un empêchement quelconque à l'accomplissement de ce projet, ce dont je serais vivement contrariée ? Comme, par exemple, si votre accident au pied devait avoir des suites, ou si vous deviez être obligé de prolonger votre séjour à Namur ! Enfin je désire vivement un mot de vous, avant que d'envoyer ma lettre à Ancelle. Mon pauvre fils a été depuis hier dans une grande excitation ; ce sont des scènes sans cesse renouvelées. La lettre de Mr. Ancelle a produit sur moi une cruelle impression, lorsqu'il me

1. Mme Aupick tenait particulièrement à la compagnie de Poulet-Malassis tant à cause de l'amitié que lui portait son fils qu'en raison des sentiments qu'il lui inspirait à elle-même. « Quel excellent jeune homme ! écrivait-elle à Ancelle. Il pleurait à chaudes larmes. Comme il est bon ! Ce jeune homme doit avoir une belle âme ! » (Féli Gautier, *loc. cit.*).

dit que non seulement Mr. Emon mais que Mr. Asselineau *et vous aussi*, mon cher monsieur Malassis, vous êtes d'avis d'une maison de santé ! Que MM. Emon et Asselineau parlent ainsi, ne voyant pas journellement notre pauvre malade, cela m'inquiète peu ; mais vous, mon ami, vous qui êtes à même de juger son état mieux que tout autre, vous qui me paraissez avoir meilleur *(sic)* opinion de l'état de son esprit que les autres personnes, vous me trompiez donc, pour ménager mon pauvre cœur de mère déchiré de douleur ! Je suis navrée de cet arrêt prononcé par vous qui aimez tant ce pauvre infortuné ! Il faut être sincère avec moi, et me dire la vérité, toute la vérité ; j'aurai la force de l'entendre, bien persuadée que ce que vous me conseillerez sera dans l'intérêt de mon pauvre fils [1].

Si les choses devaient s'aggraver au point d'en venir à cette cruelle extrémité, ce serait dans la maison de Mr. Blanche [2] que je le mettrais, puisqu'il connaît et aime Charles. Comme je crains d'être peut-être quelques jours sans vous voir à cause de Namur, je vous écris.

Mes compliments à votre gentille petite femme [3] et à vous ma reconnaissance et l'assurance d'un inaltérable attachement.

C. Vve Aupick.

1. Mme Aupick n'avait pas renoncé à son espoir de ramener Charles chez elle, à Honfleur. Mais Poulet-Malassis et Asselineau étaient d'accord pour la tenir en échec : « Les choses étant telles que vous le dites, écrit Asselineau, je suis absolument de votre avis. Si B... ne peut rester à Bruxelles, auprès de vous, il faut qu'il revienne à Paris, auprès de moi, parmi nous... J'appuierai de tout mon pouvoir auprès de M. Ancelle ». *(Bulletin du Bibliophile*, 1er février 1925). — Quant à M. Emon, grand ami du feu général Aupick, il était de principe opposé à la réunion de la mère et du fils, prévoyant, pour avoir été souvent mêlé à leurs dissentiments, que leurs natures resteraient incompatibles.

2. Le docteur Blanche, entré sans doute en rapport avec Baudelaire, dès longtemps, à l'occasion des séjours de Gérard de Nerval dans sa maison de santé, montra en la circonstance les dispositions les plus généreuses. Il offrit successivement d'aller voir le malade à Bruxelles ou, pour faciliter son retour, d'y envoyer un infirmier de confiance.

3. Offrez à Mam'selle Fanny
(Qui ne répondra pas nenny,
Le salut n'étant pas d'un âne)
L'hommage d'un bon écrivain *(Œuvres Posthumes*, p. 46).

Mam'selle Fanny devait devenir Mme Malassis.

VI

[5 Juin 1866].

Mon cher Monsieur Malassis,

Je n'accepte pas dans votre état de santé, avec cette malheureuse arrivée subite de la goutte, l'offre généreuse que vous me faites de m'accompagner : il est convenu que Mr. Stévens doit venir avec nous jusqu'à Paris. Ne croyez-vous pas que sa protection sera suffisante ? Je viens d'écrire à Mr. Ancelle que je le dispensais de venir me trouver ici, pour me chercher et que Mr. Stévens, ayant besoin d'aller à Paris, me suffirait. Comme il insistait beaucoup pour savoir le jour du départ, devant se trouver à Paris à mon débarqué, je lui ai dit que Mr. Stévens ne pouvait fixer le jour avant *lundi prochain* II *juin*. Il m'assure, Mr. Stévens, que j'aurai un compartiment à prix réduit, jusqu'à la Frontière ; il croyait que c'était jusqu'à Paris, mais je lui ai dit que Mr. Asselineau avait promis d'avoir par la Société des gens de lettre *(sic)* un compartiment de la Frontière jusqu'à Paris, peut-être gratis ou du moins à prix réduit. Je crains de m'être trop avancée. Mr. Asselineau ne devant plus venir au devant de nous, nous procurera-t-il toujours le compartiment ?

Dans un billet que je lui ai adressé aujourd'hui [1], pour le remercier de l'intérêt qu'il prend à mon fils, et des soins qu'il donne à la publication de ses œuvres, je lui touche quelques mots de l'affaire du compartiment et je le prie d'en conférer avec Ancelle. Mr. Emon comme Mr. Ancelle doit se trouver à Paris, à mon arrivée.

1. Voir ce billet à l'Appendice II.

Charles a été très irritable aujourd'hui : il a eu une colère furieuse contre la pauvre Aimée, sans autre motif que pour l'avoir trouvée dans ma chambre, lorsqu'il venait pour me parler, et qu'il aurait voulu me trouver seule. Il vient de se coucher (il est cinq heures) sans vouloir dîner. Est-ce fatigue de la scène du matin, ou parce qu'il s'est appliqué à vouloir écrire de sa main gauche sous ma direction, ou tout simplement parce qu'il a beaucoup déjeuné ? Je n'y comprends rien et je suis inquiète comme vous pensez. Je serai heureuse de vous voir demain mais il faut pas *(sic)* que ce soit pour vous une fatigue.

Mes compliments à Madame, c.-à-d. à vos dames puisque vous êtes si heureusement entouré. Je vous envoie une affectueuse poignée de main.

C. Vve AUPICK.

VII

Ce jeudi soir.

Mon cher Monsieur Malassis,

Je vous avais dit l'autre jour que je comptais supprimer sur les 180 frs que vous aurez à payer pour les petites dettes contractées ici, ce qui était dû à Mr. Stévens, comme faisant partie sans doute de la somme de 800 frs qu'il réclame. Mais aujourd'hui je viens vous dire que je change d'avis ; il faut lui rembourser ce qui a été mis sur la liste ; il a été si obligeant pour Charles ! et d'ailleurs, les 800 frs que j'ai promis seront peut-être remis à une époque très reculée, ainsi ne lui dites rien [1]. Je vous écris ceci, parce qu'il est si difficile de vous parler devant mon pauvre malade.

1. Ici se marque un des traits les plus marqués du caractère de Mme Aupick. Son premier mouvement est toujours pour lésiner. Mais elle se ravise à la réflexion.

Mes compliments à Madame ainsi qu'à vous, mon bon ami.

C. Vve AUPICK.

Ce dimanche temps affreux ! La partie du dîner de Ch[arles] avec Mr. Stévens qui avait été remise à aujourd'hui ne pourra pas avoir lieu.

VIII

Ce samedi 30 [Juin 1866].

Mon cher Monsieur Malassis,

Vous serez bien aise d'apprendre que notre voyage s'est bien passé [1] sans fatigue pour Charles. En arrivant à la gare, il a été content de trouver Mr. Ancelle, et surtout Mr. Asselineau. Ce dernier est un homme charmant, auquel je m'attache chaque jour davantage, car je le vois tous les jours : il comble mon fils de soins et de bontés. MM. Piogey et Zasègue *(sic)* ont donné le conseil de mettre Charles dans une maison de santé, où il n'y a pas d'aliénés : ils ont cité une maison à Chaillot près de Paris, l'autre dans Paris rue Marbœuf *(sic)*. Mr. Asselineau s'est chargé de la négociation avec Charles ; il lui a dit *que puisqu'il avait Honfleur en horreur, et qu'il témoignait une si grande répugnance à y aller, ne pouvant pas dans l'état où il est, vivre seul à Paris, il ferait bien d'entrer dans une maison de santé*

1. Le retour à Paris. Les voyageurs descendirent dans un hôtel voisin de la gare du Nord, où ils demeurèrent quelques jours. Asselineau, dans son *Charles Baudelaire*, a peint l'émotion qu'il éprouva à retrouver son ami infirme et le saluant d'un éclat de rire perçant, mais nullement fou, comme on le lui avait fait craindre, — bien au contraire, hélas ! resté parfaitement lucide. — Le docteur Piogey, grand ami de Banville et d'Asselineau, avait été consulté par ce dernier, dès avant le départ de Bruxelles. — Le docteur Charles Lasègue avait eu Baudelaire en pension, pour le préparer à son baccalauréat. Il était maintenant un aliéniste célèbre. Son avis avait été aussi réclamé tant par le malade que par Mme Aupick. Voir à l'Appendice, la pièce III (communiquée par Ancelle à Eug. Crepet).

où il serait parfaitement bien, jouissant d'une grande liberté, et où il serait, lui a-t-il dit, comme chez lui. Charles a accepté cela avec empressement, et il est *très consentant,* du moins jusqu'à présent, mais changera-t-il d'idée ?

Voilà où nous en sommes : quand il y a aura quelque chose de plus positif, je vous le ferai savoir.

Ne vous donnez pas la peine de m'écrire, à moins que ce ne soit pour me dire que l'affaire qui vous tracasse prend une meilleure tournure et que votre goutte vous laisse en repos.

Malgré mes tourments, mon bon ami, je prends une grande part aux vôtres, croyez-le bien. Croyez aussi ainsi que votre femme à l'assurance de mon sincère attachement.

C. Vve Aupick.

Il n'y a aucune amélioration dans la parole, et toujours des colères, dont je souffre cruellement.

IX

8, rue Duphot, maison meublée.
11 Juillet [1866].

Mon cher Monsieur Malassis,

Ce n'est pas à Passy que Charles a été casé, mais dans la maison du docteur Duval, rue du Dôme, 2, près de l'Arc-de-Triomphe. Il y est très bien [1]. Il s'y est laissé conduire de son plein gré, avec calme et résignation. Je suis bien aise maintenant d'avoir pris ce parti, qui m'a tant coûté, parce qu'il y a du mieux.

1. Baudelaire y occupait une chambre donnant sur un jardin. Les murs en étaient ornés de copies d'après Goya. Le malade restait souvent en extase devant ces tableaux, au grand étonnement du docteur Duval qui n'y trouvait rien de beau. (Notes d'Eug. Crepet).

Je vais le voir tous les jours. On m'a dit qu'il ne s'était jamais emporté contre personne, on ne l'a jamais entendu crier *Cré non* (sic) : on le trouve doux et poli. Mais avec moi, il s'emporte presque comme par le passé. Et sa haine pour Aimée subsiste toujours. Un jour, lorsqu'il me reconduisait jusqu'à la porte, il l'a apperçue *(sic)* qui m'attendait chez la concierge, alors il a crié *Cré non* après elle, avec des gestes menaçants et furieux. Depuis ce jour, à toutes mes visites, il se dirige vers sa fenêtre, toujours ouverte, par le beau temps actuel, et me montre la loge du concierge avec colère.

Depuis le jour de l'installation de Charles, je n'ai pas revu Mr. Asselineau ; je le crois absent. Vous savez qu'il va souvent à la campagne, chez sa sœur. J'ai nommé à Charles quelques-uns de ses amis, pour savoir s'il serait désireux de les voir ; il a accueilli avec joie les noms de *Sainte-Beuve, Max. Ducamp, Henry la Madeleine (sic), Théodore de Banville, Hetzel, Lecomte de l'Isle* (le poète) *(sic)*. J'ai écrit à Sainte-Beuve et Max. Ducamp. Mais je ne sais pas l'adresse de ceux qui suivent et je ne la trouve pas dans l'almanach. Je me complais dans la pensée qu'à la prière que je leur adresse, ils ne se refuseront pas à aller voir leur pauvre ami. De votre côté, pourriez-vous lui recruter quelques visiteurs qui lui seraient sympathiques, vous qui connaissez tous ses amis sans doute ? J'ai trouvé dans l'almanach *Hetzel, éditeur*, 18, *rue Jacob*, mais ils sont plusieurs. Est-ce bien celui de Charles [1] ?

Je ne sais pas quand je partirai ; je ne puis m'y décider. J'ai de grands ennuis en dehors de mon chagrin, des embaras *(sic)* dont je ne sais pas comment je

1. Plusieurs des billets d'appel dont il est ici question ont été publiés par M. Claude Couturier dans le *Mercure de France*, 1-9-1917, ou par M. A. Godoy dans le *Manuscrit autographe*, numéro spécial consacré à Baudelaire, 1927 (Blaisot, éd.). — Le malade fut aussitôt visité périodiquement par de nombreux amis. Aux personnes mentionnées ici, il faut ajouter Nadar et sa femme, Champfleury, Cladel, Troubat. Sainte-Beuve dut s'abstenir, empêché par son état de santé.

me tirerai. Ah ! que la vie parfois est lourde à supporter !

Mes compliments à Madame.

Votre vieille amie

C. Vve Aupick.

X

8, rue Duphot, Ce lundi [1866].

J'ai tardé à vous écrire, mon cher Monsieur Malassis, parce que je voulais avoir de bonnes nouvelles à vous annoncer, enfin les voilà ces bonnes nouvelles, si ardemment désirées ! il y a dans l'état de Charles *un mieux sensible*. M. Duval m'a dit hier *qu'il était en voie de guérison* [1]. Cependant il a ajouté qu'il ne pouvait pas répondre de l'avenir ; mais pour le moment, il y a un grand changement, auprès de ce qu'il était en entrant dans la maison de santé. Je regrette qu'il n'y soit pas entré plus tôt. Il y a toujours été doux et poli avec tout le monde. Moi seule, j'ai eu à subir de grandes colères de sa part ; sûrement parce qu'il a des choses à me dire qu'il ne dit pas aux autres, ou bien, parce qu'il se gêne moins avec moi dont il connaît la faiblesse. Son livre de Poésies (les épaves) a été souvent la cause de terribles emportements : il a quelque chose à me dire sur cet ouvrage que je puis pas démêler. Dernié-

1. On peut croire qu'une déclaration aussi rassurante procédait surtout du désir d'obtenir de Mme Aupick qu'elle s'éloignât enfin. Il résulte en effet de tous les témoignages produits que sa maladroite tendresse, son activité minutieuse et son obstination à le traiter comme « un tout petit enfant », exaspéraient son fils continuellement. Cependant il est constant que le docteur Duval, à cette époque-là, crut à un mieux réel. Cet optimisme irritait Asselineau : « Il dit quatre mots nouveaux : *Bonsoir, Monsieur... Adieu* et le nom de son médecin. Ledit médecin triomphe... Ce n'est pas quand on aura fait dire quelques mots de plus à Baudelaire que la question sera très avancée... Tout ce qu'il dira malade ne sera que langage de perroquet. » (*Bulletin du Bibliophile, loc. cit.*). — Vers la fin de juillet, Mme Aupick regagnait Honfleur, d'où elle ne reviendra, pour un séjour d'une quinzaine, qu'au commencement de novembre.

rement, en reprenant ce malheureux livre, il me le fourrait dans la figure au point de me faire reculer et en se mettant dans une colère furieuse de ce que je ne comprenais pas, et frappant du pied de toutes ses forces, il a fini, épuisé de fatigue, par se jeter sur son canapé, où quelques minutes après, il a recommencé de crier de toutes ses forces, en agitant ses jambes en l'air et hurlant comme une bête féroce. Lorsque j'ai raconté cette scène à M. Duval il m'a dit : *Evitez cela ; il y a de quoi lui donner une congestion cérébrale. Depuis longtemps je veux vous dire de cesser vos visites, parce qu'il n'est excité et colère qu'avec vous.* Au bout de quelques jours, malgré cet avis, je suis retourné le voir, il a été mieux pour moi, affectueux même par moments. Mais enfin, je me décide à partir pour Honfleur, je le laisse parfaitement casé dans cette maison de santé, sainement et gaiment, recevant beaucoup de visites et s'étant lié avec quelques personnes de la maison et ce qui est bien précieux dans le voisinage de M. Ancelle. M. Duval m'a promis de me tenir bien au courant, et si le malheur voulait qu'il fît une rechute, j'accourrais aussitôt près de lui. Je pars donc demain et bien moins inquiète que lorsque je suis venue. Charles a gagné quelques mots : il dit *oui* toujours à propos maintenant ; *très bien*, on lui a entendu dire une fois *Piogey* lorsqu'on cherchait le nom de ce médecin ; mais il ne l'a pas répété. Puisse ce mieux dont je suis tout étonnée, continuer !

Adieu, mon cher Monsieur Malassis, je vous envoie mes meilleurs sentiments. Ne m'oubliez pas auprès de Mr. Stévens. Mes compliments à votre femme.

C. Vve Aupick.

XI

[Honfleur], 18 Août 1866.

Que je suis peinée, mon cher Monsieur Malassis, de vous savoir souffrant ! et gravement souffrant, puisque vous gardez souvent le lit et que vous ne pouvez pas sortir ! Je vous plains ; et je vous admire dans cet état de souffrance où vous êtes, qui pourrait vous rendre personnel de vous préoccuper comme vous le faites de votre pauvre ami.

Le mieux dont je vous ai parlé se soutient ; je reçois fréquemment de ses nouvelles, par Mrs Ancelle et Duval (chef de l'Etablissement). Ces nouvelles sont bonnes sous le rapport de la Paralysie qui va s'améliorant, mais il y a peu, presque pas de progrès pour la parole ; ce qui me désespère. Il prend des douches (non pas sur la tête) mais sur tout le corps, ce qui lui plaît beaucoup. Il est infiniment plus calme depuis qu'il est dans cette maison ; *jamais de colères, on le trouve très aimable* ; il excite une vive sympathie, me dit-on, à tout le monde, il ne se passe pas de jour qu'il ne reçoive des visites, m'a dit Mr Duval ; il s'est lié avec quelques pensionnaires, et il paraît se plaire dans cette vie en commun. C'est pour moi une consolation d'apprendre tout cela, dans l'obligation de me tenir éloignée de lui puisqu'on prétend que ma présence occasionne chez lui une grande excitation. Je suis reconnaissante au dernier point que ses amis ne se lassent pas d'aller le voir. Mr Ancelle m'a écrit qu'il avait reçu la visite d'une Dame qui lui avait fait de la musique, ce qui lui avait fait grand plaisir, il était très intrigué de savoir quelle était cette Dame, qu'on lui a dit être très bien. Je présume que c'est Mme Paul Meurice, à laquelle j'avais écrit par

le conseil je crois de M. Asselineau en la priant d'aller voir mon pauvre Charles, qui la verrait certainement avec plaisir [1]. Je vais prier Mr Ancelle quand il ira voir Charles, de lui dire combien vous vous occupez de lui et que vous m'avez écrit pour avoir de ses nouvelles.

Adieu, mon cher Monsieur Malassis, soignez-vous bien, et soyez bien docile aux prescriptions du médecin ainsi qu'à celles de votre gentille garde-malade à qui je fais mes compliments bien affectueux.

Ne m'oubliez pas non plus auprès de Mr Stévens à qui je vous prie de dire que je conserverai toujours un bon souvenir des bontés qu'il a eues pour moi et pour mon fils à Bruxelles.

Votre vieille amie

C. Vve AUPICK.

XII

[Honfleur], 22 Novembre [1866].

Monsieur et ami,

Je désire vivement avoir de vos nouvelles. Depuis le 7 Sept[embre] que vous m'avez écrit en me disant que vous quittiez Brux[elles] pour chercher à rétablir votre santé fortement ébranlée, je n'ai plus entendu parler de vous. Vos bontés pour Charles et pour moi dont je conserverai toujours le souvenir, font que vous ne pouvez jamais me devenir indifférent. Je serais désireuse aussi d'avoir des nouvelles de Mr Stévens

1. Mme Aupick semble faire ici une confusion, car Champfleury a rapporté à sa propre initiative la visite de Mme Meurice : « Je lui avais écrit que j'étais certain des résultats qu'on obtiendrait par la musique, et j'en parlai, par avance, à Baudelaire, en insistant sur Wagner... Bravement, Mme Meurice apporta la partition de Tannhäuser, et l'effet fut tel que celui que j'attendais ». (E. J. Crepet, *op. cit.*).

qui a été bon aussi pour nous. Je viens de passer trois semaines à Paris, et c'est avec un grand plaisir que je puis vous donner de bonnes nouvelles de notre cher malade, sous le rapport de la santé surtout et de l'intelligence : la jambe est pour ainsi dire guérie, il y a toujours de la raideur dans le bras droit et la main ; quant à la parole les progrès sont plus lents. Cependant dernièrement, à la stupéfaction générale des personnes à table avec lui il a prononcé très distinctement ces mots : *Passez-moi la moutarde.* Ceci me donne lieu d'espérer que la parole pourra lui revenir peut-être tout d'un coup. Mais ce qui me désespère, c'est qu'il ne peut toujours pas lire, il ne connaît même pas ses lettres : comme il montre souvent son œil droit, je pense qu'il a dans cet œil toujours de la Paralysie, et que c'est ce qui l'empêche de distinguer les caractères de l'imprimerie. C'est navrant. Cependant en me reportant au Passé, je dois apprécier l'amélioration actuelle. Connaissant votre affection pour votre ami, j'ai présumé que ces détails vous intéresseraient, et c'est avec plaisir que je vous les transmets avec l'assurance de mon inaltérable attachement.

C. Vve AUPICK.

Mes compliments à votre femme ainsi qu'à Mr Stévens. Ma santé serait excellente sans mes pauvres jambes. Il était bien temps dernièrement de revenir de Paris, car elles ne pouvaient plus me porter : mes courses à l'Arc-de-Triomphe pour aller voir Charles me tuaient, et cependant je les faisais en voiture avec ma fidèle Aimée.

XIII

Ce 17 Février [1867].

Mon cher Monsieur Malassis,

Je n'ai pas répondu encore à votre bonne lettre de fin de Déc[embre] 1866, parce que je désirais avoir du nouveau à vous apprendre sur l'état de votre ami, qui s'améliore sans doute, *mais bien lentement*. Maintenant voilà l'ennui qui le gagne, M. Asselineau, cet excellent ami de mon fils, m'écrit que Charles a besoin de changer de lieux et qu'il désire venir ici [1]. Vous pensez bien que je serai bien heureuse de l'avoir, et dès que le temps sera moins mauvais et que nous verrons poindre les beaux jours, il me sera amené ici, soit par M. Ancelle, soit par M. Asselineau, il n'y a rien de fixé encore à cet égard. M. Ancelle veut m'éviter un déplacement, fatigant pour moi, tout en désirant vivement voir Charles ici, je tremble qu'il ne s'ennuie dans cette solitude, dont il s'arrangeait autrefois, *parce qu'il travaillait beaucoup, il lisait* : nous passions nos soirées raisonnablement, à faire de l'anglais ensemble, je lui donnais des leçons, pour la prononciation seulement, car il sait mieux la langue que moi, il trouvait du charme dans ces soirées passées ainsi. Mais à présent, dans

1. Baudelaire avait-il réellement fait entendre ce désir ? On ne peut se défendre, ici encore, de soupçonner un pieux mensonge, inventé par son entourage en vue tant de réconforter Mme Aupick que de la retenir à Honfleur, — d'autant que, quelques lignes plus loin, on voit celle-ci ajouter : « Ancelle veut m'éviter un déplacement fatigant », ce qui donne à présumer qu'elle avait annoncé l'intention de venir à Paris soit pour un séjour, soit pour y organiser le retour en commun. Mais il y a dans ce billet quelque chose de plus surprenant encore que le prétendu désir du fils, c'est les craintes où se répand la mère dans l'instant où la connaissance qu'elle en a devrait la remplir de joie. Quel désenchantement et quelles lassitudes n'y trahit-elle pas, malgré l'affirmation courageuse de la fin ! Quelle méfiance de soi-même, de ses moyens, de son inefficace tendresse ! Il semble qu'elle se remémore, d'un coup, tant d'essais de vie commune demeurés vains et prenne conscience de la faillite de sa destinée maternelle.

l'inaction où il doit vivre, comment supportera-t-il le tête à tête continuel avec une vieille femme, surtout après avoir été accoutumé à la maison de santé à recevoir tant de visites d'amis. Enfin, je ferai de mon mieux, je lui prodiguerai tant de soins et de tendresse qu'il est possible que notre réunion soit heureuse. Je pense souvent à vous, mon cher, qui avez été si bon pour Charles et à M. Stévens aussi dont je n'ai eu qu'à me louer. S'il habite toujours Bru[xelles], vous me donnerez de ses nouvelles en m'en donnant des vôtres quand vous m'écrirez. Dites-moi si vous êtes content de votre santé et aussi de la vie. O comme la mienne m'est amère, que de tourments de toutes espèces qui pèsent sur moi ! et auxquels cependant ma santé résiste, qui, sauf mes jambes, se soutient. Mais on peut vivre sans marcher, et je veux vivre pour Charles. Si vous avez l'occasion de voir le docteur Marc *(sic)* faites-lui mes compliments. Faites-les surtout à votre femme que je réunis avec vous dans mon affection.

Votre vieille amie

C. Vve AUPICK.

XIV

Ce 16 Septembre 1867 [1].

Mon cher Monsieur Malassis,

J'étais bien persuadée que vous prendriez une grande part au cruel malheur qui me frappe, ô comme je suis

1. Il y a alors seize jours que Baudelaire a cessé de souffrir (31 août 1867, onze heures du matin). Pour les sept mois qui ont précédé le dénouement fatal, il n'a été publié, à ma connaissance, que six lettres ou extraits de lettres de Mme Aupick. Les deux premières (18 et 20 mai) ont paru par les soins de M. Auguste Auzas dans le *Mercure de France* du 16-9-1912, Mme Aupick y annonce son arrivée à Paris, où M. Ancelle lui a retenu un petit appartement boulevard du Roi de Rome, 10, près l'Étoile, et l'intention de n'y passer que quinze jours, à moins qu'elle n'ait le malheur

éprouvée ! Me voilà seule au monde ! sans plus rien qui m'attache à la vie ! Mon pauvre fils, ce fils que j'idolâtrais n'est plus ! il a cruellement souffert dans les derniers temps de plusieurs plaies survenues par suite du séjour prolongé au lit et qui lui arrachaient parfois un cri, quand il fallait le remuer. Cependant il était devenu dans les derniers temps, très doux et résigné. Les deux derniers jours et les deux dernières nuits qui ont précédé sa mort ont été très calmes : il paraissait dormir, avec les yeux ouverts ; il s'est éteint tout doucement, sans agonie, ni souffrances ; je le tenais embrassé depuis une heure, voulant recueillir son dernier soupir, je lui disais mille tendresses, persuadée que malgré son état de prostration et de mutisme, il devait me comprendre et pourrait me répondre. Aimée qui était avec moi, me confirmait dans cette idée, elle me disait : *ô madame, comme il vous regarde, bien sûr il vous entend, et vous sourit.* Comment ai-je pu résister à un tel coup ! et je vis ! Il faut croire que Dieu veut m'accorder de jouir quelque peu de temps de la belle réputation qu'il laisse et de sa gloire. Vous perdez un ami qui vous était bien tendrement attaché, conservez-lui un bon souvenir, il en était digne. Votre femme a été bonne et gentille pour lui à Bruxelles, je l'en remercie en lui envoyant mes compliments bien affectueux ainsi qu'à M. Arthur Stévens. Je crains que celui-ci n'ait pas eu un billet de part. Je ne sais comment ces billets ont été faits.

Votre affectionnée et bien malheureuse amie.

C. Vve AUPICK.

de voir empirer l'état de son fils. Les quatre autres billets, qu'a donnés en extraits M. Georges-Emmanuel Lang dans le supplément du *Figaro* du 5 mars 1922, se rapportent à une période postérieure et contiennent de navrants détails sur la progression, chaque jour plus sensible, de la maladie. Les membres enflent, l'intelligence s'affaiblit, la prostration augmente... Dans les toutes dernières semaines, Mme Aupick occupait, chez le Dr Duval, une chambre contiguë à celle de son fils.

XV [1]

Mon cher Monsieur Malassis,

J'apprends par M. Asselineau que le docteur Marc de Bruxelles, avec qui j'avais eu de si bonnes relations, et pour lequel j'avais beaucoup de sympathie, n'a pas eu de billet de part de la mort de mon pauvre fils. Je le regrette infiniment, je vais tâcher de réparer cela par un petit mot que je vous serais bien obligée de lui remettre, parce que je ne sais pas son adresse. Je profite de cette occasion pour vous envoyer, à vous aussi, un mot de tendres souvenirs. Vos vieilles relations avec Charles, cette amitié si dévouée que vous avez toujours professée pour lui, est un lien indissoluble entre nous. Jamais vous ne pourrez être un étranger pour moi. Avec cette assurance je vous prie de recevoir celle de mes meilleurs sentiments.

C. Vve Aupick.

Mes compliments à Madame.

1. Mon intention était d'abord d'arrêter ici cette publication. Mais, à relire les billets subséquents, il m'a semblé qu'ils n'étaient pas absolument dénués d'intérêt en raison des renseignements complémentaires qu'ils apportent non seulement sur le caractère de leur auteur, mais encore sur la solution de plusieurs questions qui ont tenu une place considérable dans les soucis et la correspondance de Baudelaire.

Que Madame Aupick, en tant que mère de Charles Baudelaire, se soit montrée inégale à son glorieux destin ; qu'elle n'ait su être pour son fils le soutien moral dont il avait besoin ; qu'elle se soit laissé guider trop souvent, dans ses rapports avec lui, par des soucis inopportuns de respectabilité et une soumission excessive à son directeur ; qu'elle n'ait pas racheté par le dévouement passionné et l'ouverture d'âme qui font une Maria Clemm, un manque de goût, une insuffisance de jugement, une sentimentalité puérile dont les manifestations le faisaient cruellement souffrir, cela n'est que trop évident. Mais il reste que, ce fils, elle l'aimait sincèrement, qu'elle le lui prouva dans toute la mesure que lui permettaient une éducation et une nature foncièrement bourgeoises ; qu'elle l'aida pécuniairement durant toute sa vie et, quand il fut descendu au tombeau, servit sa mémoire et son œuvre ; puis encore qu'elle témoigna une constante gratitude à ceux dont la fidélité avait allégé la tristesse de ses dernières jours, et usa envers eux des procédés les plus délicats. Ceci devait être dit également, et c'est ce qu'aident à montrer nos derniers billets.

XVI

Mon cher Monsieur et ami,

M. Asselineau m'a écrit dernièrement que vous l'aviez chargé de me faire vos compliments. Je veux vous en remercier moi-même, sans avoir recours à son intermédiaire, tant je crains qu'il ne l'oublie, et tant j'attache de prix à votre souvenir. Je viens de relire la lettre que vous m'avez écrite après la mort de mon Charles bien-aimé, et j'en ai été émue comme le jour où je l'ai reçue ; et c'est sous l'impression de cette lettre que je vous écris. Je ne saurais vous dire combien je suis reconnaissante de l'affection que vous lui portiez, et que vous m'exprimez dans des termes si chaleureux, et de toutes les preuves de dévouement que vous lui avez données depuis tant d'années ! Après mon malheur, je suis venue me réfugier ici dans une solitude absolue où j'ai du moins le confortable, tandis qu'à Paris dans un hôtel garni, à mon âge, et avec mes infirmités, j'étais fort mal, et je dépensais beaucoup. Mais d'un autre côté, je crois que n'étant pas sur les lieux, les affaires concernant mon fils doivent marcher bien plus lentement. Il me tarde que les devoirs que j'ai à remplir pour sa mémoire soient accomplis. Voilà des créanciers qui surgissent de tous côtés ; cela me préoccupe beaucoup. Mais ma dette avec vous est chose sacrée ; et ces 3.000 francs promis à Bruxelles vous seront remis aussitôt que ce sera possible [1]. M. Ancelle est rempli de bonne volonté, mais il est lent et timoré. Je me suis

1. Il s'agit ici du solde de la dette contractée par Baudelaire envers Malassis au cours de la période 1857-1861. Cette dette s'était élevée jusqu'au chiffre de 5.000 francs dont deux mille avaient été réglés en 1865 grâce à une avance d'Ancelle. Il en est question longuement dans la correspondance. V. notamment la lettre à Malassis du 8 juillet 1865.

beaucoup attachée à M. Asselineau. J'aime tous ceux qui ont aimé et apprécié mon fils. Je vous prie de faire mes compliments à Madame, et vous, mon cher Monsieur Malassis, recevez l'assurance de l'attachement de votre vieille et bien malheureuse amie.

C. Vve Aupick.

Ne m'oubliez pas auprès de Mr Stévens.

Honfleur (Calvados), ce samedi 14.

XVII

12 Janvier [1868].

Depuis votre lettre dernière, fin de déc., mon cher Monsieur Malassis, j'ai beaucoup pensé à vous, parce que vous m'écriviez que vous étiez souffrant ; vous me disiez que sans être précisément malade, votre santé laissait beaucoup à désirer, et vous m'appreniez aussi que Mr. Stévens était parti pour Menton, gravement atteint de la poitrine. Ces tristes nouvelles sur vos santés à tous deux m'ont beaucoup préoccupée, et si je ne vous en ai rien écrit, c'est dans la crainte de vous importuner, vous sachant très occupé. Dans un de vos moments de loisir, si toutefois vous en avez, vous seriez bien aimable de me donner de vos nouvelles à tous deux. Quant à moi, j'ai plus de peine que jamais à me traîner, même à me soutenir sur mes jambes. En me voyant ainsi impotente, comme je rends grâce à la Providence de m'avoir donné la force d'aller soigner mon pauvre Charles et de l'avoir assisté dans ses derniers moments ! Il m'est doux de penser, que je l'ai tenu embrassé lorsqu'il a rendu le dernier soupir et que j'ai recueilli, seule avec lui, son dernier regard, son dernier sourire : car je ne sais si vous savez qu'après

tant de souffrances, il est mort sans agonie, tout doucement, et *en souriant*.

J'ai été très flattée de l'enthousiasme que M. John Burnell Payne [1] professe pour mon fils. Je vous remercie de m'en avoir fait part. — Je voudrais avoir du nouveau à vous apprendre au sujet de la publication des œuvres et du paiement des dettes : tout cela est bien long. Mr. Asselineau vient de m'écrire que Théophile Gauthier *(sic)* a fait une introduction pour les *Fleurs du Mal*, qui est un chef-d'œuvre. Combien je suis reconnaissante de ces témoignages d'affection donnés à la mémoire de mon pauvre enfant ! Ce qui arrête M. Ancelle pour la conclusion des affaires, c'est le silence et l'obstination du plus fort des créanciers, avec lequel il faut composer [2], avant que de faire quelque chose pour les autres. Il me tarde bien je vous assure que cette grande affaire soit terminée.

Mille compliments affectueux.

C. Vve Aupick.

XVIII

[1868].

Mon cher Monsieur Malassis,

Je n'ai pas répondu à votre lettre du 15 mars parce

1. L'ami de Swinburne.

2. Arondel, le marchand de tableaux, qui, vingt-cinq ans auparavant, avait fait souscrire Baudelaire à des engagements onéreux. Le règlement de cette affaire devait durer longtemps encore. Un billet de Mme Aupick à Asselineau, en date du 9 juin [1868], y est relatif : « Je ne sais si vous savez que ce monstre d'A[rondel] a rappelé du premier jugement, il perdra sûrement encore, mais cela va amener bien des longueurs... Je voudrais tant que les créanciers de Charles fussent payés de mon vivant ! » (Aug. Auzas, *loc. cit.*) Mme Aupick eut la satisfaction de voir son vœu exaucé : la créance d'Arondel fut définitivement réduite, et tout le monde payé. Elle ne devait s'éteindre aussi bien que le 16 août 1871, près d'accomplir sa soixante-dix-huitième année. Chose singulière, elle mourut aphasique, comme son fils. « Elle parle de tout, comprend tout, mais le mot dont elle voudrait se servir ne vient pas, ou elle en dit un autre, ou parfois 50 ou 80 centimes. » (Lettre de Mme Alphonse Baudelaire, *ibid.*).

que j'attendais que la dette de 3.000 francs fût complètement acquittée ; vous n'aviez touché alors encore que 500 francs. M. Ancelle m'a écrit le 4 avril que tout serait terminé le 15 avril, nous voici au 20. J'espère que tout est fini : du moins cela doit être. Et je viens vous dire tous mes regrets que cela ait traîné ainsi en longueur : les affaires d'argent marchent toujours si lentement ! Croiriez-vous que depuis la mort de mon pauvre fils, il n'y a rien de fait au sujet de la succession et des dettes ! Je suis désireuse aussi de savoir si vous êtes plus content de votre santé, celle du docteur Marc me préoccupe aussi. Il a été si bon pour mon pauvre enfant ! J'aime tous ceux qui l'ont aimé et je leur serai toujours reconnaissante de leur affection et de leurs soins pour lui. Dites-le à M. Stévens, s'il est à Bruxelles. J'espère que tout en étant privé d'un poumon, il continue à aller mieux. Quant à moi mes jambes s'affaiblissent de jour en jour d'avantage *(sic)*. Pour faire quelques pas dans mon jardin, je suis obligée de m'appuyer sur une canne. En me voyant dans cet état, n'ai-je pas des grâces à rendre à la Providence, d'avoir eu assez de force pour soigner mon Charles jusqu'à la fin ! et recevoir son dernier soupir ! Ce moment suprême que je redoutais qui fût accompagné de grandes souffrances, d'agonie, a été au contraire doux et paisible : je le tenais embrassé ; je lui faisais mille caresses, auxquelles il semblait répondre par la pensée, me regardant tendrement, me souriant (car il est mort en souriant). Mais je crois que je vous répète en ce moment, ce que je vous ai déjà écrit, pardonnez-moi ces redites. En songeant à votre ami bien-aimé, vous serez indulgent pour la pauvre mère, toute absorbée, dans une seule pensée, un seul souvenir.

Je vous serre affectueusement la main ainsi qu'à Madame.

C. Vve Aupick.

XIX

Ce 8 Janvier [?].

Je vous remercie, mon cher Monsieur Malassis, de l'aimable lettre que vous m'avez adressée à l'occasion du nouvel an. Vos souhaits et vos vœux, qui comme je le sais, partent de votre cœur, ont trouvé un écho dans le mien, qui désire pour vous une santé parfaite et le contentement en toutes choses. Il m'est bien doux de voir que vous conservez toujours un tendre souvenir de votre ami, et que vous êtes soigneux de sa gloire. Je suis bien reconnaissante du souci que vous avez de sa réputation. J'ai regretté vivement de ne pas m'être trouvée avec vous à Paris. Je suis tout étonnée d'avoir pu faire cette petite débauche vieille et infirme comme je le suis ! C'est aimable à vous de penser à venir me voir ici, non pas dans mon castel comme vous pourriez le croire, mais dans ma maisonnette, si petite, si petite que Charles l'appelait par dérision la maison *Joujou.* Je serai heureuse de vous y recevoir mais en raison de son exiguïté je vous préviens, qu'il faudra que je sache à l'avance, l'époque à laquelle vous viendrez. Comme vous vous trouverez ici avec M[me] Baudelaire et l'ami Asselineau, il faudra qu'une 3[e] chambrette puisse être libre et vous être réservée.

Etant prévenue, et non pas prise à l'improviste, je saurai arranger les choses pour qu'il en soit ainsi [2].

J'envoie à votre femme mes compliments les plus affectueux.

Votre vieille amie

C. Vve Aupick.

1. Il ne semble pas que ce projet de visite de Poulet-Malassis à la Maison Joujou ait jamais eu de suite. Un billet publié par M. Auzas *(loc. cit.)* montre qu'il tourmentait très fort la bonne vieille dame, tombée à la monotonie *ne varietur* d'une existence réglée dans ses moindres détails, et qu'elle s'en ouvrit à Asselineau, bien placé pour avertir l'intéressé.

APPENDICE

I

LE Dr LÉON MARCQ A AUGUSTE POULET-MALASSIS.

[Mars ou Avril 1866].

Mon cher Monsieur Malassis,

Je sors de chez Baudelaire. Je trouve son état notablement empiré.

Je dois être presque deux heures chez Carter (taverne du Musée) et par conséquent je ne puis grimper de suite au faubourg. Il serait cependant convenable que nous eussions une entrevue. En outre, je voudrais que Crocq revît le malade.

Tout à vous,

LÉON MARCQ.

Un mot de réponse chez Neyt [1] qui me dira où et quand je vous verrai d'ici cinq heures.

(Monsieur MALASSIS,
rue Marcellis, 35 *bis*.)

II

MADAME AUPICK A CHARLES ASSELINEAU.

Ce jeudi 5 Juin [1866].

Pardonnez-moi, Monsieur, de ne vous avoir pas écrit encore pour vous remercier du tendre intérêt que vous portez à mon fils, et de tout ce que vous faites pour lui dans cette circonstance.

Les soins incessants que je donne à ce pauvre infortuné, ont été cause de ce retard. Aujourd'hui que je trouve un moment de liberté, je viens à vous, et c'est avec mon cœur que je viens vous dire combien je vous remercie et je vous aime de l'affection que vous portez à mon fils : ne dois-je pas aimer tous ceux qui l'aiment ? dans quel état il est ! Comme il va vous faire pitié ! Cette haute intelligence d'élite dont j'étais heureuse et fière, qu'est-elle devenue ? Je me complais dans la pensée que vous voulez bien vous occuper de la publication de ses œuvres, qui assurera sa réputation littéraire. M. Malassis m'a donné lieu d'espérer que vous voudrez bien venir au devant de nous à la frontière pour escorter Charles jusqu'à Paris. Malheureusement, étant pris par la goutte, il ne sera pas des nôtres. Il m'a dit aussi que vous comptiez par la Société des Gens de Lettres m'obtenir un compartiment *gratis peut-être* de la frontière jusqu'à Paris. Je vous prie de vouloir

1. Photographe ami de Bruxelles. C'est chez lui que Baudelaire avait dîné le soir qu'il fut terrassé par une seconde attaque. — V. Maurice Kunel, *Baudelaire en Belgique*, Schleicher, 1912.

bien en conférer avec M. Ancelle qui vous dira le jour de notre départ dès qu'il sera fixé.

En attendant, recevez, Monsieur, je vous prie, avec l'expression de ma reconnaissance celle de mes sentiments les plus distingués.

C. Vve Aupick.

III

Le Docteur Ch. Lasègue a Madame Aupick.

22 Juin 1866.

Chère Madame,

La lettre de mon confrère de Bruxelles que vous avez bien voulu m'adresser est parfaitement explicite.

Dans les conditions qu'il indique, le traitement sera long et malheureusement d'une issue incertaine. La décision à prendre dépend toute du degré de l'agitation. Avec une aphasie aussi prononcée, il est impossible de mesurer les sentiments et l'intelligence, puisque l'expression manque pour les idées les plus simples. Comment le malade acceptera-t-il le milieu où il sera placé, sera-t-il absolument indifférent ou conserve-t-il assez de sens et de conscience du monde extérieur pour supporter impatiemment des alentours peu sympathiques ? Si l'excitation n'est pas tellement extrême qu'elle exige de grandes précautions, une règle et une discipline, la maison de santé ne donnera rien qu'on ne puisse obtenir à moins de frais, avec une installation appropriée à la campagne ou dans les faubourgs d'une petite ville.

Si, au contraire, l'irritabilité est violente, indocile et presque indomptable, il n'y a pas de choix. La coërcition est toujours plus pénible pour les malades chez eux que dans un établissement. A la maison ils ne comprennent pas qu'on leur commande et ils se refusent à subir l'autorité de leurs parents, tandis qu'ils se résignent, presque sans effort, aux injonctions des étrangers.

La question est une question de mesure. Dans tous les cas, votre existence dans un hôtel est pleine d'inconvénients qu'aucun avantage ne compense. Il faut ou revenir à Paris, après avoir pris des arrangements avec une maison de santé, ou se rendre directement à Honfleur, que vous habitez, après avoir assuré les dispositions nécessaires. Il importe que le malade ne soit associé à aucune des hésitations et reste en dehors de tous les préparatifs. Quelle que soit la mesure prise, elle doit être exécutée immédiatement, sans transition.

Le mieux serait, si la chose est possible, que vous vinssiez à Paris. Nous causerions ensemble du pour et du contre de chaque décision, ce qui est singulièrement difficile par lettre. L'organisation arrêtée en commun serait immédiatement réalisée et de la gare du chemin de fer, votre pauvre malade serait immédiatement conduit dans sa future résidence.

. . . .

Veuillez, chère Madame..., croire à la nouvelle assurance de mon bien cordial et tout respectueux dévouement.

Ch. Lasègue.

ADAM ET ÈVE

PREMIÈRE PARTIE

I

Elle jeta dans la poêle pleine d'huile bouillante les pommes de terre coupées en tranches minces, ce qui fit une colonne de vapeur.

Mme Chappaz avait reculé vivement, renversant la tête en arrière ; puis elle s'est mise à secouer la poêle à petits coups, pendant que l'huile à la surface du récipient faisait des bosses, comme quand le lac brasse par le mauvais temps, entre les pommes de terre qui se doraient déjà.

C'est alors qu'elle a vu Bolomey qui arrivait.

Bolomey est arrivé. Il s'est assis sur la terrasse.

Quelle heure peut-il bien être ? L'horloge a sonné un coup dans le corridor. Une heure de l'après-midi. « C'est drôle », a pensé Mme Chappaz qui secoue de nouveau sa poêle, ayant sur les joues deux petits bouquets de roses minutieusement peints comme sur un vieux cadran de pendule.

Bolomey s'était assis à une des tables sous les arbres dont les bourgeons venaient seulement de s'ouvrir, de sorte qu'ils étaient tout entourés d'une fine poussière, comme si on avait secoué un sac ; et Mme Chappaz : « A ces heures ! »

Elle a pris dans le four le plat qu'elle y avait mis chauffer ; elle empoigne la poche plate percée de trous qui brillait comme de l'argent, étant fraîchement étamée ; elle s'est tournée vers sa fille Lydie qui entrait :

— Va lui demander ce qu'il veut.

— Qui ?

— Tu ne vois pas ?

— Tiens, c'est Louis, a dit Lydie ; qu'est-ce qu'il fait par là ?...

Elle a déposé sur la table son plateau de bois, à poignées, où il y avait une soupière et des assiettes ; une grande fille qui a dit : « Il fait chaud, » et elle mord dans une pomme.

Lui, n'avait pas bougé de sa place. Il s'y était assis et accoudé ; elle venait, il ne bouge pas. La cuisine ouvrait directement sur la terrasse, il avait dû pourtant entendre le bruit que la porte avait fait en s'ouvrant et qu'on venait : il n'a pas bougé.

Elle lui a dit :

— Bonjour, Monsieur Louis.

Il n'a rien répondu.

— Qu'est-ce que vous prenez ?

— Un café.

— Nature ?

Il a hoché la tête ; c'est tout.

Alors elle a repris sa pomme, qu'elle avait fourrée avant de sortir dans la poche de son tablier et a mordu dedans tout en s'en retournant, pendant que les pommes de terre saupoudrées de gros sel attendaient sur leur plat ovale.

Elle mordait dans sa pomme :

— Un café nature.

— Va toujours servir ces messieurs, dit Mme Chappaz ; je prépare le café pendant ce temps.

Elle prit un linge, elle s'essuya les mains.

La grande cafetière de cuivre était au chaud sur un coin du fourneau : « Qu'est-ce qu'il peut bien lui être arrivé, qu'il soit ici à des heures pareilles. »

Elle regarde Bolomey par la fenêtre ; elle voit qu'il est assis tout seul sur la terrasse et il ne bouge toujours pas.

Puis elle le voit qui hoche la tête.

Elle s'est essuyé les mains, elle pend le linge à son clou ; elle prend un verre sur le rayon où ils étaient rangés en grand nombre les uns à côté des autres ; elle le voit qui tire un papier de sa veste, qui l'a lu (c'était vite lu) ; alors

il semble réfléchir, le plie à nouveau, le remet où il l'avait pris ; et, légèrement balancée par un peu de vent, l'ombre bougeait sur lui, percée de trous comme une éponge.

Elle avait retourné le verre qui était un verre ordinaire, haut et étroit, ayant un large pied épais et plein de bulles ; elle regarde de nouveau et le voit, et il ne bouge plus. Elle prend une cuillère dans le tiroir, trois morceaux de sucre qu'elle pose l'un à côté de l'autre sur un petit disque de nickel guère plus grand qu'une pièce de cinq francs, — à pas plus de dix ou quinze mètres d'elle sous les arbres, où il y a des tables, avec son chapeau de tous les jours, son veston de tous les jours, son pantalon de tous les jours, bien reconnaissable et méconnaissable. « Il aurait mieux fait d'épouser Lydie, se disait Mme Chappaz ; peut-être qu'elle se serait calmée. Et pour lui aussi, ça aurait mieux valu. » Elle soupire. Elle soupire bruyamment, secouant la tête comme Bolomey vient de faire, un garçon qui a du bien, un garçon qui est indépendant depuis que sa mère est morte, — et son orgueil était cette cafetière en cuivre bien fourbie au brillant belge, dont elle s'est mise à se servir, versant dans le verre un liquide brunâtre et trouble.

« C'est dommage, puisqu'on est voisins, pense-t-elle. Et ça doit mal aller chez lui,... » rangeant sur un plateau d'aluminium le verre, la cuillère, le sucre ; « c'est dommage. Et puis il y a Lydie, mon Dieu ! Qu'est-ce qu'il va falloir faire de cette grande fille ?... »

Lydie revenait justement :

— Tâche de savoir ce qu'il a. Ça ne doit pas aller avec sa femme.

— Tu crois... Ah ! tu es bien curieuse, maman.

Elle, elle ne l'est pas. Elle fait son service. Des clients à la salle à manger, d'autres dans la salle à boire, celui-ci enfin qui est seul sur la terrasse : elle passe de l'un à l'autre avec un poulet, un litre de vin, un café. C'est le métier.

Elle avait fini de manger sa pomme. Elle voit qu'il fait aussi doux dehors que dans la cuisine, où le fourneau pourtant brûle depuis de bonne heure le matin, mais c'est qu'elle est basse et humide. . . . .

L'hiver se tient réfugié dans nos maisons particulières

alors qu'il a été chassé depuis longtemps par le printemps de dessous le grand ciel qui est à tout le monde. Grande, et est-ce qu'elle est maigre ? On ne sait pas bien. A cause peut-être de son chandail de laine, qui est de couleur trop claire, et d'un vert un peu faux parmi ces autres verts.

Il est brun, lui, de la tête aux pieds ; elle, elle est toute jaune et verte.

Elle pose le plateau où est le café à côté de Bolomey sur la table pas nettoyée, mais c'est qu'on n'avait pas fait la toilette de la terrasse.

On voyait la plupart des chaises et des tables, qui étaient pliantes et en fer, encore empilées contre le mur sous un petit avant-toit, parmi les toiles d'araignée et entre des tas de feuilles mortes que la bise avait poussées là de son balai méticuleux.

Elle était sans gêne et semblait sans timidité ; lui, avait les coudes dans la poussière.

Elle a dit :

— Vous auriez pu au moins me laisser donner un coup de torchon, Monsieur Louis.

Peut-être que Mme Chappaz les surveillait par la fenêtre ; mais on ne pouvait pas voir ce qui se passait derrière les vitres que le soleil faisait briller.

Il n'a rien répondu.

Ah ! il faisait doux ; ah ! il faisait beau dans le monde. Il faisait tiède. Le vent passe, il vient de tous les côtés. Il vient de l'ouest où est la Sorge dans son vallon, il vient du nord où est le mont couvert de bois, il vient du sud où est le lac ; il vient de partout à la fois, faisant des remous où un premier papillon jaune monte et descend, tandis que ses ailes bougent comme les pages d'un livre, car c'est l'air qui les fait bouger.

Et lui et elle, étaient dans ce vent ; et elle lui a dit :

— Alors quoi, ça ne va pas ?

Il a haussé les épaules, étant toujours accoudé, dans son habit de grosse laine brune, devant le café qui fume dans le verre et les trois morceaux de sucre, — en avril, vers le 15 ou le 16 avril :

— Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ?

Il ne répond rien.

— Oh ! moi, a-t-elle dit, vous savez, ce n'est pas pour vous questionner... Mais si vous aviez besoin d'un coup de main, n'est-ce pas ?...

Il secoue la tête, il n'a pas répondu.

On voyait qu'il y avait en elle beaucoup de hardiesse : elle est restée là. Une autre n'y eût peut-être pas tenu ; elle, elle ne s'en est pas allée. Est-ce seulement sa nature, ou si c'est parce qu'on était bien ici, dans ce mélange d'ombre et de soleil, dans cet air tiède qui sent bon, qui sent l'herbe, la feuille verte, la mousse, le sapin, le bleu de l'eau ? Elle reste là, elle a dit :

— Attendez, je vais chercher un torchon.

Il ne bouge pas. Elle revient.

— Excusez-moi, c'est tout de suite fait. Ah ! ces oiseaux !...

Levant la tête, et il y en a en effet plein les arbres, des gros et des petits criant tous à la fois et se poursuivant dans les branches.

Elle doit élever la voix, parce qu'on ne s'entend plus.

— Levez les coudes ; là... C'était dégoûtant...

Il y a des merles, des mésanges, des pinsons, des fauvettes, sans compter des moineaux en grand nombre, qui bougeaient dans les branches, parmi les pousses vertes, comme des feuilles mortes, pas encore tombées ; puis voilà qu'elles tombent :

— Comme ça, ça va mieux, hein ?

Elle avait mis le torchon sous son bras ; lui continuait à ne rien dire.

Et tout à coup :

— Écoutez.

Il s'arrête.

On a été étonné de sa voix qui était changée, plus sourde, plus rauque et étouffée ; et il a regardé autour de lui.

— Je voulais vous demander...

Regarde encore autour de lui :

— Mais n'en dites rien à personne... Est-ce que vous ne l'auriez pas vue ? vous ne l'avez pas vue passer ?

Elle a dit :

— Non.

Et c'est tout, et elle a dit non tout de suite, sans même s'être informée de qui il s'agissait, comme si elle le savait bien (et en effet elle le savait, il n'avait pas eu besoin de le lui dire) :

— Oh ! alors, a-t-il dit, alors...

Un oiseau passe tenant dans son bec un brin de paille qui a brillé dans le soleil comme de l'or.

C'est des choses qui arrivent.

Elle ne semblait ni étonnée, ni désireuse d'en savoir davantage, ni excitée par la curiosité comme sont généralement les femmes ; — calme, au contraire, un peu plus attentive seulement.

Elle a demandé :

— Il y a combien de temps que vous étiez ?...

Il a dit :

— Six mois.

— Oh ! dit-elle, elle a peut-être été faire une course.

Avec sa grande bouche, ses belles dents, son visage un peu maigre aux traits chiffonnés, ses cheveux bruns et raides coupés à hauteur des oreilles ; — une grande fille, qui connaît la vie. Et peut-être est-ce bien pourquoi il s'est ainsi adressé à elle, se disant qu'elle comprendrait.

Il est là tout seul, il a besoin d'avoir quelqu'un avec lui dans son chagrin, est-ce que c'est ça ?

Car il secoue la tête encore, tirant le papier de sa poche ; il a dit :

— Elle m'a laissé un mot. Seulement, je n'y pouvais pas croire.

Tenant le papier plié en quatre, au bout de ses doigts, tandis que le café devenait froid dans son verre.

II

Il y avait un peu plus d'une année que sa mère était morte, et elle était morte le jour de Noël.

Il ne se rappelait pas d'avoir connu son père, l'ayant perdu quand lui-même n'était qu'un tout petit garçon.

C'était le jour de Noël. Il y avait un peu de neige, ce

soir-là, pas beaucoup. Il était sorti, vers les six heures, pour aller acheter du tabac au village.

— Tu ne t'attardes pas, Louis, avait-elle dit. Je t'attends pour le souper.

— Bien sûr que non, avait-il répondu. Je ne fais qu'aller et revenir.

La nuit était déjà tombée, mais elle était toute blanche d'étoiles, tellement elles étaient nombreuses dans le ciel.

Aussi nombreuses que les grains de sable au bord de la mer. On aimerait à les faire couler entre ses doigts.

Il y avait une vapeur dans le milieu du ciel qui éclairait doucement, faite d'une poussière d'astres, un chemin blanc et nous les hommes étions dessous.

La cérémonie venait justement de finir à l'église, comme il arrivait sur la place, sous les étoiles, par un peu de neige, de sorte que beaucoup de femmes et d'enfants rentraient chez eux, et quelques hommes, parce que Jésus est né.

Il avait rencontré des connaissances ; il avait été boire un verre avec des amis, étant bien obligé d'ailleurs d'entrer dans le café pour y acheter son tabac, car la boutique était fermée.

Il s'était mis ainsi légèrement en retard, c'est pourquoi au retour il se hâtait sous la Voie Lactée pas changée, cette écharpe qu'il semblait que le vent eût fait se tordre sur elle-même, blanche et vaguement transparente, au-dessus de lui ; et il y avait un peu de neige blanche et vaguement transparente au-dessous de lui.

Il s'était étonné de loin, voyant que la porte de la maison malgré le froid était ouverte, et on ne venait pas la fermer. Il se dépêchait, mais n'a pas compris, pendant qu'il était sous la Voie Lactée qui se tord dans le milieu du ciel depuis toujours au-dessus de nous. Il a fallu qu'il eût d'abord poussé la porte du jardin ; alors seulement il l'avait vue.

Elle était drôlement couchée devant la porte dans la neige.

Eh ! qu'est-ce qu'elle a ? elle a glissé, elle s'est peut-être cassé la jambe. « Maman ! » il l'appelle de loin. « Mère ! parce qu'il lui parle, qu'est-ce qu'il y a ? je

viens ; » — elle n'a rien répondu. Et la porte de la maison continuait à être grande ouverte.

Ah ! si drôlement couchée de côté, la joue droite dans la neige, et elle serrait encore une bûche sur sa poitrine des deux mains, comme si c'était un petit enfant qu'elle eût tenu, parce qu'elle revenait du bûcher : ce soir-là, le soir de Noël.

A peine si elle avait encore ouvert les yeux quand il l'avait prise dans ses bras, si légère et en même temps si lourde. Une vieille femme. Soixante-quatorze ans. Quelques vieux os, puis beaucoup de vêtements autour et plusieurs épaisseurs de laine ; toute froide déjà, tout immobile, — qu'il avait portée sur son lit, puis il avait couru chercher le médecin. Trop tard.

Et il s'était trouvé seul dans la vie.

Seul dans la petite maison à toit brun dans les arbres où ils avaient vécu trente-six ans ensemble, elle et lui ; et il faisait le jardin, il soignait ses ruches, il allait pêcher ou chasser, il distillait les fruits du verger, il faisait du cidre avec ses poires et ses pommes, ayant ainsi ensemble un petit bien qui leur permettait de vivre, les deux ; — qu'est-ce qu'il reste de tout ça ?

Il voit : c'est lui ; il reste moi.

Il doit maintenant apprendre à tenir le ménage. Il va être midi ; il est seul. Il s'était habillé, ce matin-là, une fois de plus, et, une fois de plus, avait remis ses vêtements pour les ôter le soir venu ; il voyait que tout est recommencement dans la vie. C'était il n'y avait pas encore tout à fait une année. Une chose n'est faite que pour être défaite, puis être refaite par nous, puis être défaite à nouveau. On y consent parce qu'il faut bien, mais avec fatigue. De sorte que même ses réveils étaient tristes, voyant devant lui la journée qu'il connaissait tout entière d'avance faire place déjà à la suivante, toute pareille, qui la riait.

Il s'était levé, ce matin-là, comme toujours ; il avait été travailler au jardin. Il faut bien se défendre contre les choses, quand même on sait qu'elles sont plus fortes que vous et l'emporteront pour finir. Attacher des branches, — qui retomberont. Écheniller un rosier, — où la vermine se

remettra. Il allait devant les ruches autrefois peintes en belles couleurs et qui peu à peu étaient devenues grises : alors il faudra les repeindre. Il voyait la nature tourner autour de lui avec ses saisons, ses jours, ses nuits, ses sautes de vents, toute en répétitions. Et alors, lui aussi, il voyait qu'il se répétait, allant avec lui-même et son ombre sans fantaisie le long des touffes d'œillets de poète qui se resèment avec entêtement, — faisant toujours une même ombre à la même distance et à la même place, devant, puis à côté de lui. Il y avait une vieille horloge à caisse dans la cuisine sur le cadran de laquelle il allait jeter un coup d'œil de temps en temps, mais il connaissait l'heure d'avance. Il se disait : « Il doit être onze heures moins le quart, » il était onze heures moins vingt. Ah ! point de surprise. Et un moment après : « Onze heures et vingt, » et il était exactement onze heures et vingt.

C'était en mai ; c'était cinq mois après la mort de sa mère ; il avait empoigné les deux gros arrosoirs peints en vert à l'extérieur et en rouge au-dedans. Il a porté les arrosoirs au filet d'eau qui coulait par un tuyau de fer dans un vieux bassin de granit ; c'est une toute petite source, parce que l'eau est rare dans la région. Il bourre sa pipe. Il fait une ombre qui est à présent derrière lui. Et il voit que tout est en vie pourtant : il y a la chanson de l'eau ; il y a la rencontre d'une chose avec une chose, et le plaisir qu'elles y ont. Elles vous le disent. Il écoute, en tirant sur sa pipe, l'histoire que l'eau commençait dans l'arrosoir d'une voix très haute, mais qui descend et s'assourdit. Tout est en vie, — regardez la terre qui a chaud, car il faisait très chaud ce jour-là, et il faisait sec depuis longtemps ; — et comment elle me voit venir, parce que je lui apporte la pluie, sous les hautes passeroses pas encore ouvertes, sous les rosiers qui commencent à fleurir, ouvrant ses petites bouches, puis faisant entendre un bruit comme quand le chien courant, après une longue chasse, se jette sur sa soupe.

Une cloche s'était mise alors à sonner midi au village, de l'autre côté du vallon.

Certains jours on ne l'entendait pas du tout, certains autres jours très bien.

Ça dépendait du vent et du temps ; c'était selon que le vent soufflait de l'est ou de l'ouest ; aujourd'hui il devait souffler de l'ouest et le vent prend le son en passant et il vous l'apporte, en cadeau, disant la présence des hommes au-delà des régions désertes qu'il y avait entre eux et nous.

Eux, là-bas, revenant de leurs vignes ou des champs, vont s'asseoir devant un morceau de lard, puis iront dormir un moment, ils donnent l'exemple.

Il pose les arrosoirs retournés contre le mur, puis détourne ses yeux d'une certaine place qui est devant la porte et qu'il lui faut franchir quand même. Il allume son feu, il est seul. Il met sa pipe qui s'est éteinte dans sa poche où elle fait une place chaude.

Il prend une assiette dans le vaisselier et un verre. Il frotte avec un papier de journal le dedans de la poêle qu'il a d'abord mise chauffer légèrement sur le feu. Il est seul ; il fait les travaux de l'homme et ceux de la femme.

Il casse deux œufs sur le bord de la poêle où il a mis un morceau de beurre.

Il vient s'asseoir à la table devant une bouteille entamée et son omelette ; il n'a pas faim.

C'était il n'y avait pas encore tout à fait une année, vers les midi et demi, et cinq mois après la mort de sa mère.

Il n'y avait pas bien longtemps qu'elle était assise encore en face de lui : — à présent, là où étaient les vieilles rides sous le bonnet à ruche noire, il y a de l'air, c'est tout, il y a l'ombre, c'est tout.

Il y a l'ombre qui est traversée par une barre de soleil posée de champ sur le carreau à un de ses bouts. L'égouttoir pendu à un clou, la planche à hacher sa voisine, et personne. Et il se dit : « Et moi ? » Mais il se dit : « Est-ce que j'existe seulement, est-ce que je compte ? » étant silencieux, étant secret, étant solitaire, tandis que la vie se poursuit.

Séparé de la vie, séparé de la nourriture. Il se verse à boire, il vide son verre d'un coup. Et ça ira ainsi, pense-t-il, jusqu'au bout. Le pain passe mal, l'omelette est rèche sur sa langue : à quoi est-ce qu'on peut bien servir ? Le grand bruit dure, qui est la vie ; lui, fait silence n'ayant rien à dire, n'ayant personne à qui parler. Il repousse son

assiette, il bourre sa pipe pour se consoler, mais est-ce qu'on se console ? Il bourre sa pipe qu'il allume, puis souffle devant lui une grosse bouffée de fumée qui prend forme dans le soleil en même temps qu'elle se revêt d'une belle couleur bleue.

Il se lève. Où est-ce qu'il va ?

On le voit qui sort dans le corridor ; il suit le corridor jusqu'à la porte d'entrée. Il titube dans la lumière comme un homme qui a trop bu.

Frappé sur la tête et en pleine figure, il recule ; il est obligé de se tenir au mur.

L'air est comme une machine à battre en plein fonctionnement, avec ses roues, ses palettes, ses trémies, son tuyautage, tout un système d'engrenages ; elle bourdonne, elle gémit, elle craque, elle crie, elle ronfle, elle crache, elle tousse au-dessus de lui et autour de lui. Et plus bas que lui, et plus haut que lui, dans les arbres, parmi les rosiers, à ras de terre.

Ah ! ça vit trop, pense-t-il, ça s'agite trop, ça s'amuse trop (pour moi) ; il est triste, il est fatigué.

Et la tête lui tournait, c'est pourquoi il avait cherché des yeux un endroit tranquille où il pourrait s'étendre. Il jette encore un regard dans le vallon où nul être de son espèce ne se voyait, parmi toutes ces autres espèces d'êtres errantes et retentissantes, et en même temps plein d'un grand silence pour le cœur. Ah ! dormir, n'être plus ! Il y avait dans le bout du jardin, un coin de pré où l'épaisseur de la terre végétale donnait naissance à une haute herbe bien verte et drue ; il s'y est laissé tomber dans l'ombre d'un gros noyer qui se dressait là. N'être plus, s'oublier soi-même. Il défait sa taille d'homme qui le gêne, se laissant aller en arrière sur le coude, puis avec le dos contre la pente qui le reçoit.

L'herbe s'est pliée sous lui, tandis que sur le côté de son corps elle le domine et le dépasse, comme si elle voulait dire : « Il n'y a plus personne, je l'ai repris, ne vous occupez plus de lui. » A distance, on ne le voyait pas.

Il ne voyait plus rien lui-même, sauf beaucoup de petites fleurs plus hautes que lui, des clochettes blanches, des clochettes bleues, des boutons d'or qui se penchaient sur

sa personne. Ils semblaient lui dire : « Qui es-tu ? » Lui, disait : « Je ne suis rien, ne vous inquiétez pas de moi. »

Et au-dessus de lui, ayant mis les mains sous sa tête, le ciel alors s'était montré entre les frêles pousses brunes du noyer pas encore complètement ouvertes (car l'arbre est tardif, c'est le plus tardif de tous les arbres de chez nous), ne donnant qu'une ombre clairsemée. Le ciel était tout bleu ; il était vu comme de haut en bas. Il était vu comme quand on se penche sur un lac du haut d'un rocher, avec une voile dessus qui était un petit nuage, comme dans un retournement du monde.

Il avait fermé les yeux, il les a rouverts et le monde se retournait.

On voyait la voile glisser, se gonfler, et puis pencher de côté : c'était un petit nuage. Puis elle s'en va, toute légère, ne pesant pas plus qu'une pensée dans l'esprit, — et passe.

Ah ! se dit-il, où est-elle ? il la cherche des yeux et ne la trouve plus.

Il n'y a plus de nuage.

Il était bien. Il était comme quand on va mourir.

. . . .

« Et l'Eternel Dieu fit tomber un profond sommeil sur Adam ; et Adam s'endormit et Dieu prit une de ses côtes, et il resserra la chair à la place.

Et l'Éternel Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise à Adam et la fit venir vers Adam. »

III

— Ah ! dit-il, ah ! je vous demande pardon...

Il se frottait les yeux.

Elle était là. Il n'avait pas encore bougé, étant étendu tout de son long sur la pente du talus.

Elle était là et elle ne disait rien dans sa surprise ; alors il avait commencé à la voir, il se disait : « C'est quelqu'un. » Il se disait : « C'est une femme. Et puis, non, se disait-il,

ce n'est personne ; c'est seulement un rêve que j'ai fait. »

Car elle ne bougeait pas non plus.

Mais il la regarde mieux et il la regarde avec plus de force : alors il avait vu qu'elle ne se défaisait pas, bien au contraire, et qu'elle durait, étant quelque chose d'opaque et de dur, étant une réalité, ayant une forme, occupant une place dans le temps et dans l'espace, pendant qu'il la regarde bien et avec fixité.

Il s'est tourné légèrement de côté sur le coude :

— Oh ! Monsieur...

Elle parlait.

Elle disait :

— Oh ! Monsieur, vous ne pourriez pas me dire où est le chemin... Je crois que je me suis perdue.

Oh ! belle, se dit-il, belle et grande. Il voit qu'elle a une robe bleue, des bas de soie couleur chair. Il la voit de bas en haut ; elle lui a été envoyée.

— Ah ! dit-il, le chemin est tout près là derrière...

Il voit qu'elle a son chapeau à la main. Il voit qu'elle a les bras nus.

Elle a dit :

— Ah ! je vous remercie...

Il voit qu'elle a les cheveux noirs et bouclés (de bas en haut). Les joues rondes et brunes, de bas en haut, les épaules larges. Et voilà qu'elle se rassurait, comme il voit, pendant qu'il se mettait assis, parce qu'au lieu de se sauver, pendant qu'il se mettait assis, elle est demeurée là, ayant seulement reculé d'un pas ou deux. Il se frotte encore les yeux ; puis la regarde encore, puis sa propre personne et dit :

— Oh ! excusez-moi, Mademoiselle, on n'est pas en tenue..

Il dit :

— C'est qu'il faisait chaud.

Montrant sa chemise qui est ouverte et le pantalon de toile qu'il a, avec une ceinture de cuir, c'est tout ; pendant que les sauterelles lui sautent dessus, ouvrant leurs ailes rouges dans la belle herbe ou bien sont suspendues à la tige d'une fleur.

Et tout à coup il avait changé de nature, pendant qu'elle recommençait à parler :

— Oh ! Monsieur, c'est moi...

Elle voulait dire : « C'est moi qui m'excuse ; » elle parle d'une voix naturelle et un peu trop vite seulement ; elle tenait son chapeau des deux mains contre sa jupe gonflée de vent, où le mélange de l'ombre et du soleil faisait comme une broderie :

— J'aurais dû faire attention, parce que le chemin est suffisamment bien indiqué ; j'ai été distraite... Et je ne vous avais pas vu. Et puis je me suis dit : « Eh ! un homme, eh ! un homme ! » Alors je n'ai plus pu bouger.

Il a dit :

— Et à présent, ça va mieux ?

— Oh ! oui.

Elle a ri en montrant ses dents ; elles étaient comme les petites pierres blanches qu'il y a au fond des ruisseaux.

Puis recommence :

— Alors je n'ai qu'à monter, n'est-ce pas ?

Il dit :

— Oh ! je vais vous montrer, parce qu'on s'y connaît un peu.

Il se lève. Il est grand, pas beaucoup plus grand qu'elle. Grand, large d'épaules, solidement bâti, et elle de même. Il élève sa taille à côté de la sienne dans l'ombre du noyer où il a été étendu, mais il est debout. Il reboutonne d'une main le devant de sa chemise, qui est une chemise bleue à rayures blanches, sur sa poitrine.

Il était mort ; il est vivant. Il dormait, il est réveillé. Il est ressuscité dans son corps dans un monde ressuscité.

Il s'est approché d'elle, le chant des oiseaux l'accompagne. Il vient, il marche avec elle ; il sort dans le soleil, elle sort dans le soleil ; ils sont deux, ils sont grands tous les deux, ils sont presque de la même taille, ils sont accordés (c'est ce qui lui semble) et comme depuis toujours et comme pour toujours (c'est ce qui lui semble), pendant qu'il disait :

— Vous comprenez, on est ici tout près de chez moi, alors je m'y connais...

Le chant des oiseaux les accompagne ; il se retourne :

— J'habite là.

— Ah ! dit-elle, c'est joli.

— N'est-ce pas que c'est joli ? Et on y est bien, vous savez...

Et puis il dit :

— Vous, vous avez pris par la passerelle ?...

Elle dit oui.

— Eh bien, on va faire quelques pas ensemble. Oh ! ça ne me dérange pas du tout... Alors vous faisiez un petit tour... Ah ! chez votre oncle... Ah ! pour quelques jours, ah ! c'est ça... La maison neuve ?... Ah ! il est retraité... des chemins de fer ?...

Il parle, elle parle un peu ; il questionne, elle répond ; ils montent l'un à côté de l'autre la pente, parmi l'herbe haute, puis moins haute, l'herbe drue, puis moins drue, l'herbe verte, puis moins verte, l'herbe abondante, puis plus rare ; — la pente où le terrain enfin devient du sable avec quelques touffes de thym pleines d'abeilles.

Elle s'appelle Adrienne, elle s'appelle Adrienne Parisod ; moi je m'appelle Louis, je m'appelle Louis Bolomey...

Le café est froid dans son verre. Il est toujours sur la terrasse ; il est seul, — il est seul de nouveau. Oh ! comment est-ce que c'est possible ? Il n'y a pas encore une année. Car, à l'automne, il l'avait épousée ; et on est seulement en avril. Et elle n'est plus là : comment est-ce que ça se fait ?

Il a sorti de sa poche une pièce de cinquante centimes qu'il pose à côté de son verre resté plein.

Où est-elle ?

Il cogne sur la table pour appeler et on ne vient pas : pourquoi est-ce qu'elle est partie ?

Et il voit qu'on ne vient pas, mais tant mieux, parce qu'il se lève, puis, revenant sur ses pas, il défait le chemin fait un moment avant.

Il retraverse la terrasse en sens inverse.

Six mois après son mariage.

Il avance sous un ciel tout dallé de petits nuages blancs, carrés et courts, juxtaposés, comme lorsque la glace vient de céder sur un étang ; et ils ne laissent entre eux que d'étroites fentes de ciel où le soleil se montre, puis il se recache presque tout de suite, puis se montre de nouveau.

Lui, s'est avancé jusqu'à la vue : Où es-tu ? elle n'est pas là. D'où il se tient, on voit tout le vallon : il voit seulement qu'elle n'est pas là. On voit la pente qui descend jusqu'à la rivière, comment elle est plantée ou pas plantée, cultivée par places, pas à d'autres, avec de l'herbe, des buissons, puis des endroits où on exploite le sable, — il voit seulement qu'elle n'y est pas. C'est beau à regarder, c'est ennuyeux à regarder. Il regarde quand même ; il voit comment la route fait une grande courbe pour aller chercher la rivière, qu'elle passe sur un pont bas. A ce moment, il n'y a plus eu de soleil, il n'y a plus eu de différences entre les choses.

Tout devient gris et égal pour la vue comme après une petite pluie ; on n'apercevrait même plus le tracé de la route sans une auto qui la descend, — qu'il suit de l'œil, — qui passe la rivière, puis remonte l'autre versant en une longue ligne oblique.

Il attend avec patience que le soleil soit reparu, qui revient en effet bientôt, ayant pitié de lui, et lui a dit : « Voilà, » comme quand on déplie une carte sur la table : hélas ! personne, toujours personne. On constate seulement qu'en amont de la route, il y a le viaduc du chemin de fer aux nombreuses et belles arches. La voie ferrée ne descend pas comme la route chercher l'eau, mais va tout droit d'un bord à l'autre du vallon soutenue par ses arches dans les airs ; c'est beau. Il compte ces arches de pierre, et elles sont de plus en plus hautes à mesure qu'on se rapproche du milieu du viaduc, puis diminuent de nouveau ; où est-elle ? en belle pierre grise veloutée qui brille doucement dans le soleil reparu. Les trains passent dessus ; les trains vont à plat et droit devant eux de l'un à l'autre bout du monde.

Alors le soleil se cache de nouveau et il se dit : « Quoi faire ? » il se dit : « Pourquoi est-elle partie ? »

Il ne comprend pas, il ne comprendra jamais. Il s'est assis près d'un buisson sous les nuages et tire de sa poche le papier qui est plié en quatre dans une enveloppe pas collée : c'est une simple feuille de carnet, finement quadrillée en rose, où l'on a écrit à l'encre violette quelque chose ; et c'était posé sur la table. Ce matin. Il était sorti. Il avait été

voir ce que donnait le repeuplement de la Sorge. La société de pisciculture, car il était pêcheur aussi. Il y avait dans le fond des mares des petites fumées noires qui se dissipaient dès qu'on approchait. Et ce papier, quand il était rentré vers midi, était posé bien en vue sur la table de la cuisine, mais il se dit une fois de plus : « Est-ce vrai ? est-ce possible ? » et il ne peut pas y croire, dépliant la feuille qu'il tire de son enveloppe.

Un train passe. Sa grande voix s'élève brusquement, comme quand il y a un coup de vent avant l'orage ; et toutes les autres voix se taisent étouffées par lui, qui n'est qu'un fil noir. *Mon cher Louis...* Un mince trait noir jetant des étincelles, qui sont le soleil dans les vitres. *Je m'en vais, ne m'en veux pas. Oh! cher Louis...* Car le soleil est reparu pendant que la rumeur grandit, grandit encore, remplit un instant tout l'espace, — il ne s'entend pas, — puis, s'affaissant sur elle-même, tout à coup elle n'est plus. Il s'entend. On entend un merle. On entend le bruit de la Sorge. On entend les appels d'un klaxon sur la route. Il s'entend, il entend sa voix, parce qu'il lit tout haut et c'est sa voix qui dit : *Je t'écris ce petit mot pour que tu ne sois pas fâché contre moi...*

Il entend son cœur.

Je voudrais que tu ne sois pas fâché contre moi, peut-être est-ce seulement que je suis trop jeune... Qu'est-ce que ça veut dire ?

Elle s'ennuyait. Elle est partie.

Et, s'étant remis debout, voilà qu'il la demande aux arbres ; il leur dit : « Vous ne l'avez pas vue ? »

Les terrains sablonneux d'en face, ayant été creusés pour l'exploitation du gravier, sont comme des caisses posées en retrait les unes sur les autres : « Vous ne l'avez pas vue ? Et, toi, tu ne l'as pas vue ? » C'est un cerisier, avec ses bouquets de fleurs grises, parce qu'elles ne sont pas encore entièrement ouvertes ; — tandis que les jeux de l'ombre et du soleil sur les étages de la gravière déplacent continuellement leur système d'empilage.

« Tu ne l'as pas vue ? Toi non plus ? » Cette fois, c'est un poirier pointu.

Un haut poirier de poires étrangle-chats et l'ombre qu'il projette en réponse est comme les tristes restes d'un de ces grands feux de broussaille qu'on allume au premier printemps, quand les merles commencent à chanter. Non. Le poirier dit non avec son ombre.

Et toi ? c'est un petit bouleau. Il lui a dit : « Est-ce que tu comprends ? Après six mois seulement de mariage ? »

Le petit bouleau a fait avec ses branches un mouvement plein d'indifférence, parce qu'un coup de vent à deux ou trois reprises le balance d'arrière en avant.

Alors pourquoi ? Il ne comprend pas, mais personne ne peut comprendre. Il est arrivé au bord de la rivière ; c'est sa vieille amie pourtant, c'est sa compagne de toujours : il ne la reconnaît plus.

Elle, elle ne se tait pas assez. Elle parle trop, elle, et trop en désordre, — trouble, volubile, surabondante, riant et pleurant pêle-mêle.

Tant de fois on est venu s'asseoir à côté d'elle. Il y avait des moments de l'année où l'eau était si calme qu'on se voyait dedans. Vous étiez devant vous-même, dans ces morceaux de miroir à peine rattachés ensemble par une mince chaînette dont on voyait briller les mailles parmi les pierres. Tout occupée de vous, toute pleine de vous, avec une petite voix comme quand un enfant lit laborieusement dans son livre une histoire.

Tant de fois, pense-t-il, et cependant tu ne me reconnais pas.

Un galop l'emporte aujourd'hui. C'est une course précipitée ; elle passe, elle n'est déjà plus. C'est nouveau sans cesse et déjà passé, et toujours ancien.

Écoulement, rapidité.

Ça se construit et se détruit sans cesse comme nous ; ça s'élève, ça retombe.

Ça vient, c'est déjà loin ; ça revient et c'est déjà loin.

L'eau jaune avait gagné les berges où elle avait entrelacé les longues herbes sèches de l'année précédente aux nouvelle petites pousses d'un beau vert, faisant comme un ouvrage de vannerie à mailles fines.

La branche retombante d'un buisson qui trempait du bout

dans le courant s'agitait vainement, avec toujours le même geste.

IV

— Alors, comme ça, a dit Gourdou, à un homme qui travaillait dans son champ, il faut croire que la terre est toujours basse par ici.

— Et heureusement encore que je ne suis pas tant grand !

— Toujours trop.

Gourdou interpelle comme ça un homme en passant, puis un autre, et avec familiarité, car il connaît tout le monde et tout le monde le connaît dans le pays, depuis vingt ans et plus qu'il y fait ses tournées.

Il a un peu bu, pas trop. Il est grand et fort, corpulent, et encore vif et souple, malgré l'âge, car il a près de septante, comme il dit, septante ans, c'est-à-dire soixante-dix ; les joues rouges semées de poils blancs et de boutons comme des framboises. Un beau teint de soleil couchant. Les cheveux frisés sur le front, mais on ne peut pas les voir pour le moment, à cause de son chapeau de feutre ; à part quoi toute sa personne est vue, tout l'ensemble de son personnage, parce qu'il vient d'en haut, ayant sa canne d'épine à corbin dans la main droite, sur la hanche gauche un gros bissac de cuir.

Lui, nous voit de haut en bas ; il nous domine.

Il est raccommodeur de faïence et rétameur ; c'est lui qui répare la vaisselle cassée ; c'est lui qui remet à neuf les fourchettes et les cuillères ; — il est tape-seillon comme on dit.

Le lac est gris clair comme du fer-blanc, lisse comme un toit de tôle.

Il faut voir comment c'est ici et que c'est assez désert et peu peuplé, pendant que Gourdou vient à travers le vignoble, qui est là-haut comme beaucoup de serpillières mises à sécher en plein soleil ; puis, au moment où la pente faiblit, la couleur du pays change.

Le pays noircit. Le pays tout à coup se couvre de vergers pleins d'arbres assez petits et bas, des pruniers, des poiriers, des cerisiers surtout, qui font de loin comme une planche

de persil. Et il y a peu de monde, mais Gourdou parle à ce monde de près ou de loin, tout en venant.

— Ah ! éparpillés ! leur dit-il. Ah ! posés les uns à côté des autres ! Ah ! appliqués quand même pour pas grand chose à un travail toujours le même ! ah ! couchés tard ! ah ! levés tôt !

Car il lui arrive de parler tout seul, disant des choses tristes d'une voix gaie.

— Rien ne nous est donné qu'on ne le prenne, c'est-à-dire qu'il faut y mettre tout son temps et toute sa peine pour le morceau de pain qui fait besoin et l'assiette de soupe qui fait besoin, couchés tard, et levés matin, est-ce vrai ? Et séparés !

Maintenant il parle tout haut.

— Séparés et collés ensemble. Unis par le dehors, par les lois, par les habitudes, désunis du dedans: frères et étrangers, père et fille et étrangers, mères et fils, mari et femme...

Il repousse sa sacoche, il lève celle de ses mains qui tient la canne ; à qui est-ce qu'il parle, est-ce que c'est au vallon ? Le soleil est devenu rouge comme de la cire à cacheter derrière le brouillard ; on peut le regarder en face. Rouge et rond comme un cachet sur une lettre. Le lac à présent est comme du papier sale.

Et le vallon se tient un peu plus en avant que le lac, un peu plus près de nous, ouvrant sa poche pas cultivée au milieu des terres cultivées.

A qui est-ce que Gourdou parle ? Est-ce au pays ou est-ce aux gens ? car il continue à parler. Et à présent il n'y a plus personne, mais il continue à parler.

— Ah ! oui, c'est qu'on est séparés !...

Il rit.

— Séparés dans la vie, séparés dans la mort. Car on meurt seul, comme on est né. On est seul pour mourir, dit-il.

Pendant qu'on voit une femme qui pousse sur le chemin dans une voiture d'enfants à roues de bois, dont les galons déchirés pendent, une charge de bois mort qu'elle ramène de la forêt, — vue de loin, vue d'en haut pendant qu'il parle ; et des automobiles passent, une rouge, qui est découverte, une noire, qui est fermée, un camion qui traîne

derrière lui une queue de fumée bleue que la vitesse soulève.

— Posés les uns à côté des autres pour un petit moment, dit-il, ô les condamnés à mort ; mais ça ne fait rien, dit-il ; et condamnés aux travaux forcés, mais ça ne fait rien, parce qu'ils ne savent pas. Moi, je sais...

Et puis il dit :

— Mais, moi, j'ai truqué...

La famille Chappaz était au complet. Mme Chappaz lisait la *Feuille d'Avis* dans la cuisine. Ses deux filles, Lydie et l'aînée, Mme Métraux, étaient en train de ranger la vaisselle. Dans la chambre voisine, dont la porte était entr'ouverte, il y avait son gendre M. Métraux et ses deux petites-filles : Gladys la plus grande (c'est des noms bien distingués, mais ils sont à la mode depuis quelques années dans nos villages) et Eliane.

Gladys avait six ans, Eliane quatre. M. Métraux était comptable à la verrerie de Saint-Prex.

Elle a un nœud dans les cheveux, un énorme nœud grenat : c'est la petite.

Elle porte par-dessus sa robe une sorte de jaquette en laine mauve crochetée : c'est la grande, c'est Gladys.

La petite s'endort sur un livre d'images, mais la grande est debout, à côté de son père, devant un beau poste de T. S. F. à quatre lampes qu'il vient d'acheter à tempérament.

Il fait beau, ce soir ; M. Métaux tourne un bouton : ça tousse, ça crachotte. M. Métraux tourne un autre bouton : une voix enrhumée s'est mise à parler en italien.

— C'est pas ça.

— Oh ! papa, papa, d'où est-ce que ça vient ?

— Ça, c'est Milan !

— Où est-ce que c'est, Milan ?

Métraux fait un geste vague du côté de la montagne qui est au sud et que d'ailleurs on ne voit pas d'ici ; Éliane s'est tout à fait endormie sur son livre.

— C'est loin ? a dit Gladys.

M. Métraux est distrait :

— Oui.

— C'est plus loin que Morges ?

— Tu m'ennuies ! dit M. Métraux.

Et l'appareil tousse de nouveau, siffle, crache, puis émet une espèce de râle intermittent, — d'où tout à coup le chant d'un violon est né, et monte, solitaire et nu, couvrant le bruit de vaisselle qui arrive de la cuisine.

— Papa, et ça d'où est-ce que ça vient ?

— Ça vient de Stuttgart... C'est un opéra.

— Qu'est-ce que c'est, un opéra ?

— Tais-toi, je t'ai dit, tu m'ennuies.

— Oh ! écoute papa, comment est-ce que ça vient ?... Ça vient à pied ? Papa...

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Écoute, est-ce que ça a des ailes ?...

— Oui, dit M. Métraux, ça a des ailes...

Parce que l'orchestre éclate maintenant au complet, mais la petite voix n'a qu'à se faire encore plus aiguë :

— Alors papa, est-ce que c'est comme les anges, tu sais ceux qu'il y avait sur la feuille de l'école du dimanche ?..

— Dis donc, Henriette...

C'est Métraux qui appelle sa femme.

— Est-ce qu'on les voit, dis, papa ?

— Tu ne pourrais pas venir chercher les enfants, dit Métraux, accompagné seulement par les flûtes. C'est pourtant l'heure de les mettre au lit.

Puis par une clarinette.

— Je viens.

Elle entre.

— Maman...

— Allons, Gladys, dépêche-toi... Dis bonsoir à ton père. Je t'expliquerai tout ça en te couchant... Oui, c'est des anges, seulement on ne les voit pas... On ne voit jamais les anges, viens vite...

Pendant que les timbales commençaient à rouler de plus en plus vite, avec un effet de rapprochement, comme quand un gros camion cahote sur le pavé.

Gourdou, pendant ce temps, était entré par derrière, c'est-à-dire du côté où la bise souffle, du côté défavorisé, — la terrasse étant au midi.

Il fallait traverser une espèce de hangar, fermé seulement

à un de ses bouts par une paroi de planches ; on arrivait ensuite dans un corridor pas éclairé.

— Musique, disait-il, musique...

Il cherchait la porte de la salle à boire qui se voyait mal dans l'obscurité. « Musique... » il l'a trouvée, il l'ouvre, il entre :

— Ah ! c'est pas vous, a-t-il dit, qui la faites...

Il y avait trois hommes qui étaient assis à une des tables, tout à côté d'un grand poêle en faïence blanche d'où débordait largement dans la salle l'énorme pavillon rose d'un phonographe qui se taisait :

— Je pensais bien, a dit Gourdou. C'est le patron... Bonsoir !

Eux disent bonsoir ; on se connaît bien.

C'étaient trois hommes des environs.

Et on n'entendait plus rien, à présent, sauf qu'il y avait un peu de vent au-dessus du toit dans les branches.

Mais une grande voix de femme a tout à coup percé le mur.

Une grande voix de femme disant l'amour dans un long cri, et il monte, il monte, il monte encore ; puis brusquement se brise dans son élan comme la hampe d'un jet d'eau à bout de course, — se brise, retombe, s'éparpille.

— Charrette ! a dit Gourdou. Est-ce qu'on ne pourrait pas mettre deux sous dans l'appareil ?... Pour lui faire concurrence...

— Oh ! il ne marche plus bien, a dit quelqu'un.

— C'est dommage, a dit Gourdou.

Et la voix de femme reprend, plus basse, plus insinuante, obstinée, ressassant sans fin une même plainte ; — alors Gourdou donne un coup de poing sur la table.

— Eh ! y a-t-il quelqu'un ?

— Qu'est-ce qu'il vous faut ? a dit Lydie, qui est entrée. La voix s'est tue.

— Ah ! bonsoir, Mademoiselle Lydie. C'est vous qui faites tout ce bruit ?

— Ah ! j'aimerais bien, a dit Lydie.

On voit par la porte restée ouverte Mme Chappaz qui lit son journal dans la cuisine.

Bulletin météorologique... vent du sud-ouest... Dépression sur la Finlande...

— C'était beau, hein ? a-t-elle repris.

— Ah ! a dit Gourdou, ça vous intéresse.

Refroidissement général...

Mais elle hausse les épaules ; elle disait :

— C'était Stuttgart.

Pendant que la voix continue :

Précipitation à brève échéance... Pluie ou neige selon les régions...

— C'était du Wagner... C'est dommage... Mais mon beau-frère est trop impatient pour jamais laisser finir un morceau.

Elle soupire.

— Et qu'est-ce que vous prenez ?

On voit sur le poêle le phonographe avec son pavillon rose qui se renforce dans son silence comme s'il boudait.

— Si vous aviez un bout de saucisson, j'ai couru toute la journée.

La porte de la cuisine s'est refermée derrière Lydie.

Et Gourdou, qui ne se tait plus : « Savez-vous encore où vous êtes, vous ? » parce qu'il s'adresse aux trois hommes :

— Eh bien, vous avez de la chance. Parce que, c'est vrai, disait-il, on ne sait plus où on est au jour d'aujourd'hui. Est-ce en Allemagne, à Rome, à Bordeaux ?

Il s'était mis à boire et à manger ; il avait dit : « A votre santé. » On lui avait dit : « A votre santé. »

Il mangeait et buvait.

— En tout cas, pas chez nous...

On lui avait dit : « Alors, toujours en tournée ? »

— Chez nous, est-ce que ça existe encore ? dites donc, vous qui en êtes, avec toutes ces importations, toutes ces primeurs, toutes ces musiques. On est trop petits et puis trop muets. Ça nous vient dessus, on se laisse faire, on est recouverts...

Mangeant et buvant.

— Hein ? disait-il. Et la campagne, est-ce que ça existe toujours ?... Ah ! et comment est-ce qu'elle va ?... Pas trop mal, ah ! tant mieux. Vous comprenez, moi, je ne sais plus

Je ne sais plus où je suis, je passe... Moi, je n'ai rien, ni terre, ni maison, ni titres, ni femme. Vous êtes attachés, moi pas. Je suis indépendant de l'eau et du soleil, du ciel et de la terre...

Lydie, ayant fini de laver la vaiselle, avait été se mettre devant la fenêtre qui donnait sur la terrasse. Sa sœur Henriette couchait les enfants. Mme Chappaz lisait toujours le journal. Métraux continuait à tourner les boutons de son appareil.

Elle regardait par la fenêtre : c'était un mélange de vent et de lune.

Elle pensait : « C'était beau, cette femme. Et maintenant où est-ce que c'est ? » C'est fini. Il n'y a plus que quelque chose de gris devant vous, comme du sable en suspension dans de l'eau, et ça bouge.

On sent qu'il fait plus frais déjà : le temps va changer. Quelquefois une feuille morte râclait la terre devant la porte, faisant un bruit qu'on entendait. C'est dépeuplé, c'est vide, pourquoi ? Elle s'ennuie. Pourquoi est-ce qu'on s'ennuie toute sa vie ?

Elle voyait les tables de bois peintes en vert surnager vaguement au fond de l'ombre ; puis il y a eu un bruit de pas. Le gris de la lune a bougé encore un peu. Elle entend qu'on vient, et à présent on n'en peut plus douter : quelqu'un qui traîne les pieds quelque part là-bas sous les arbres. Comme quand on est très las, comme quand on vient de faire une longue marche. On s'approche. Alors elle voit que c'est lui. C'est lui de nouveau. C'est Bolomey. Ah ! après tout ce temps (et elle a vite fait le compte) : il était une heure de l'après-midi, il va être dix heures du soir. Le pauvre garçon ! Il a dû aller la chercher, et il l'a cherchée tout ce temps, et il ne l'aura pas trouvée.

En effet, une forme noire se glisse le long d'une des tables et se laisse tomber là.

Elle ouvre sans bruit la porte pendant que sa mère lui tourne le dos. Elle n'a eu que quelques pas à faire.

— Comment c'est vous, Monsieur Louis ?

C'est bien lui.

Il était penché en avant, on le voit mal. Mais sa figure

dans l'ombre grise fait un rond pâle qui se voit, — qu'il lève, qu'il a tourné vers vous.

— Oh ! a-t-elle dit, vous auriez dû être là il y a un petit moment... C'était beau, vous savez !

Mais elle s'est reprise :

— Et puis non, peut-être que non. Ça vous aurait peut-être fait de la peine.

Il n'a rien répondu.

— Ça ne va pas, hein ?... Ça ne va pas tant... C'est mon beau-frère... Oh ! à présent, c'est des bêtises... Le bulletin météorologique... N'écoutez pas.

Elle recommence.

— C'est pourtant drôle, ces machines, hein ?

Il a dit :

— Quelles machines ?

— Ces télégraphies sans fil, ces caisses de bois... C'était une femme, ah ! si vous l'aviez entendue !

Pendant qu'éclatent là-bas, derrière les carreaux, les accents d'une retraite militaire, avec clairons et tambours.

— On ne peut pas comprendre...

C'est lui qui parle.

La marche se tait brusquement : qu'est-ce qu'on ne comprend pas ?

On a vu que Métraux doit avoir sommeil, parce que tout à coup la lumière de la chambre s'est éteinte ; elle a dit :

— C'est mon beau-frère ; il va se coucher.

On le voit en effet derrière les vitres de la cuisine qui a dit quelque chose à Mme Chappaz, qui lève la tête de dessus son journal, puis il sort.

— Et vous, a-t-elle dit (et elle ne le voit plus qu'à peine), je suis sûre que vous n'avez pas soupé... Voulez-vous que je vous fasse chauffer un peu de soupe ?...

Il a dit :

— Vous ne l'avez toujours pas vue ?

Elle a dit :

— Non.

Il a dit :

— Je ne comprends pas.

— Il vous faut entrer quand même, dit-elle, sans quoi vous allez prendre froid...

Elle en a été étonnée, mais il se lève ; il est obéissant, c'est ce qui l'étonne.

Ils entrent dans la cuisine. Mme Chappaz lève la tête.

Elle regarde Bolomey à travers ses lunettes avec curiosité :

— Eh ! Monsieur Bolomey, à ces heures...

Elle ne s'est pas levée, il ne répond rien.

— Écoute, maman, il reste bien un peu de soupe.

— Bien sûr, dit Mme Chappaz.

— Entrez toujours, Monsieur Louis, a dit Lydie.

Il se laisse faire. Les yeux de Mme Chappaz l'interrogent encore quand il passe. Elle a deux bouquets de roses peints sur les joues ; ils brillent comme s'ils avaient été vernis. Et, un peu plus haut, les lunettes brillent aussi, cachant par moment le regard, qui semble alors jeter un feu.

Bolomey est entré dans la salle à boire.

— Ah ! a dit Gourdou, tiens, c'est Bolomey.

Il est seul, les trois hommes étant partis depuis un moment déjà. Il est tête nue, il s'adosse au mur en fumant sa pipe. Il connaît tout le monde et tout le monde le connaît.

L'autre s'est assis sans rien dire, son chapeau sur la tête ; lui, tire une bouffée de sa pipe, et encore une bouffée, et encore une bouffée ; puis a regardé Bolomey de nouveau.

Ils ne sont que les deux. On entend dans la cuisine un bruit de casseroles qu'on remue ; on entend aussi par moment le vent qui fait bouger une branche et la branche, comme une main, passe et repasse doucement sur le toit.

— Alors, a dit Gourdou, ça ne va pas, ou quoi ?

Il tire une bouffée de sa pipe.

— Et qu'est-ce que c'est qui ne va pas ?

On voit le chapeau de Bolomey qui se lève ; on voit le menton, une moustache, on voit un nez, on voit deux yeux ; et tout de suite, cette fois :

— Peut-être que vous l'avez vue ?...

Mais Gourdou secoue la tête :

— Ma foi non ; j'ai pourtant couru les routes tout le jour.

— Ah !

Le chapeau de feutre va en avant. De nouveau Bolomey n'a plus eu de figure.

Il l'avait demandée aux arbres, maintenant il la demande encore aux hommes ; puis il a recommencé :

— Je ne comprends pas.

— Qui est-ce qui comprend ? a dit Gourdou.

Et, comme Lydie venait d'entrer avec l'assiette de soupe qu'elle pose devant Bolomey :

— N'est-ce pas ? personne, Mademoiselle Lydie ? ni vous, ni moi, et lui non plus.

— Oh ! vous !... dit-elle.

— Oui, moi, dit-il... Et le plus étonnant, dit-il, c'est que ça l'étonne de ne pas comprendre !

Il a ri.

Bolomey s'était mis à manger. Il l'avait demandée aux arbres, aux buissons, à la rivière, à chaque repli de terrain, aux routes, aux chemins, aux sentiers ; mais, maintenant, une grande faim lui était venue. Il mangeait, il n'écoutait plus.

— Tu as voulu être propriétaire, Bolomey ; tu as voulu avoir une propriété, une maison, un peu de terre, et puis une petite femme à toi... Dis, hein ?

Bolomey n'écoute pas.

— Comme si ça n'était pas périssable ! comme si ça pouvait durer !

— Voyons, Gourdou, a dit Lydie, taisez-vous !

Lui venait de finir sa soupe : la chaleur de la terre rentrait en lui.

— Non, disait Gourdou, pourquoi me taire ? je commence seulement. Eh ! Bolomey.

Et Bolomey relève la tête.

— Un peu de viande froide, hein ? Monsieur Louis, disait Lydie.

— Si vous voulez.

Le rouge lui est revenu sur la figure, il est repeint des couleurs de la vie. Et Lydie étant de nouveau sortie :

— Je n'avais pas mangé depuis ce matin, la tête me tournait... Elle ne me tourne plus, dit-il, ça va mieux... C'est que tout ça, c'est impossible.

— As-tu été au catéchisme ?

— Oui.

— Il y a longtemps ?

Il a dit :

— Il y a... dix-neuf... il y a vingt ans... Ah ! c'est peut-être, a-t-il dit tout à coup, c'est peut-être la différence d'âge.

Lydie lui apportait justement des tranches de jambon et de veau sur un plat avec une garniture de cornichons, tenant de l'autre main trois décis de vin blanc :

— Parce qu'elle aurait eu vingt ans, cet été, et moi j'en aurai trente-six au mois de mai...

— Moi, vingt-cinq, a dit Lydie... Et vous ? a-t-elle dit à Gourdou.

Mais Gourdou secoue la tête :

— C'est pas ça, a dit Gourdou...

Dans un nuage de fumée bleue où il disparaît, puis il reparaît peu à peu, parce qu'elle s'élève et se dissipe ; puis il a dit :

— Moi, septante...

Bolomey mange de nouveau avec appétit ; Lydie est debout devant lui, de l'autre côté de la table.

Et voilà Gourdou qui recommence :

— C'est pas ça ! L'âge, ça ne compte pas. C'est quelque chose de bien plus grave. Tu ne te rappelles pas, Bolomey, c'est dans le Livre ! Parce qu'on n'était pas comme ça *avant*, dit-il. Vous ne vous en souvenez pas, Mademoiselle Lydie, du serpent ?... Eh ! eh ! dit-il, regardez-moi, Mademoiselle Lydie.

Alors elle a eu l'air gênée, et, comme elle haussait les épaules :

— Oui, oui, disait Gourdou, le serpent et qui est-ce qui l'a écouté ?...

Il s'est mis à rire bruyamment pendant qu'elle disait :

— Qu'est-ce que vous voulez, comme dessert, Monsieur Louis ?... Il y a des noix. Ou bien une pomme, il y a des pommes...

— Une pomme, a dit Gourdou.

Elle est sortie précipitamment de la pièce.

Bolomey finissait de manger ; Bolomey a eu soif : il remplit son verre.

— Avec quoi est-ce que tu l'as aimée ? avec toi ? ce n'est pas assez. Et qu'est-ce que tu as aimé en elle ? elle...

Gourdou a dit :

— Ce n'est pas assez...

Le verre de Bolomey est resté arrêté à mi-hauteur entre sa bouche et la table :

— Et puis, viens ici, a dit Gourdou. Tu vas ôter cette distance ; il y en a déjà assez d'autres entre nous. C'est ça, mets-toi là ; comme ça on pourra du moins boire ensemble.

Est-ce qu'il n'avait pas lui-même déjà un peu trop bu ? Parce qu'ayant Bolomey en face de lui à présent, il se penche de son côté, il se met à parler plus bas :

— Hein, quand elle avait mal aux dents, tu avais mal aux dents, toi aussi, c'est pas assez. Quand elle était triste, tu étais triste ; quand elle était contente, tu étais content, je vois ça, mais c'est pas assez. Parce qu'il ne s'agit encore que de toi, et d'elle. Et tu n'es qu'une créature et elle n'est qu'une créature. Tu as oublié... On a été chassé une fois, il y a longtemps, et on oublie. C'est tellement vieux.

Alors il s'est mis à appeler :

— Mademoiselle Lydie !

On répond dans la cuisine :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Vous n'auriez pas une Bible à nous prêter.

La porte de la cuisine s'était ouverte ; on a entendu la voix de Mme Chappaz qui disait :

— J'ai bien la mienne, mais je ne vous la prête pas, j'y tiens trop. C'est ma Bible de mariage.

Puis elle a dit :

— Mais il doit y en avoir une dans l'armoire de la chambre. C'est un pensionnaire qui l'a oubliée. Tu n'as qu'à aller voir, Lydie. Elle est avec les catalogues de graines et les almanachs.

On entend la porte de l'armoire qui s'ouvre :

— Tu la trouves ?... Une petite Bible noire à tranche rouge. Mais qu'est-ce que vous voulez faire avec une Bible, Monsieur Gourdou ?...

— La voilà, disait Lydie.

— Eh bien, vous pouvez la garder, a dit Mme Chappaz. Pour ce qu'on s'en sert.

Bolomey écoute et ne bouge pas. On n'a pas vu Mme Chappaz. On a vu seulement Lydie qui a apporté la Bible. C'est un livre de petit format et pas trop épais, parce qu'il est imprimé sur du papier aussi mince que du papier à cigarettes.

— Merci bien, Mademoiselle Lydie.

Elle sort tout de suite : elle referme la porte.

— Et tu n'as pas besoin de chercher bien loin. C'est au chapitre II, page 3. Tu commences au verset 21. Et puis tu lis le chapitre III jusqu'à la fin, c'est tout. 24 versets, 29 en tout ; un peu plus d'une page. Emporte seulement le livre, puisque la patronne veut bien... Oh ! dit-il, ce n'est qu'une explication, mais c'est la bonne...

(à suivre) C.-F. RAMUZ

PETITS-BOURGEOIS

Le monde des bourgeois est insondable. On s'égare parmi les esprits les plus opposés, les plus bas et les plus charmants, trop de classes et d'inégalités, toutes les sortes de cultures, l'ignorance, et beaucoup de misères.

Pour me borner, je prendrai comme type une figure essentielle, que seule a produite la classe bourgeoise, et je dirai : le bourgeois est un artiste. C'est un être cultivé, mais assez détaché des livres pour atteindre sa propre pensée ; qui a connu, par expérience ou par voisinage, assez de richesses pour n'y plus songer, vraiment indifférent aux choses indifférentes et le mieux fait pour la pauvreté ; sans préjugés, fussent-ils très nobles, sans illusions, sans espérance ; le premier à demander justice pour les autres, le premier à en pâtir ; n'attendant plus rien, ni sur terre, où il a tout reçu, sauf une juste récompense, ni au delà ; et pourtant satisfait d'une vie si démunie, et sachant goûter, sans la décrier, ce qu'elle offre de valable. La terre qui produit ces êtres n'a pas échoué. La voie qui conduit à cette sagesse n'est pas mauvaise. C'est pourquoi il y a encore une espérance pour les déshérités. C'est pourquoi il ne faut interdire à personne, par avance, tout ce que la société peut donner à un homme.

Le présent est trouble. Aux époques passées, les dangers n'étaient pas moindres, quoique différents,

mais on manquait d'informations. Nous sommes instruits, chaque jour, de trop de choses douteuses. Il est permis à tout venant d'écrire et de penser. Les nouvelles du monde et celles de la science n'arrêtent pas. Hélas ! il faut que l'homme renonce à son antique plaisir de la curiosité, le seul qui fut la consolation de quelques sages. On voudrait se recueillir dans la nuit de l'ignorance.

Désormais, l'existence d'une nation dépend de la sagesse du voisin. Le voisin n'est jamais sage. La guerre signifie destruction complète, et personne ne s'en soucie vraiment. Un sentiment de permanence, de force indestructible, imprègne l'intimité de la vie. On pressent que sur les ruines, après une époque de ténèbres, l'homme retrouvera un fil électrique, qui permettra de reconstruire une civilisation à peu près pareille ; rien d'essentiel ne se perd.

Mais certaines formes de la vie sociale, des habitudes, des principes, des sentiments invétérés, auront disparu. Puisque les capitalistes ont si généreusement aidé les Russes, qui ont promis de les anéantir, ils sont près d'abdiquer. Qu'ils périssent par l'usure ou par des catastrophes, on peut tenir pour défunte la société où nous avons vécu. Si on l'évoque, dans les siècles futurs, elle apparaîtra comme un instant charmant de l'histoire des hommes. On dira : « C'était le temps où il y avait encore des riches et des pauvres, des forteresses à prendre, des degrés à gravir, des choses désirables assez bien défendues pour conserver leur attrait. Le hasard était de la partie. On ne savait en naissant ce qui vous attendait. On pouvait changer de monde deux ou trois fois dans sa vie ; l'audace, le don, une bonne étoile ouvraient toutes les portes ; au pire, le succès des autres vous amusait. Chaque jour apportait sa découverte, son problème, ses curiosités, qui intéressaient un moment. Il existait des coutumes singulières, pour la distraction

des nomades. On était libre, parce que le gouvernement se bornait à maintenir un peu d'ordre dans la bagarre, et à protéger la course des plus forts. Ceux qui ont besoin de travailler constamment trouvaient leur pâture. On emprisonnait dans le négoce et la politique, les fébriles, les violents, aux appétits sanguinaires et instables, et ils se tenaient tranquilles. Certains étaient fiers de mépriser les richesses. Les pauvres, les tendres, les poètes se croyaient des aristocrates. »

Un devenir propre est attaché à l'action, prise en soi, ou, du moins, l'action n'entrave pas la pensée et le sentiment ; et même, les forces de l'esprit, sur une autre voie, sont accrues par l'animation environnante.

Si c'est là une erreur, elle fait la majesté de notre époque, sa tension tragique, plus belle que bien des repos. Cette civilisation a voulu exprimer par les intérêts en conflit, par les initiatives désordonnées, les recherches en tous sens, les outils magiques, une idée qui la surpasse, bien plus haute que la matière où elle se débat — une idée que l'on entrevoit vaguement, et comme symbolique, dans la Russie actuelle, où sont transférées toutes les conquêtes du capitalisme et de la science.

Ceux qui visitent, aujourd'hui, la Russie bolchevik, ne voient rien. Les novateurs sont encore dans la phase de construction, de contrainte et de privation. Ce qu'ils rêvent, peut-être inconsciemment, se dégagera beaucoup plus tard. Alors, s'ils ont réussi, cela n'intéressera plus personne. Nous ne sommes curieux que de présages.

La puérilité des Russes devant les profits de la technique risque de cacher le véritable sens de leur révolution ; sur des apparences, on assimile les Russes aux

Américains. Ceux qui ne veulent pas comprendre la Russie actuelle se privent d'un grand spectacle.

Si les Russes triomphent, ou, du moins, certaines réformes, dont ils nous apportent la bonne nouvelle ; si par exemple, un jour, la paix est maintenue en Europe, à la manière bolchevik, qui semble seule efficace, il y aura peu de changement sur le globe.

Nous imaginons très bien la paix perpétuelle : continuation d'aujourd'hui, sans menace. Ce n'est pas la félicité. Les progrès sociaux, qui certainement s'accompliront, ne peuvent que répandre des avantages déjà connus de quelques privilégiés, dont la vie libre, pure, délicate, s'est développée modestement parmi les vrais biens sans exploiter autrui, ni faire la guerre à personne. Ceux-là anticipent et surpassent tous les progrès sociaux imaginables, et ils savent qu'à ce degré d'élévation se posent les questions majeures.

Dans l'avenir, il n'est pas impossible que la société capitaliste vienne à bout de ses ennuis. Les nations ont adopté un outillage qui les oppose. A l'abri des frontières, s'édifie une production industrielle qui n'admet pas de frontières. Les susceptibilités nationales se compliquent désormais de démangeaisons économiques. Comment harmoniser les contraires, et concilier la machine qui relève de la raison, et la patrie qui tient au cœur, l'indépendance économique d'un pays et les profits de la technique moderne. Comment persuader, à la fois, les États français, allemand et russe, qu'ils ne sont pas encerclés et menacés, ni dépositaires, chacun, de toute vérité et de toute grandeur ? Il n'y a que l'avenir pour résoudre ces problèmes.

A considérer, pendant vingt-cinq ans, la duperie des peuples, l'insanité des gouvernants, cette suite incroyable d'événements absurdes en tous domaines, le bon

sens étouffé, unique en 1915, du pape Benoit XV, on dirait que la Providence affecte aux postes éminents, des chefs étourdis, afin d'accomplir plus commodément ses propres desseins.

Mais il en fut ainsi, toujours. Le gouvernement des États, les prévisions les plus simples, l'intérêt bien entendu, sont choses surhumaines. Les peuples n'eurent jamais que des maîtres détestables, et, parfois, ils les ont glorifiés.

Il n'y a plus de guerres de religion. Il reste encore les guerres de race, les guerres de prestige, les guerres de finance, les guerres de propagande, les guerres de malentendus, mais, enfin, il n'y a plus de guerres de religion.

L'Église catholique a été parfois maltraitée par la République française et par des fanatiques. L'Église catholique est vénérable et bienfaisante, même pour qui la voit du dehors ; peut-être eût-elle gagné la confiance des masses, en France, si elle avait montré plus d'attention aux causes sociales et humanitaires, et réprouvé davantage « l'exploitation de l'homme par l'homme », comme disaient les Saint-Simoniens, en une formule un peu sommaire, mais qui plaisait à Henri Heine. La pensée qu'elle incarne devait l'incliner de ce côté, dans la mesure où le temporel l'intéresse.

En Russie, l'Église est bassement combattue ; les bolcheviks la regardent comme le principal soutien de l'ancien régime, qui, lui, était sûrement abominable.

« *Avec les plantes qui croissent dans son champ l'homme de la campagne se fait du drap. Un tiers de l'unique pièce de sa maison est occupé par un foyer qui sert à faire la cuisine, cuire le pain et laver le linge. Le poêle n'a pas de tuyau, la fumée vous brûle les yeux. La vermine n'importune pas le paysan. Il se nourrit d'une soupe d'eau dans laquelle nagent des brins de choux, colorée de quelques*

gouttes de lait. Un concombre relève le repas. Le paysan se signe avant de se mettre à table. »

C'est un tableau de la campagne russe que nous avons connue ; les seigneurs qui prélevaient sur ces paysans l'argent de leurs plaisirs, nous les avons vus aussi. En ces temps très proches, il y avait des économistes, des journalistes, des gens cultivés et intelligents, pleins d'expérience, qui disaient : « C'est ainsi, par une nécessité de la vie économique et de l'ordre social ; il faut s'en accommoder. » Il y avait des prêtres pour bénir ce faste et cette misère, et qui disaient aux malheureux : « Ne vous plaignez pas, ne dérangez rien ; vous aurez votre récompense plus tard. »

Sur la route de Kiev, un été, pour apprendre les mots de la langue populaire, Tolstoï causa avec des pèlerins notant sur son carnet les tours pittoresques. Le peuple lui enseigna autre chose.

Sur la route de Kiev, Tolstoï trouva la lumière de ses cinquante ans. Il n'entendait pas changer l'ordre social. Il voulait que chacun s'améliorât par la pensée. « L'amour de tous, par tous, est le but de l'humanité », disait-il.

En ses dernières années, il était entouré de disciples que la comtesse Tolstoï appelait les « obscurs ». Elle s'étonnait que ces gens fussent presque toujours vils et très baroques. Si j'en juge par ceux que j'ai vus, elle avait raison. Mais ces bavards illuminés croyaient à un monde meilleur, ici-bas, et ils attendaient un changement. Il s'est produit, en effet, grâce à des hommes d'une espèce beaucoup plus rude.

Lorsque Lénine retourna en Russie, au début de la révolution, il était peu connu, suspect aux révolutionnaires, et dut bientôt se cacher dans un champ, près de Saint-Pétersbourg.

Avec les armes modernes, il est facile de se rendre maître des principaux postes du gouvernement ; il est malaisé de s'y maintenir, sans le consentement d'une bonne partie de la nation. Pour prendre le pouvoir, par un coup de force, et s'y maintenir, il faut connaître le mot de passe d'une révolution, la parole qui réponde à un certain état de l'opinion, à une révolte latente dans la masse, à un sentiment de scandale et d'injustice, longtemps contenu, mal formulé et prêt à éclater. Lénine, seul, connaissait le mot de passe ; et quand il dit : « *Nous avons assez de la guerre !* » il toucha la pensée secrète, inavouée, qui, chez tous, malgré les apparences, cherchait son expression. Alors on l'écouta, et tout le reste s'accomplit.

J'ignore si la majorité du peuple russe adhère par force, par résignation ou avec enthousiasme, au régime bolchevik, mais je sais qu'un million d'hommes, pendant dix ans, avec une grande ardeur, l'ont établi. Peut-être ont-ils mis trop d'ardeur et ont-ils trop entrepris ; ce qu'il adviendra de leur tentative, peu importe. Ils ont pensé que si le peuple le plus misérable de l'Europe avait vécu pendant des siècles, jusqu'ici, sur un des territoires les plus riches du monde, il fallait tout refaire sur des principes nouveaux, quoi qu'il en coûte. Même s'ils échouent, on se rappellera que, pendant dix ans, un million d'hommes ont édifié une œuvre originale, dans des conditions très difficiles, construit des usines, restauré un pays, géré d'immenses entreprises, sans l'attrait du gain personnel, sans aucun intérêt propre, simplement pour le bien du prochain, ce qu'on ne croyait pas possible.

Le principal auteur de ces réformes implacables est Staline, l'ancien chef de bande, pilleur de trains et de coffres-forts, détrousseur insaisissable, terreur du Caucase, qui, avant la guerre, soutenait le petit groupe de

Lénine avec le produit de ses assassinats, ignorant tout de l'Europe et du monde qu'il voulait détruire, fauve buté, de l'espèce la plus grossière, la plus distante de l'homme ; mais intègre, austère, et hanté par une seule pensée : cette société doit périr. Déporté pour la quatrième fois, au delà du cercle polaire, au bord d'un fleuve de glace, vivant de poissons qu'il pêche dans un trou sous l'œil d'un gendarme, seul, séparé de tous par l'infranchissable toundra, obstiné dans sa foi, il attend, pendant cinq ans, l'heure qu'il sait fatale. C'est de là qu'il part en 1917 pour rejoindre la révolution.

Une foi si sûre étonne chez cette brute rusée. Elle n'a pas l'air de lui appartenir. On la retrouve chez les hommes les plus divers : pédants chimériques, ascètes excités, journalistes ambitieux. Elle a suscité, le jour venu, un million de disciples qui se sont trouvés, par miracle, absolument différents du type russe connu jusqu'alors — des hommes énergiques et désintéressés, capables de façonner à nouveau, sous leur férule, les masses divisées. En dix ans, ils ont transformé le plus arriéré des pays agricoles. L'esprit qui les anime, la foi qui, durant quelques années au moins, a repétri un peuple, aucun des chefs ne peut prétendre qu'il en est l'auteur. C'est comme une émanation, une irruption du sol, une volonté de la nature incarnée dans ces êtres enflammés, qui croyaient apporter le bonheur au genre humain, prêts à lui sacrifier tout ce qui existe. Leur œuvre démesurée et fragile peut s'effondrer demain ; quelque chose de vivace est à jamais implanté dans le monde — on ne sait au juste quelle idée, quelle menace, dont la force symbolique surprend au moment même où tant de fautes s'accumulent dans la société opposée.

La dictature « du prolétariat » peut établir la paix en Europe, l'imposer aux nations comme aux instruments de production, parce qu'elle représente le parti de

l'ordre. Seul, le communisme a fait de l'amour du prochain une réalité, et non pas seulement un objet de vaine pitié, de prières, de charité égoïste. Il proclame que la dignité humaine est égale chez tous, et il applique son principe, en interdisant que personne profite exclusivement de la peine d'autrui. Mais, avant tout, c'est le parti de l'ordre et de l'organisation.

Dans les écrits de Lénine, un mot amer revient souvent : « petit-bourgeois ». Il sait bien qu'il aura raison du grand bourgeois, mais jamais du « petit-bourgeois », son véritable ennemi, qui se laisse engourdir un moment, mais qui renaîtra toujours et triomphera sûrement. Pour Lénine, le « petit-bourgeois » est un individualiste indiscipliné, un anarchiste. Et cette civilisation « petite-bourgeoise », qu'il exècre et qui le hante, c'est elle qui sera victorieuse, parce qu'elle est l'anarchie, et que les principales valeurs humaines lui appartiennent.

L'Europe passera peut-être par des phases d'ordre, sous la domination de quelque « Armée Rouge », puisqu'il faut l'assagir, mais des retours d'indiscipline sont probables, des révolutions de bourgeois, inspirées par la France, gardienne des beaux désordres.

JACQUES CHARDONNE

SIMPLIFICATIONS

I

L'après-midi d'un jour de fête, en été, le fils eut par hasard l'occasion de visiter la maison où il était né. Les souvenirs qu'il en avait étaient peu nombreux parce qu'il n'y avait vécu que quelques années, mais la maison et le quartier, étant demeurés à peu près dans le même état qu'autrefois, concouraient à les rendre pénétrants.

Donc le fils entra de nouveau, après bien des années, dans la maison qui avait été celle de ses parents.

Chose assez étrange, dans ce quartier dont le charme était une certaine sévérité ornée plus émouvante que la gaieté, un cirque ambulant était installé sur une petite place, à peu de distance de la maison. Son enceinte de toile et de bois sans couverture s'élevait jusqu'au niveau du second étage. Il y avait une représentation et, de temps à autre, on entendait une rumeur, le bruit des applaudissements et la musique d'un orchestre.

Le fils visitait les chambres avec piété sans en reconnaître très précisément aucune. Des aspects si nombreux de la grande ville celui-ci était pour lui intimement le plus significatif. La maison était presque toujours dans l'ombre, et cette ombre était particulière, à la fois charmante et un peu solennelle. Le quartier n'était pas fort ancien. Il avait été rebâti entièrement en quelques années, et la maison faisait partie d'un ensemble et en exprimait un aspect. De plus les premiers souvenirs du fils en rapportant presque tous

plus ou moins à la rue, à des scènes de la rue, l'empêchaient de séparer l'une de l'autre.

Il était au second étage, et sans doute n'eût-il pas été plus haut si la musique du cirque n'avait retenti à ce moment-là, réveillant en lui finalement une curiosité un peu enfantine, tout en le laissant recueilli. Il alla à l'étage supérieur et entra dans le grenier. Le silence avait repris. Il y avait une brèche assez large dans la toiture et, quand il fut tout près, il regarda au dehors. Une partie de l'intérieur du cirque lui apparut avec des rangées de spectateurs immobiles. Au haut de l'enceinte un athlète était debout, prêt à commencer ses exercices périlleux.

Le rôle de cet homme, l'attente de la foule lui parurent pénibles, et il se détourna. Vaguement inquiet il alla vers le fond du grenier, et là il reconnut une vieille chaise brisée du mobilier de ses parents. En se rapetissant il la saisit et, ridiculement peut-être mais avec tendresse, il appuya son front contre elle, tandis que de nouveau arrivaient du dehors le bruit des applaudissements et la musique de l'orchestre.

II

Un homme en tant qu'esprit, peut être défini d'après la nature, la qualité et le nombre de ses intuitions. A propos d'un ensemble de sensations ou d'un souvenir il peut y avoir intuition poétique d'un caractère, et quelquefois conception de son signe ou de son expression, une synthèse, car il y a une espèce de logique particulière à la poésie, et qui est fondée sur les ressemblances et sur l'identité, pour le caractère, d'images, de sensations. Ce qu'on appelle le sentiment de la nature c'est surtout l'intuition d'un caractère particulier, accompagnée d'une émotion, quelque modification passagère du moi. Il semble que l'état de la sensibilité, qui correspond à un caractère, puisse être abstrait, avec le temps, par le défaut de la mémoire, de

toute image ou forme précises, et plus naturellement des données d'autres sens, puisse changer ou se combiner avec tel autre état, ce qui est sans doute en rapport avec celui du corps, comme dans le songe, et équivaut à une création, puisse même apparaître isolé dans la conscience, comme une nuance, les plus aigus très brièvement. Du reste, il apparaît aussi des souvenirs qui ont été approfondis dans le sens de leur caractère, et où, par conséquent, l'image subsiste.

Bien qu'ils soient généralement une jouissance, ces états d'âme spontanés et plus ou moins durables, ces souvenirs, ces éclairs de la mémoire paraîtraient finalement assez vains s'ils ne se rapportaient presque tous, plus ou moins directement, a des milieux déterminés. On peut admettre que chaque lieu d'une étendue suffisante, au moins dans les pays à climat humide et nettement tempéré, a ses propriétés naturelles, un peu différentes de celles des lieux voisins, et peut modifier légèrement, avec le temps, l'être vivant ou bien éveiller en lui, par son aspect, une nuance ou une tendance. Un homme assez sensible, s'il est du pays, perçoit les différences locales par des modifications de cette espèce.

Natalis était un habitant de C..., une grande ville du Nord, située vers l'extrémité d'une plaine vallonnée. Le climat du pays est humide et nettement tempéré. Natalis se considérait comme une sorte de mystique en topologie, et était donc, comme tel, surtout un promeneur habitué à une ville et à la campagne des environs. Ses souvenirs de l'étranger se rapportaient à des pays voisins ou qui n'étaient pas extrèmement éloignés du sien, dont les diverses parties paraissent rattachables aux premiers, les continuent.

La grande ville, en tant qu'ensemble de quartiers différents, de maisons particulières et de jardins, possède une signification dont l'importance n'est pas forcément en rapport étroit avec le chiffre de sa population et l'ani-

mation de ses rues, mais dépend surtout de sa situation, et qui apparaît même mieux dans le silence et dans un certain calme. Elle multiplie les caractères. Des quartiers situés à des extrémités opposées peuvent appartenir à des régions différentes ou à deux aspects d'une seule, une vallée et un plateau. Certains lieux, protégés de plusieurs côtés par des hauteurs bâties ou boisées, ont un sens vers une partie de l'horizon, peuvent même rappeler une latitude et une longitude différentes de la leur. Beaucoup d'habitants étant originaires de la province ou de l'étranger, groupés ils modifient ou bien altèrent le caractère primitif de certains milieux. La grande ville peut donner le sentiment de l'inconnu dans l'étendue et dans le temps, et ainsi favoriser chez certains une disposition à se souvenir. Il arrivait à Natalis de visiter avec cet état d'esprit, pour la première fois, une maison dans quelque quartier de C..., et dans cette maison inconnue dont la situation, l'orientation, et évidemment l'aspect, la disposition intérieure, d'ordinaire aussi un jardin, déterminaient le caractère, il avait quelquefois l'impression de mêler à celui-ci un souvenir.

Il avait associé d'abord, étant plus jeune, ce sentiment de l'inconnu dans l'étendue et dans le temps à l'idée de l'étranger qui alors, à peu près seul, lui avait paru désirable. Il avait voyagé, et avait reconnu l'existence de plusieurs tempéraments nationaux que l'action d'autres climats et d'autres milieux ne peut modifier tout à fait. Natalis avait des raisons de se croire de race assez pure, et il comprit, sans cesser d'aimer l'étranger, que c'était surtout par cela qu'il se rattachait à son pays. L'amateur de caractères qu'il était se plut dès lors à y retrouver la plupart de ceux qui définissent le milieu national. Mais, considérée à ce point de vue, sa ville natale n'avait pas beaucoup d'importance et ne pouvait lui suffire, aussi résolut-il de mieux connaître la province, surtout à cause de ses habitants. Peut-être les régions agricoles qui sont

peuplées par une seule race humaine sont-elles plus capables que les autres, dans un pays, de donner à certains esprits une tranquillité complète ? De plus l'intérêt véritable de chaque nation est de conserver, comme des réserves, de pareilles régions. Le désir d'y trouver ou d'y découvrir leurs semblables peut y amener des habitants des grandes villes.

Ce fut donc une des raisons qui firent que Natalis choisit dans l'une d'elles une maison à la proximité d'un village, presque une maison de paysan, mais complète, solide, et non sans beauté par ses proportions. La campagne, dont une partie consiste en cultures, est occupée à beaucoup d'endroits par des fermes ou des maisons isolées ou groupées. Leur vue suffit à rappeler des qualités morales et physiques, et nécessairement aussi des défauts, ceux-mêmes des ancêtres de la nation et de leurs descendants.

Natalis se tenait, chez lui, de préférence dans une chambre dont le meuble le plus important était une armoire moderne à plusieurs portes et plusieurs compartiments. Tels soirs, il en retirait ses livres préférés, ou des objets qui étaient des souvenirs, ou qui lui suggéraient des caractères. Il relisait des lettres, regardait avec tendresse des visages, ou examinait le plan de telle ou telle ville où il avait vécu et qu'il se rappelait suffisamment.

La campagne lui donnait une sorte d'oubli ou une impression de commencement. Quelquefois, en présence de jeunes gens ou d'enfants de paysans, il avait le sentiment de la permanence de sa race.

PAUL DESMETH

UN BARBARE AUX INDES

> **Aux Indes, il n'y a rien à voir ;**
> **Mais tout à interpréter.**

Je connais une vingtaine de capitales : Peuh !

Mais il y a *Calcutta !* la ville la plus pleine de l'Univers.

Figurez-vous une ville exclusivement composée de chanoines. Sept cent mille chanoines (plus 700.000 habitants dans les maisons : les femmes. Elles ont une tête de moins que l'homme ; elles ne sortent pas). On est entre hommes, impression extraordinaire.

Une ville exclusivement composée de chanoines.

Le *Bengali* naît chanoine, et les chanoines, sauf les tout petits qu'on porte, vont toujours à pied.

Tous piétons. Sur les trottoirs comme dans la rue, grands et minces, sans hanches, sans épaules, sans gestes, sans rires, professoraux, péripatéticiens.

D'habits variés.

Les uns presque nus ; mais un véritable chanoine est toujours chanoine. Ceux qui sont nus sont peut-être les plus dignes. Les uns vêtus de toges à deux pans rejetés, ou à un pan rejeté, à toge mauve, rose, verte, lie de vin, à robe blanche ; extrêmement nombreux, calmes, tous sûrs d'eux, avec un regard de miroir, une sincérité magnétique et cette sorte d'impudence, formée par la méditation religieuse, jambes croisées.

Des regards parfaits, sans haut ni bas, sans défaut, sans tumulte, sans appréhension.

Debout, leur œil paraît appartenir à des hommes couchés. Couchés, à des hommes debout. Sans flexion, sans fléchissement, tous pris dans un filet. Lequel ? Quoi ?

Foule franche qui se baigne en elle-même, (ou plutôt chacun en soi), insolente, mais lâche si on l'attaque, prise au dépourvu alors et — embarrassée.

Chaque être couvé par ses sept centres, ses lotus, et sa constante sorcellerie depuis trois mille ans.

Attentifs à éviter les souillures de toute sorte, l'haleine écœurante des Européens, qui garde l'odeur de la viande, du meurtre, le contact des blanchisseurs, des corroyeurs, des bouchers mahométans, des pêcheurs de poissons, des cordonniers, les mouchoirs qui conservent ce qui doit retourner à la terre, et en général les innombrables causes qui plongent continuellement un homme dans la boue jusqu'au cou, s'il n'y prend garde.

Tendus et renforcés (celui qui est né bête, devenant deux fois plus bête et qu'est-ce qui est plus bête que l'Hindou bête ?), lents, contrôlés et gonflés (dans les pièces et films indiens les traîtres qui se démasquent, l'officier du rajah qui furieux dégaine..., n'agissent pas aussitôt. Il leur faut une trentaine de secondes, pendant lesquelles ils... culottent leur colère).

Concentrés, ne se livrant à la rue et au torrent de l'existence que rétifs, bordés intérieurement, engainés et survoltés. Jamais avachis, jamais au bout d'eux-mêmes, jamais désemparés. Certains et impudents.

S'asseyant où ça leur plaît ; fatigués de porter un panier, le déposant à terre et s'y vautrant ; rencontrant un coiffeur dans la rue, ou à un carrefour : « Tiens, si on se faisait raser !... » et se faisant raser, là, sur place, en pleine rue, indifférents à la bagarre ; assis

partout sauf où on s'y attend, sur les chemins, devant les bancs, et dans leur boutique sur les rayons, parmi la marchandise, entre les chapeaux ou les paires de bottines, ou bien dans l'herbe, en plein soleil (l'Indien se nourrit de soleil) ou à l'ombre (il se nourrit d'ombre), ou à la séparation de l'ombre et du soleil, parfaitement indifférent, discutant gravement entre les fleurs des parcs, ou juste à côté, ou *contre* un banc (sait-on jamais où un chat va s'asseoir ? Ainsi l'Hindou.) Ah, ces pelouses dévastées de Calcutta ! Pas un Anglais ne regarde ce gazon sans frémir intérieurement. Mais aucune police, aucune artillerie ne les empêcherait de s'asseoir où ça leur convient.

— Immobiles et n'attendant rien de personne.

Celui qui a envie de chanter, chante, de prier, prie — tout haut, en vendant son bétel ou n'importe quoi.

Ville emplie incroyablement, de piétons, toujours de piétons, où l'on a peine à se frayer un passage même dans les rues les plus larges.

Ville de chanoines et de leur Maître, leur Maître en impudence et vie intérieure, la vache.

Ils ont fait alliance avec la vache mais la vache ne veut rien savoir. La vache et le singe : les deux animaux sacrés les plus impudents. Il y a des vaches partout dans Calcutta. Elles traversent les rues, s'étalent de tout leur long sur un trottoir qui devient inutilisable, fientent devant l'auto du Gouverneur du Bengale, inspectent les magasins, menacent l'ascenseur, s'installent sur le pas de la porte, et si l'Hindou était broutable, nul doute qu'il serait brouté.

Quant à son indifférence vis-à-vis du monde extérieur, là encore la vache est supérieure à l'Hindou. Visiblement, elle ne cherche pas d'explication, ni de vérité dans le monde extérieur. Et si elle mange ne fût-ce qu'une touffe d'herbe, il lui faut plus de sept heures pour « méditer ça ».

Et elles abondent, et elles rôdent, et elles digèrent partout dans Calcutta, race qui ne se mêle à aucune autre, comme l'Hindou, comme l'Anglais, les trois peuples qui habitent cette Capitale du Monde.

***

L'Hindou n'est pas séduit par la grâce des animaux. Oh ! non, il les regarde plutôt de travers.

Et il n'aime pas les chiens. Pas de concentration, les chiens. Des êtres de premier mouvement, honteusement dépourvus de self-control.

Et d'abord qu'est-ce que c'est que tous ces réincarnés ? S'ils n'avaient pas péché, ils ne seraient pas chiens. Peut-être, infects criminels, ont-ils tué un *Brahme* (aux Indes, bien veiller à n'être ni chien, ni veuve).

L'Hindou apprécie la sagesse, la méditation. Il se sent d'accord avec la vache et l'éléphant, qui gardent leur idée par devers eux, vivent en quelque sorte retirés. L'Hindou aime les animaux qui ne disent pas « merci » et qui ne font pas trop de cabrioles.

Dans les campagnes, il y a des paons, pas de moineaux, des ibis, des échassiers, énormément de corbeaux et des milans.

Tout ça c'est sérieux.

Des chameaux et des buffles d'eau. Très sérieux encore.

Inutile de dire que le buffle d'eau est lent. Le buffle d'eau désire se coucher dans la boue. En dehors de cela, il n'est pas intéressé. Et si vous l'attelez dans Calcutta, il n'ira pas vite. oh ! non, et passant de temps à autre sa longue langue couleur de suie, entre ses dents il regardera la ville comme quelqu'un qui s'y sent fourvoyé.

Quant au chameau, il est bien supérieur au cheval,

orientalement parlant. Un cheval au trot ou au galop a toujours l'air de faire du sport. Il ne court pas, il se débat. Le chameau au contraire se porte rapidement en avant d'un pas harmonieux. Ce n'est pas tant la constitution, c'est leurs caractères respectifs qui diffèrent.

***

Toute pensée hindoue est magique.

Il faut qu'une pensée agisse, agisse directement, (sur l'être intérieur, le sien et celui des autres et sur les choses).

Les formules de la science occidentale n'agissent pas directement. Aucune formule n'agit directement sur la brouette, même pas la formule des leviers, il faut y mettre les mains.

Les philosophies occidentales font perdre les cheveux, écourtent la vie.

La philosophie orientale fait croître les cheveux, et prolonge la vie.

Une grande partie de ce qu'on a pris pour de belles pensées philosophico-religieuses, ne sont autre que des *Mantrams* ou prières magiques, ayant une vertu comme « Sésame, ouvre-toi ».

Ces *paroles*, est-il écrit dans le *Khandogya-Upanishad* à propos d'un texte qui malgré tous les commentaires ne paraît pas *si* extraordinaire, « *seraient dites à un vieux bâton, il se couvrirait de fleurs et de feuilles et reprendrait racine.* » Et c'est à prendre au pied de la lettre.

Bien retenir que tous les hymnes et souvent les commentaires mêmes philosophiques sont *efficaces*. Ce ne sont pas des pensées pour penser, ce sont des pensées pour participer à l'Etre, à *Brahma*[1].

1. De même quandité de leurs poèmes, en apparence simplement poétiques, ont des vertus. La lecture des poèmes de *Tulsi Dás* efface tout péché.

Et l'Hindou, toujours scrupuleux, s'il est cultivé, s'en montre particulièrement inquiet.

Etre détaché de l'absolu, cet enfer où vous irez, Européens, cet enfer les hante.

Retenez ce lieu effroyable :

« *Ceux qui quittent ce monde sans avoir découvert l'Atman et sa vraie vie, pour eux il n'y a de liberté dans aucun monde.* »

On ne peut songer à ça, sans se sentir glacé.

***

La respiration contrôlée dans un but magique peut être considérée comme l'exercice national indien.

Un jour, en gare de Sérampore, je demandai à un *babou* qui m'accompagnait une explication de détail à ce sujet.

Attirés par la science merveilleuse, en moins de trois minutes une vingtaine d'expérimentateurs, de conseillers, d'informateurs, nous entouraient qui, nez à l'appui, (quatre aspirations de la narine gauche, à garder, pour seize vives expirations à droite, etc..., etc...), nous répandaient les miettes de leur extraordinaire science respiratoire.

Jamais je ne vis autant de gestes (l'Indien vit sans gestes).

Au sens profond du mot, l'Hindou est pratique. Dans l'ordre spirituel il veut du rendement. Il ne fait pas de cas de la beauté. La beauté c'est un intermédiaire. Il ne fait pas de cas de la vérité comme telle. Mais de l'*Efficacité* spirituelle. C'est pourquoi, leurs novateurs ont tant de succès en Amérique, et font des adeptes à Boston et Chicago, où ils voisinent... avec Pelman.

***

Je désespérais de jamais voir clair dans l'idolâtrie. Au moins en ai-je vu une sorte maintenant. L'Hindou a l'idolâtrie dans la peau. Tout lui est bon, mais il faut qu'il ait son idole. Il « se met avec » l'idole. Il en retire sa puissance. Il lui faut idolâtrer.

Leur plus ancien livre, le *Rig Veda* est plein d'hymnes aux éléments, *Agni*, le feu, à l'air, à Indra, le ciel, et au soleil.

Ils l'adorent toujours.

Le matin, ils se précipitent hors des trains pour venir le saluer. (Et je ne les confonds pas avec les Mahométans).

Quand, à Son lever, ils se trouvent qu'ils fassent leurs ablutions dans le *Gange*, ils *Le* saluent des deux mains.

Est-ce que Don Juan aime les femmes ? On ne sait, il aime aimer. L'Hindou aime adorer. C'est plus fort que lui.

Ils n'ont pas d'amour pour *Gandhi*, non, mais de l'adoration, son portrait se trouve dans les temples, on le prie. On communie par lui avec Dieu.

L'Hindou adore sa mère, la « maternité de sa mère », la potentielle maternité des petites filles, l'enfance de l'enfant.

A la mort de la femme d'un directeur d'école (ou plutôt d'un conseiller spirituel), on prend l'empreinte de ses pieds, ces empreintes en rouge sont reproduites dans le temple, à côté de la statue de Dieu, et chaque élève adore « la mère ».

Il plaît à l'Hindou de se prosterner.

Le culte de *Vivekananda* mort il y a peu d'années (et qui avait, réussi à toucher la divinité, par la « méthode » mahométane, chrétienne, bouddhique,

etc... est bien soigné. Dans la chambre qu'il occupait à la fin de sa vie à *Belur*, on apporte à huit heures du matin son petit déjeuner à sa photographie, à midi autre repas, à une heure, moment où *Il* avait coutume de *Se* reposer, on étend *sa photographie* sur le lit, et on la couvre d'un drap. Le soir on la pose à terre pour qu'*il* fasse sa prière à *Kali*.

L'Hindou désire rendre un culte, c'est pourquoi il préfère voir en la femme la maternité que la féminité, mais naturellement il se met bien en communication avec tout, car l'Etre abonde de tous côtés, et il ne faut rien négliger, et étant très sensuel il sait bien aussi se mettre en communication avec la fornication universelle.



Les religions hindoues, le culte de *Vichnu, Siva, Kali, Durga, Ganescha* ne dégagent pas la faiblesse de l'homme, mais sa force. La prière et la méditation sont l'exercice des *forces spirituelles*. Dans la pagode à côté de l'autel de *Kali* se trouve le tableau démonstratif des attitudes de prière et des *mantrams*. Une prière est un rapt. Il y faut une bonne tactique. Celui qui prie bien fait tomber des pierres, parfume les eaux. Il *force* Dieu.

L'intérieur des temples (même des plus grands extérieurement) est petit, petit : pour qu'on y sente sa force. On fera plutôt vingt niches qu'un grand autel. Il faut que l'Hindou sente *sa force*.

Alors il dit *Aum*. Sérénité dans la puissance. Magie au centre de toute magie. Il faut les entendre chanter cela dans les *hymnes védiques*, les *Upanishads* et le *Tantra de la Grande Libération*.

La joie dans la maîtrise, la prise de possession, la rafle assurée dans la masse divine. Chez un d'eux, je

me souviens, une sorte de cupidité, de férocité spirituelle qui crachait, victorieuse, à la figure du malheur et des démons inférieurs. Chez d'autres une béatitude définitive, bornée, classée et qu'on ne leur reprendrait plus.

L'union de l'esprit individuel avec Dieu. Ne pas croire que cette recherche soit rare. Quantité d'Hindous ne s'occupent que de cela. Ce n'est en rien exceptionnel. Mais y arriver est autre chose.

Vers six heures et demie du soir, au coucher du soleil, vous entendez de toutes parts dans les villages, vous entendez le son très fort des conques marines. C'est le signe que des gens prient (sauf les derniers des misérables, chacun a sa pagode, en pierres, en bois ou en bambous couverts de feuilles). Ils prient et bientôt roulent à terre possédés par la déesse Kali ou quelque autre. Ces fidèles sont des gens de bonne volonté à qui l'on a appris telle ou telle pratique et qui, comme la plupart des gens occupés de religion arrivés à un certain niveau, pataugent et jamais ne vont au-delà.

Des gens de bonne volonté, jamais on ne sait si on doit rire ou pleurer. L'un d'eux que j'avais vu faire (quoiqu'ils se gardent soigneusement en général de prier en la présence de qui que ce soit) me dit : « Aujourd'hui je n'ai atteint qu'une petite partie de Dieu ».

Même l'extase hindoue dans ses formes les plus hautes ne doit pas être confondue avec les voies de la mystique chrétienne. *Sainte Angèle de Foligno, Saint François d'Assise, Sainte Lidwine de Schiedam* arrivaient par déchirement. *Ruysbrock l'admirable, Saint Joseph de Cupertino* par une humilité effrayante et à force d'être rien et dépouillés, étaient happés par la Divinité.

Rien n'est triste comme les choses manquées. L'attitude des Hindous fervents porte très rarement la marque divine. Ils l'ont comme le critique du *Temps*,

et les professeurs de littérature dans les lycées ont l'empreinte de la Poésie.

La foi chez eux comme en Europe a une grande signification.

A la porte des temples on trouve souvent deux rangées de mendiants munis chacun de touchants appels à la foi. Ce sont de grands groupes en bois : un homme étendu — cet homme est mort — et une femme à genoux qui regarde stupéfaite.

A cette femme un Dieu (est-ce *Civa* ? je ne me rappelle pas) promet cent enfants. Cent — et son mari est mort, là, le voilà et il ne lui a fait encore que dix-huit enfants (or les veuves ne se remarient pas).

« Hein ! Et m'avoir promis cent enfants ! » (Il faut voir son air scandalisé !) Alors, elle attend que le Dieu montre ce qu'il peut faire. Et Civa (mais ce n'est sûrement pas Civa) saisi, forcé par la foi, ressuscite le mari pour que celui-ci se remette... au travail...

Ce que je dis là, c'est l'histoire selon l'expression du groupe qu'on voit partout sculpté. Mais les Hindous ne savent ni ne veulent peindre ou sculpter une expression naturelle. C'est pourquoi j'incline à croire qu'il faut tout de même un tout petit peu plus de respect dans l'attitude de la femme.

***

L'Anglais se lave fort régulièrement. Néanmoins il est pour l'Hindou le symbole de la souillure et de l'immondicité. L'Hindou songe difficilement à lui sans vomir.

C'est que l'Anglais est constamment souillé par des contacts divers dont l'Hindou se garde bien.

Peu d'êtres se baignent aussi souvent que l'Hindou.

A Chandernagor, qui est petit comme Ville-d'Avray, il y a 1.600 étangs, plus le Gange dont les eaux sont sacrées. Eh bien, vous pouvez passer à n'importe quelle

heure de la journée, il est rare qu'il s'en trouve un d'inoccupé. Et le Gange naturellement ne reste pas vide. Le Gange ne roule pas de l'eau distillée, c'est entendu. On la prend comme elle vient. L'eau des étangs pareillement. Si cette eau était propre, on ne la salirait pas exprès avant de se baigner. Peut-être, un peu, enfin, pour la préparer.

Et dans l'eau l'Hindou se tient sérieux. Bien droit, de l'eau jusqu'aux genoux. De temps à autre il se ploie, et l'eau sacrée du Gange passe sur lui, puis il se relève. Il passe ainsi quelque temps, il lave ses vêtements aussi ou ses loques. Surtout il lave bien ses dents. Il se met en relation de prières avec le soleil s'il l'aperçoit.

Mais pas de rires. Près des grands centres urbains pourtant, près des usines de jute, on peut voir, parfois, rarement, quelques polissons qui essaient de nager. Nager, nager dans une eau sacrée ! On en a même vu qui s'éclaboussaient ! Ces spectacles heureusement sont rares, rares et sans suite.

Avec tout cela, la saleté hindoue est proverbiale, quoique les loques dont ils sont habillés soient souvent propres.

Chose curieuse, quand leurs peintres font un tableau de leur sale intérieur, de leurs gens en guenilles, ils font un tableau des plus propres. La saleté y est très proprement indiquée. Les déchirures des guenilles sont propres, les taches très propres.

Tandis que quand vous voyez des tableaux faits en Europe depuis un siècle, vous n'y trouvez guère que des maisons aux murs infects, et tout en croûtes et en lézardes, des intérieurs infects aux meubles pourris et inachevés, des têtes gluantes, cabossées et comme affligées de maladies de peau.

***

Tout le monde connaît ces romans où à cause d'un mot qu'on a omis, d'yeux qu'on a tenus baissés à un certain moment, deux jeunes gens qui s'aimaient se trouvent séparés pendant des années. La jeune fille voulait dire « oui », elle voulait sourire... Mais elle a été troublée et maintenant il faudra trois cents pages pour arranger l'affaire. Alors que c'était si simple, au début, si simple.

Le *Bengali* fait son ordinaire de cet état. Il préfère accumuler tous les regrets, plutôt que d'intervenir trop vite. Quand (dans un film) ils ont le coup de foudre, le metteur en scène a le plus grand mal à faire connaître ce phénomène. En effet, ils ne se retournent pas, ils ne sourient pas, ils ne font aucun signe, leurs paupières ne battent pas, ils sont seulement encore un peu plus lents que d'habitude et ils s'en vont. Quand il s'agit de retrouver l'apparition aimée, vous devinez comme c'est incommode. Ils ne s'informent pas. Non, ruminer leur plaît davantage. C'est la plénitude. Ils perdront le goût du boire et du manger, mais ils ne feront rien. Il suffirait d'un mot pour empêcher des tas d'incompréhensions. Non, il ne le dira pas. Il préfère même le malheur, tant il aime une situation qui présente de la densité. Il lui plaît de sentir la grande action du destin plutôt que la petite sienne propre. Il respire sept fois avant de parler. Il ne veut pas de l'immédiat.

Il est incapable de faire un signe précis pour dire *oui*. Ce n'est pas un hochement qu'il fait. C'est une sorte de balancement de la tête, qui décrit à partir du bas une portion de circonférence. Et ce signe a l'air de dire : « Ah ! eh ! après tout, tout compte fait, s'il le faut vraiment, au pis aller, soit... » Demandez-lui s'il veut accepter un lakh de roupies, ou s'il est vraiment brahme. Eh bien, il ne fera pas un « oui » décidé. Ce sera toujours un long « oui » ondulé et encore rêveur, un « oui » en col de cygne, mal dépris encore de la

négation. J'avais un malin plaisir quand mon cuisinier m'apportait un repas, à regarder les plats d'un air sévère ; il se mettait alors à rôder, mal à l'aise, de façon parfaitement inutile, à désassembler ou assembler les plats, les repoussant, les rapprochant d'un ou deux centimètres. Ah il fallait le voir ! Quand j'avais *presque* fini de manger, je m'arrêtais avec le même air ; alors lui de recommencer à chercher ce qui manquait, sans jamais faire quelque chose d'utile, modifiant la position de la salière par rapport à l'huilier, et la cuillère à dessert par rapport à l'assiette ou frottant doucement un bout de la nappe puis un autre bout. Ça durait des vingt minutes. Et on voyait combien l'embarras lui pesait. Néanmoins, il n'aurait jamais dit : « Eh bien, quoi, qu'est-ce qui manque ? »

Il s'en serait bien gardé.

Des interventions pareilles enlèveraient bientôt à la vie tout sentiment de réalité.

Pourquoi cela me fait-il songer au jeu du cerf-volant ? Les Bengalis qui ne jouent pas, jouent au cerf-volant, même les grands, âgés de vingt-cinq ans. Il faut les voir, ces grands hommes sérieux, sur les toits de leurs maisons déroulant la corde, le regard dans le ciel dirigé vers leurs lointains cerfs-volants. Ils s'occupent encore à rompre la corde des cerfs-volants voisins. Ils poursuivent ainsi à cent mètres en l'air des combats à peine sensibles à ceux-là mêmes qui les provoquent et que le vent et le destin règlent pour les paresseux méditatifs.



Thibétains. — Le prêtre thibétain, quand il va mendier, vient au marché, se plante devant les marchands, un tout petit tambour à la main, petit comme une mangue, à quoi sont assujetties deux petites ficelles rouges, munies d'une légère pelote de fil rouge. Il

agite le tambour de droite à gauche, les petites pelotes frappent le tambour et en même temps il agite une mignonne sonnette. Il accompagne alors cet orchestre si réduit d'une chanson faible et secrète, peu distincte, exhalée plutôt que chantée, une sorte de plainte dans le sommeil. Cela dure une minute. Jamais plus. A ce moment, la discrétion de la race jaune vous est révélée et s'imprime à tout jamais en vous.

Sa sébille reçoit quelques légumes et une poignée de riz, qu'il met ensuite dans son sac, puis il passe au marchand suivant et fait ainsi tout le tour du marché.

Simple, pas gênant, inentendu sauf de chaque intéressé, toujours je le verrai, toujours j'entendrai ce soupir navré et si délicat, retenu, comme si voulait chanter une dernière fois un malade qui aurait les poumons perdus, voix qui viendrait doucement à travers les bronches en sang, ou bien aussi comme si on avait appris à un chien à chanter, lequel apprendrait et répéterait doucement sa mélodie sans trop imprudemment s'écarter toutefois de ses soupirs coutumiers, ces soupirs tellement troublants qu'ils ont pendant leur sommeil, répondant à une préoccupation qui nous semble si fraternelle.

— Des voix comme leurs yeux... pas déplissés (et la même discrétion que dans leurs moulins à prières).

Mais si vous entrez dans un monastère de *lamas*, dans un temple, où ils sont toute la journée à chanter, l'un dormant, et mangeant, puis c'est le tour de l'autre ; si vous les entendez là qui chantent en bougonnant des prières, penchés sur d'énormes livres à feuilles volantes, grands comme des valises, vous ne les reconnaîtrez plus.

— Des voix profondes avec des notes plus basses que celles des célèbres basses russes ; des espèces de voix rotées et obscènes, sur lesquelles on se retourne, pour voir si ce n'est pas moquerie grossière et contrefaçon grotesque. Mais non, c'est leur voix bougonnante de

toute la journée, la voix bouddhique, la voix de *la base du monde.*

Ils ont aussi un instrument, une sorte de trompette de 4 m. 50 de long qu'ils braquent sur la campagne pour appeler les gens à la prière. Un son énorme et hippopotamesque en sort.

Et ce bruit partout ailleurs excessif, ici faible et obscur dans les montagnes de l'Himalaya, passe par-dessus les hameaux comme un soupir.

(à suivre) HENRI MICHAUX

UNE SORTIE D'HERMIDAS BÉNARD

Le patron Bourrel me disait :

— La première fois que je me suis fait inscrire d'équipe de sauvetage, c'était en 1907. Dans ce temps-là, j'aurais donné ma peau pour un bouton de culotte, je ramais fort, et je trouvais ça moins bête que les pompiers. A l'époque, on n'avait pas construit des canots à moteur exprès. Des sales moteurs trop lourds, et quand l'hélice sortait de l'eau, elle volait en éclats, ou elle s'empêtrait dans les amarres. Pour un coup dur, c'était encore le canot à quatre avirons de coupe, gouverné à la godille, deux caissons étanches pour y tenir une fois chavirés.

Une après midi, deux jours après la grosse marée de septembre, les baromètres se recroquevillent, le sémaphore (qui marchait encore) se trémousse, toute la pêche rentre ou se jette à la plage. Plus loin que la digue, il y avait une forte pente où on pouvait se haler : il y avait bien douze barques là, et pas assez de monde pour tirer sur les treuils. Moi, j'étais en ville, je descends au Café du port. Je demande :

— Tous rentrés ?

— Je crois, dit le patron. Tu es du canot à Hermidas Bénard ? Il voudrait bien sortir, Hermidas : il n'est pas trop bien avec la douane, ces temps ; un autre aurait déjà procès, et même pour lui ça se gâte. Il faudrait un bon sauvetage pour l'arranger.

Au même moment, le premier gros coup de vent arrive dans les fenêtres, et tout le monde dans le café va fermer les volets. Les volets barrés, on n'y voyait goutte ; le patron dit « J'allume », mais la porte s'ouvre, la pluie

entre, la grosse lampe s'éteint dans la main du patron, on entend tomber les bouteilles vides sur la table. Celui qui avait ouvert la porte la referme en poussant de l'épaule, et crie : « Le petit Bourrel est là ? » C'était Napé[1] Morin. Le patron lui répond :

— Paye ta casse, et qu'est-ce que tu lui veux encore ?

— Le signal, Bourrel ; viens au canot.

— Quelqu'un en mer ? dit le patron ; tout le monde se lève.

— Le père Comont : ils ont manqué deux fois l'entrée, leur mât est à l'eau, voile et tout. »

Je crie « *on y va* », et il me prend une jolie colique. Napé crie : *gare la porte*, nous sortons. Il fallait se tenir pour avancer. La plage bouillait comme une lessive, les nouvelles vagues assommaient le ressac : ça montait. Au hangar, ils étaient déjà deux et Hermidas qui parait le canot pour sortir. Le dernier arrive au même moment. Dans le hangar, le vent sifflait comme cent mille télégraphes. Sur la plage, l'eau charriait du galet en volées contre la promenade ; ça roulait comme le canon. Nous bridons les petites casquettes sur nos oreilles — je ne sentais déjà plus les miennes, le vent les avait trop cinglées. Les oreilles bouchées, et le bruit de la mer, on entendait mal. Mais Hermidas, avec ses quarante-sept ans, avait du coffre et du gosier :

— Hop là, les gars ! »

Quelqu'un arrivait du phare de la jetée :

— Vous n'y arriverez jamais ; ils sont fichus.

— Fous-moi la paix.

— Tu sais où en est le baromètre ?

— Ah guette-le bien, ton baromètre, casse-lui la margoulette s'il arrive à zéro. En avant, hop, ohé, hop, ohé...

On poussait le canot sous le tournant de l'avant-port,

1. Napoléon.

où l'eau était calme. Il y avait là huit ou dix femmes, à l'abri du mur de jetée, qui se tenaient accroupies pour se serrer leurs jupes sur les jambes. Elles criaient comme des mouettes :

— Vite, vite, tirez-les de là !

— Sacrées vieilles garces, si vous croyez qu'on y va pour vous, leur dit Hermidas — et il se met à jurer le nom de Dieu. Deux du canot se rebiquent :

— Eh là, pas de ça !

— Je ne jure pas sur l'eau, ça suffit. Embarque !

Un de ceux qui l'arrêtaient de jurer avait l'air d'hésiter :

— N'aie pas peur de te brûler. »

*

Sitôt lui monté, nous dansions avant de sentir le vent ; Hermidas se tenait debout, nous avions une minute à tirer entre les jetées de pierre, avant d'arriver à la jetée de pilots à claire-voie ; Hermidas nous criait sans arrêter : « *plus court, plus dur, plus court, plus dur* » en battant la mesure avec le poing. Ce n'est pas la meilleure manière de souquer en eau calme, mais je sentais bien sous mon banc que cette manière-là n'allait pas tarder à devenir la bonne. Derrière nous, sous tout le fracas de la plage, on entendait comme des battes à lessive et un bruit de veaux qui boivent : c'était la mer dans les pilots.

Tout d'un coup Hermidas donne un coup de godille comme pour nous fracasser dans la jetée, le canot se met à valser ; les pilots hersaient les vagues, ça laissait dans le courant comme une grille d'écume : c'est ce gros courant là dont se méfiait Hermidas ; il nous faisait avancer tout de même, de guingois : je voyais le feu tournant du bout de la jetée sur sa figure toute rouge, mal rasée, la veine du front grosse. Il attendait la vague avec son air méchant, donnait son coup de godille, puis baissait le nez sous l'éclaboussure. Il avait déjà du mal : à cause des vagues, les rames n'entraient pas dans l'eau

ensemble ; il regardait la jetée pour se redresser. Je n'avais jamais senti si grosse mer, et je me disais que la grande polka n'était même pas commencée. Je connaissais bien la jetée, je savais où nous en étions. Je me disais : le mieux, ce serait de chavirer tout de suite ; le courant nous enverrait dans les pilots : avec un peu de chance, on grimperait jusqu'à la passerelle, et ouf !

Au même moment je vois Hermidas qui se baisse à croupetons et se tasse sur sa godille ; le canot fait un bond, et je nous vois plus haut que la jetée — un coup de lumière du phare dans la figure — un vent à vous arracher la vermine de dessus la tête. Un creux à descendre : le gésier m'en remontait dans le bec, et ma langue me forçait sur les dents pour sortir. Nous regrimpons de travers sur un croisé de vagues, comme une plume ; je croyais que les deux d'avant avaient basculé derrière moi, mais je ne voyais que le dos de Morin, et Hermidas qui manœuvrait comme furieux. Nous étions au plus dur endroit, entre la vague et le ressac du môle ; il regardait des deux côtés, et en même temps, il secouait sa sacrée caboche : je comprenais bien ce qu'il voulait dire : *plus dur, plus dur ;* celui-là, il pouvait bouger n'importe comment, on le comprenait. Aussi on ramait comme à coup de poing, on cognait l'eau, et on relevait haut sa rame. Morin n'avait pas de casquette bridée, un béret seulement ; ce maudit béret mouillé s'enlève de sa tête et va gifler Hermidas ; le vent retournait les oreilles de Morin à chaque crête de vague. Et Hermidas, eh bien, il riait — je le vois mettre le béret dans sa poche. Nous étions peut-être à dix mètres du môle, déjà le ressac finissait. Plus rien que des grosses vagues profondes, et le vent sur les crêtes. On était mieux qu'au débouqué ; on respirait dans les creux. A une crête, je vois sur l'échelle du phare un gars qui nous montrait quelque chose : ça devait être la barque à Comont. Jusqu'à ce moment, je croyais seulement que nous

allions nous tuer ; mais là, je commence à croire que nous allons vraiment pêcher du chrétien dans cette galopée d'eau et ce bruit de locomotive en coliques.

Le vieux phoque avait vu où il fallait aller, mais naturellement il ne voulait pas nous mettre de travers sur les crêtes : il nous faisait courir un tout petit moment le long des creux, comme un lapin dans le sillon, et puis *hop*, nous attaquions la crête de lame. Je pensais au dos des deux rameurs d'avant ; nous deux Morin, à l'autre bout, nous prenions encore de satanées cinglées.

Je me disais : cette fois-ci, je n'en peux plus ; je ramais plus mou malgré moi, quand je vois quelque chose dans la figure d'Hermidas : il avait repéré la barque à Comont. Nous n'étions pas bien loin du feu du phare, mais l'embrun le faisait faiblir et il n'en sortait qu'un peu de lumière rouge, comme d'un cigare quand on tire dessus. Rien de ciel, et il n'était pas six heures du soir ; ce qu'on voyait le mieux, c'était l'écume.

Dans un creux, Hermidas nous crie « Le voilà ! » et dans le vent nous entendons le pauvre vieux père Comont qui soufflait dans son cornet à brume.

Il n'était plus devant nous. Au bout d'un moment nous le voyons par côté. Ce vieux Comont n'était pas un paysan, tout de même : toute sa toile et son mât à l'eau, il avait arrimé un aviron et une veste pour tenir un peu la cape ; sa barque était presque sur le flanc : d'un côté la quille, de l'autre le mât vergue et cordages qui ballottaient dans la vague. On voyait trois bouts de tête à l'avant, les deux hommes et leur gamin tassés ensemble.

Nous les avions dépassés, le vieux Comont nous regardait en levant le bras d'un air de n'y rien comprendre. Mais Hermidas attend un creux de vague, il crie quelque chose qu'on n'entend pas, et nous fait signe de scier l'eau, un côté tirant, l'autre poussant, pour virer de bord. Le creux suivant, nous deux coups de rame et

lui deux coups de godille, nous revenons sur Comont. A la première crête, je reçois le vent en plein sur ma figure mouillée — à la deuxième crête, toute la peau était tellement glacée, mortifiée, que je ne sentais déjà plus rien. A peine si je pouvais cligner, pour que les yeux me fassent moins mal.

Nous repassons à deux mètres de Comont, et Hermidas profite du creux pour leur envoyer une amarre. Ils l'attrapent, et Hermidas nous fait signe de souquer ferme — mais là, tout manque de se gâter. Comont s'attache et reste là : Hermidas leur faisait signe d'arriver par l'amarre que nous tenions raide en ramant, mais eux restaient sur leur sabot ; ils avaient l'air de croire que nous pouvions les tirer jusque dans le port. Même si nous n'avions pas été fatigués, dans le ressac et le courant de goulet nous nous serions mis cul sur tête. Pour la plage, à la façon dont la mer y crachait le galet, ç'aurait été nous mettre dans le moulin au hachis.

Comont s'obstinait ; alors Hermidas tire son couteau de sa main gauche, il l'ouvre dans ses dents, et il montre à ceux de la barque qu'il va couper l'amarre. Tel que je le connais, il l'aurait fait, et nous autres nous ramions sans rien dire, nous étions tous avec lui.

A la fin Comont se décide : son matelot s'accroche à l'amarre et il avance vers nous, dans l'eau jusqu'au ventre ; il fallait souquer ferme pour ne pas laisser l'amarre mollir ; il arrive, Hermidas l'empoigne par la culotte, l'aide à se hisser ; il lui fait signe d'aller à l'avant, pour laisser place aux autres.

Le petit moussaillon avait tellement peur, qu'Hermidas amène un peu d'amarre pour lui raccourcir le chemin ; il le hisse aussi. A ce moment là, le père Comont se met sur l'amarre à son tour.

Ceux de l'avant devaient être empêchés de ramer par le matelot qui se traînait dans leurs bancs. Juste au même moment, au fond d'un creux, le mousse tombe

entre Morin et moi ; ma rame que je ramenais entre à l'eau et me frappe à la bouche, à peine si je la sens ; mais nous redescendons une crête, et au moment où le vieux Comont attrapait le canot à deux mains, faute de ramer nous tombons sur sa barque, et nous lui craquons le bréchet d'un seul coup ; il nous lâche en ouvrant la bouche, et bonsoir.

Hermidas regarde seulement si sa godille n'est pas cassée, et lâche l'amarre, tranquille comme s'il n'avait rien vu.

*

Nous repartons à ramer ferme ; je retrouvais encore de la force, parce qu'on allait rentrer, mais ça me semblait loin comme la Bretagne. A chaque crête un grand coup de froid et d'eau sur la figure, à me couper le sifflet ; je ne sentais plus que mes yeux et ma langue. En poussant la langue je trouve deux dents cassées, une en haut, une en bas, celles-ci. (Ce n'est pas mal commode pour tenir une pipe). Je ne sentais pas ma lèvre, mais elle faisait gros sous mon nez, à me boucher le naseau : elle devait être bien éclatée.

Le malheureux petit moussaillon était à côté de moi, assis au fond, et il tenait mon banc dans ses deux bras ; chaque fois que le canot levait le nez, toute l'eau que nous avions embarquée lui arrivait sur le ventre. Hermidas, dans un creux, se baisse en avant, plus loin que Morin, et passe au gamin une écope sans manche. Je pensais qu'il voulait surtout l'occuper, qu'il ait moins peur. Je pleurais de fatigue ; les cinglées d'eau m'entraient dans les manches, il m'arrivait du froid sur le ventre, j'avais les cils tellement tordus, tellement poissés, que je ne pouvais plus fermer les yeux. Ça n'avait plus l'air d'avancer parce que nous allions dans le sens des vagues ; en tournant la tête pour éviter le coup de vent, je voyais pourtant les bouts de rame des autres,

et le patron Bénard qui nous ramenait en zig-zag avec sa figure ordinaire. On devait approcher pourtant ; de temps en temps je lui voyais la lumière du phare dans la figure. Je n'entendais plus la plage ni le vent, je me sentais sourd comme un récif.

Nous repartons en voltige sur les lames qui se croisaient, nous en embarquons deux ou trois seaux, et je me dis : c'est fini — quand on se met à embarquer, au bout de trois lames le seau devient baquet — mais juste à ce moment je reçois le feu du môle dans le coin de l'œil, et j'entends crier, pendant que nous descendions dans le creux. Le vent se coupe deux trois secondes, nous passions le môle de pierre, puis nous arrivons entre les pilots. Là, je vois ceux qui criaient : ils s'étaient tassés sous le phare d'entrée, pour nous attendre, et maintenant ils se traînaient sur la passerelle, en se tenant au parapet pour ne pas nous tomber sur la tête avec les paquets de mer. De voir du monde, je me mets à rire en claquant de mes dents restantes. Je me disais : « C'est cette eau-là qui me donnait la courante tout à l'heure ? » Et en même temps j'avais peur de rire trop tôt et de nous donner le mauvais sort. Nous arrivions tout de même entre les jetées de pierre, et nous n'avions plus que les lames de fond au derrière — celles qui vous soulèvent sans vous pousser.

Sur la jetée ils criaient déjà tous ensemble : « *Hermidas, Hermidas* » mais lui se met à crier : *Non, non, un malheur, un malheur ;* les gens se taisent ; alors je me rappelle la mort du père Comont.

Les gens nous attendaient sous le tournant d'avant-port, mais le patron Bénard leur tourne le dos, et nous fait traverser le port en biais. J'entends derrière moi dire : « Eh bien quoi ».

— Entre son mât et sa barque, qu'il a été coincé, vous entendez ? »

Dans le port, nous étions entre nous, on avait encore

bien du mal à s'entendre. Personne ne dit mot. Hermidas reprend :

— Ce n'est pas la peine que sa femme prenne de mauvais rêves à notre endroit.

Il devait être fatigué de crier ; il avait la voix toute éraillée. On touche, les premiers sautent, et Morin aussi, et moi, pour hâler.

— Eh bien, Hermidas ?

— Donne l'épaule, petit gars ; chaque fois que je fais mes farces, il me revient du rhumatisme. »

Je l'aide à descendre, il avait l'air tout vieux. Tout de même, une fois le canot tiré, il lui envoie un bon coup de botte en ronchonnant :

— Saloperie de vieille caque. »

Les gens arrivaient, ils avaient fait le tour par le pont tournant. Hermidas tire sa casquette, et se la tape sur la cuisse. On demandait :

— Pas de manquants, pas de blessés ? Ah si, Bourrel.

La mer ne me lavait plus la bouche, et le sang me coulait sur le menton et les moustaches. Je dis « c'est rien que ça ».

— On ramène le matelot et le mousse, dit Bénard.

— Et Comont ?

C'est le matelot à Comont qui répond :

— Il s'est pris entre sa coque et son mât, et il s'est rompu la tête.

— Vous ferez rentrer le sabot, dit Hermidas. On n'en peut plus. Et surtout pas de familles. Allez ; tiens, Bourrel, reste. Ton béret, Morin. »

Les trois autres, même Napé, rentraient se mettre au chaud et se faire du bien chez eux. Hermidas m'amène au café du port.

*

Moi, j'aurais bien fait mon dindon dans la salle. Des

sorties comme ça, ça vaut un peu de causette. Mais lui me mène à la cuisine.

— Patronne, savez-vous ce que vous allez nous mettre au four ?

— Mais quoi donc, asteure ?

— Mais deux chemises et deux paires de chaussettes à ton homme, et deux tricots avec. Vous ferez parler chez Bourrel, qu'on lui amène des culottes et une veste. »

La patronne fait retirer la fille de cuisine et fermer la porte pendant que nous nous changions. Puis Hermidas lui demande :

— Dressez-nous la table ici, le dos au fourneau. Et vous nous ferez flamber un saladier de punch ; chaud devant, chaud derrière. »

Il me fallait lever la lèvre avec le doigt pour boire, et encore je me brûlais les meurtrissures. Bénard riait.

— Nous avons le temps de faire le papier avant dîner. Je dois rendre compte. La première fois qu'ils m'ont dit ça, je leur ai dit : « Vous n'aimeriez pas mieux venir voir ? » Et ils sont pressés, encore. *Ils* vont télégraphier au Havre ou à Paris, pour les journaux. Mais attends, j'ai encore la feuille de la dernière fois. Du papier, patronne, et dites qu'on nous laisse.

« Bon, la date, l'heure, les noms. Je m'appelle encore Bénard, depuis l'autre fois ; le nouveau c'est toi. « *Nous porter au secours de la barque du patron Comont, équipage trois hommes compris le patron* ». Bon, maintenant on s'amuse. Il n'y a que Napé Morin et toi, de point décorés. Napé d'abord, tu veux ? Il a des difficultés pour se marier, avec les parents de sa promise. Attends : j'ai un bout de journal d'un patron de Brest, avec ma feuille de l'autre fois. « *Lancer habilement l'amarre, et réussit à amener à bord...* » Ça va pour Napé et le matelot. Toi, veux-tu avoir pêché le merdaillon ?

— Ah, merci non. C'est lui qui m'a troué le bec, et qui nous a fait retomber sur Comont.

— Bon, va pour Morin aussi. Toi, je vois ; il savait parler, ce patron de Brest : « *au cours d'une manœuvre périlleuse* (on dirait un tour de cirque), attends, toi, Bourrel, voilà, *Bourrel est blessé au visage.* Voilà comment ça s'appelle... Comont, nous l'avons déjà dit : *entre le mât et la coque.* Pauvre père Comont, il voulait que je lui ramène sa barque. Sauf ça, ce n'était pas un foireux, ni un laboureur. Enfin, il vaut mieux que ce soit lui qui ait tort que nous autres. Il ne reviendra pas nous tirer par les pieds. Et voilà, je signe. »

La patronne du Café du Port nous avait fait à dîner, sans demander avis. La salle devait être pleine de monde; ils n'osaient pas entrer. Après un bout de temps, on entend du bruit ; ils devaient avoir Morin et un autre ; ils criaient.

— Tu veux y aller ? me dit Hermidas : c'est de ton âge.

Il me prend une honte, et je reste avec lui.

Comme nous finissions de dîner, arrivent un ou deux gars du port :

— Dites donc, Bénard, le maire a télégraphié au sous-préfet comme vous partiez, et l'autre vient d'arriver par le chemin de fer.

— C'est-il qu'il voulait embarquer avec nous ? Dommage que nous étions un peu pressés.

— Allons... Il va peut-être falloir que vous passiez chez le maire ?

— Dis-lui que s'il veut me voir, il peut passer ici, que je suis craintif des rhumes et que je n'ose pas sortir.

Nous voilà encore tout seuls ; moi, je pensais à ce papier :

— Dites donc, Hermidas, c'est bien la peine de raconter ce qui n'est point vrai ?

— Si tu as des rêves, petit gars, tu feras mieux de ne plus revenir avec nous autres. On a fait de son mieux, ce n'est pas utile qu'on trouve, après, de quoi nous blâmer.

— Mais non, point ça, seulement si c'est vous qui avez tout fait, pourquoi ne pas le dire ?

— Ça ne me fait plus plaisir. J'ai seulement eu du mérite de partir avec mon rhumatisme ; tu ne veux pas que je leur raconte ça, j'ai déjà du mal à m'expliquer sans qu'ils rient. Attends, le voilà, leur sous-préfet.

C'était bien lui, qui entrait avec le maire dans la cuisine :

— Patron Bénard, je suis heureux de vous saluer.

— Vous pouvez bien être content de saluer Bourrel aussi.

Ils me serrent la main tous les deux ; la patronne les fait asseoir :

— C'est votre vingt-quatrième sauvetage, à ce qu'il paraît ?

— Pardon, erreur, ça ne doit faire que vingt-trois aujourd'hui.

— Ah ? vingt-trois seulement ? N'importe, c'est beau tout de même. Et avec vous, qui... ?

— J'ai mis ça là-dessus, pour ne faire de tort à personne. Mais dites donc, vous vous amusez ici, vous avez pensé à la mère Comont ?

— C'est vrai, dit le maire, la victime laisse une veuve.

— C'est ça, dit Hermidas ; eh bien, courez vite. Et elle aura peut-être besoin de mieux qu'une poignée de main.

— Je comprends, dit le sous-préfet. On tâchera d'y pourvoir ; vous êtes un brave cœur.

— Non, mais quoi ? dit Hermidas (j'en rougissais, mais ça ne se voyait pas, tellement j'avais la peau cuite : elle est toute partie le lendemain sous le rasoir).

Le sous-préfet ne se démontait pas facilement ; en partant, il dit encore :

— Et vous, qu'est-ce qui pourrait vous faire plaisir ?

— Bon, dit Bénard, je vous demanderais bien un douanier, mais vous ne me le donneriez seulement pas.

JEAN PRÉVOST

Les républiques s'établissent lentement et difficilement. Leur charte est d'abord mal faite ; les légistes ne savent que dessiner une monarchie qui attend un roi. Tout règlement est une précaution contre le citoyen. Les anciennes compagnies de chemin de fer enfermaient sous clef les voyageurs dans les wagons ; et, j'ai connu le temps où on les tenait dans les salles d'attente, le nez aux vitres, jusqu'à l'heure H où ils partaient à l'assaut. C'est cultiver l'anxiété, qui est le fond des sentiments guerriers. Tout homme, comme dit Stendhal, a son imagination pour ennemie. Un chef ne croit pas aisément à la liberté ; bien plutôt il la craint. Mac-Mahon etait à peu près aussi républicain qu'Hindenburg.

Les défaites font souvent les républiques ; mais elles risquent aussi de les défaire, par mille causes qui ont agi aussi chez nous ; mais ces temps sont oubliés ; Déroulède est oublié. Boulanger est oublié. Les gens de bonne foi considèrent avec stupeur cette Allemagne inquiète qui nous ressemble trait pour trait. L'Alsace recommence sous nos yeux l'éternelle histoire des provinces annexées ; nous n'y comprenons rien ; nous disons que ce n'est pas la même chose ; c'est exactement la même chose ; les fruits de la guerre sont amers.

J'aperçois encore une difficulté pour les républiques, qui est dans cette connaissance des moindres affaires jetée tous les matins sans précaution au nez des citoyens. Il faut s'habituer à trouver dans les Gazettes que tout est perdu. Il faut se créer un optimisme à toute épreuve. Mais convenons que c'est plus facile pour le vainqueur que pour le vaincu, et pour une république d'âge mûr que pour une république enfant. L'inquiétude allemande n'est nullement un fait de race ou de climat ; nous n'étions pas plus tranquilles au temps du duel Floquet contre Boulanger.

Une tyrannie bannit les républicains. C'est un moyen sauvage, dont les effets sont étonnants. Les opposants n'ont plus de chefs ; ils retournent à leurs travaux ; république

gagnée n'est pas vie gagnée. Si les républiques à leur tour bannissaient les tyrans, il y aurait de l'aisance dans les rues. Mais les républiques, comme on l'a cent fois dit, ont la liberté contre elles. Les tyrans occupent la rue ; car, pour les tyrans grands et petits, tyrannie gagnée c'est vie gagnée. D'où les républiques commencent par hurler qu'elles ne veulent pas être républiques. En gros, et vu de l'étranger, ce spectacle est incompréhensible. Et pourtant il est bien naturel que ce qui est républicain dans une république ne passe pas son temps à crier dans les rues. La presse est un autre genre de cri, et ses tyrans ont de l'argent. Ces causes étant connues, il faut garder la bonne humeur ; c'est la paix même en chacun, et c'est la véritable condition de paix pour tous.

Toutes les guerres sont d'humeur au commencement. Je citerai plus d'une fois l'aveu naïf de Viviani : « Les nerfs de l'Europe étaient à bout. » Mais je le commenterai à ma manière. L'alerte de l'an quatorze arriva comme tous les gens d'importance étaient en vacances ; les sous-ordres furent élevés à l'importance, et s'affolèrent. Ce fut une politique bilieuse et aigre, une politique réveillée en sursaut. Cela est physiologique et presque tout est physiologique dans ce que nous voulons appeler le mouvement de nos pensées. Un homme surpris est un homme offensé ; il l'est d'abord physiologiquement, par le sursaut qui est une réaction humiliante. Après cela, et fort promptement, il l'est dans ses pensées ; le mot continue le geste, et l'idée suit le mot. C'est pourquoi je crains les agités ; mais il importe que je ne les craigne pas trop ; je serais aussi un agité. Comprendre délivre de craindre, et remplace craindre.

Les nations ne s'affrontent point ; ce sont les hommes qui s'affrontent ; tels hommes. Et je n'ai jamais cru non plus que les intérêts contraires fassent les guerres ; je crois plutôt aux passions, parmi lesquelles la timidité n'est pas la moins redoutable. Et au contraire une certaine nonchalance, moitié naturelle, moitié apprise, se gagne si vite, que je suis assuré qu'un homme tranquille empêche les drames, sans même y penser. Si nous ne sommes représentés par un tragédien, nous n'aurons pas de tragédie. Le mot si connu de Briand : « Tant que je serai là... » est un maître mot dont je n'ai pas encore saisi tout le sens. Mais j'essaie. Je ne suis pas le seul. Un certain promeneur à la pipe a eu plus d'un matin pour y penser.

ALAIN

RÉFLEXIONS

La question Bel-Ami.

On connaît ce mot, assez étrange à première vue, de Guy de Maupassant : « Bel Ami, c'est moi. » On aurait pu le lui prêter, comme pendant au « Madame Bovary c'est moi » de Flaubert. Mais voici qu'il reçoit une confirmation écrite. Il y a quelques semaines, M. Fernand Vandérem, se rendant à un café du boulevard, débouchait de la rue Royale sur la place de la Madeleine, et jetait à la devanture de la librairie Conard les deux regards qui lui sont naturels, celui du lettré et celui du bibliophile. Il tomba en arrêt devant un exemplaire de *Bel-Ami*, ouvert à la première page, qui produisait cette dédicace : « A Madame B... hommage de Bel-Ami lui-même ». Il l'acheta et publia cette ligne dans le *Bulletin du Bibliophile.*

Voilà un problème curieux. Car enfin tout de même aucun lecteur du roman n'aurait eu l'idée de voir dans Bel Ami quoi que ce soit de Maupassant. Bel Ami est un ancien sous-officier qu'un camarade introduit dans le journalisme au moment où il allait entrer dans un manège comme écuyer, et qui, d'ailleurs, incapable d'écrire ses articles, se les fait dicter par une femme, tandis que Maupassant est un des grands écrivains de son temps. Bel-Ami arrive à la grande fortune, et compte bien arriver à la députation et au ministère, par les femmes, Maupassant n'est arrivé que par son talent, et s'il a aimé les femmes il ne leur a jamais rien demandé, pas même de le faire académicien. Bel-Ami se fût décoré, Maupassant refusa la Légion d'Honneur. Enfin Maupassant lui-même, dans une lettre qu'il écrit de Rome en 1881 après *Bel-Ami*, pour démentir cer-

taines interprétations de son livre, appelle son héros un gredin et une crapule, ce qui paraît d'ailleurs un peu exagéré, puisqu'en somme il n'est même pas un maquereau. Alors ?

Je parlais l'autre jour à M. Conard de l'exemplaire que son commis avait vendu à mon confrère. Il n'attachait pas à la dédicace une grande importance : « C'est une simple plaisanterie de Maupassant, me dit-il. Quel rapport entre lui et Bel-Ami ? » Il se trouvait justement que lorsque parut le roman, en 1885, M. Conard était jeune commis chez l'éditeur de Maupassant, Oscar Havard. On parlait alors beaucoup du livre, et l'on citait non un original, mais des originaux de Bel-Ami, qui aurait été un composé, disait-on, de trois journalistes connus, dont l'un vit encore, et dont un autre, un ancien officier qui eut son heure de vogue chez les lectrices de contes du *Gil-Blas* et de romans galants, eût-été René Maizeroy. On remarquera que Maizeroy était un écrivain pour femmes, qu'il écrivait sous le pseudonyme de Coq-Hardy, et que Bel-Ami s'appelle Duroy (sur le manuscrit il porte d'abord le nom de Leroy). Mais d'autre part Maizeroy était fort lié avec Maupassant qui avait écrit en 1883 la préface d'un de ses livres, *Celles qui aiment*. Il appartenait à une famille importante, était authentique baron. Il semble bien qu'aucun des confrères de Maupassant n'ait pris *Bel-Ami* pour un livre à clef dont il eût pu s'offenser. Bel-Ami n'est précisément personne.

Et cependant on ne saurait négliger le « Bel-Ami, c'est moi ! » corroboré par la dédicace de l'exemplaire Vanderem. On n'écartera pas non plus tout à fait quelques journalistes connus qui touchaient à la trentaine en 1885. Il y a un petit problème *Bel-Ami*, qui serait fort négligeable s'il s'agissait de la simple anecdote, et qui devient intéressant dans la mesure où il apporte des idées sur les dessous de la création romanesque.

***

Je ne crois pas que *Bel-Ami* soit le plus célèbre des romans de Maupassant : les techniciens citent plus souvent *Une Vie*,

et peut-être lit-on davantage *Fort comme la mort.* Je crois pourtant que de tous les romans de Maupassant *Bel-Ami* est le mieux lié à la tradition flaubertienne.

Comme *Madame Bovary* le sous-titre de *Mœurs de Province, Bel-Ami* seul, parmi les romans de son époque pourrait porter avec la même ampleur et la même vérité que le roman de Flaubert ce sous-titre de *Mœurs de Paris* ou *Mœurs parisiennes*, sous-titre qu'a employé couramment Alphonse Daudet, mais qui ne figure guère sur les couvertures des livres du conteur provençal que comme une étiquette utile de librairie. *Bel-Ami* est l'histoire de l'homme qui arrive, et qui arrive par les femmes. Or Paris est le lieu où l'on arrive, où seul on peut se dire arrivé, et le roman de mœurs parisiennes est depuis Balzac le roman de l'arrivée, de l'arrivage ou de l'arrivisme. D'autre part, dans l'opinion des deux mondes, Paris c'est moins les Parisiens que les Parisiennes, et la vie de l'élite parisienne peut s'appeler une gynocratie. Dans une gynocratie on arrive par les femmes, comme dans une monarchie absolue on arrive par le roi. L'histoire de Duroy, que les femmes tirent du néant et qu'elles conduisent seules à son apothéose des marches de la Madeleine, ressemble à l'histoire d'Albert de Luynes, de Dangeau ou de Chamillart, tirés d'un néant personnel analogue par la faveur d'un tout-puissant à qui ils avaient su plaire. Duroy (le baron du Roy) représente à peu près pour Maupassant ce que Dangeau représentait pour Saint-Simon. Comme il y a la monnaie d'Emma Bovary dans toutes les petites villes de France, des pièces à l'effigie de Bel-Ami forment la monnaie même de la vie qui circule à Paris.

Evidemment on peut arriver par les femmes, surtout par les femmes d'âge, beaucoup plus honorablement que ne le fait Bel-Ami. Et la façon la meilleure d'arriver par les femmes, c'est peut-être de ne devoir son succès qu'à l'intelligence de sa femme à soi, quand cette intelligence s'exerce, comme on dit, en tout bien, tout honneur. On eût pu diversifier en vingt manières le thème de *Bel Ami*, et jusqu'à en faire un roman édifiant : par exemple le *Bon Ami* ou le *Cher Ami* ou le *Cher Maître*, une carrière d'académicien. Maupassant a traité ce thème avec les

procédés, le pessimisme et la dureté d'un romancier flaubertiste ou naturaliste de 1884, voilà tout.

On conçoit alors que « Bel-Ami c'est moi » ait pu prendre le sens de « Madame Bovary c'est moi » ou mieux encore d'un « Frédéric Moreau c'est moi » possible. *Bel-Ami* paraîtrait le roman des ambitions et de la carrière d'un Maupassant qui n'aurait pas eu de talent, de même que Frédéric Moreau est le roman d'un Flaubert sans littérature, et avec cette différence que l'*Education* correspond à la décomposition d'un être, *Bel-Ami* à la construction d'une carrière.

On introduira cette hypothèse non pour y renoncer ensuite, mais pour la faire glisser et lui en substituer insensiblement une autre, qui en gardera les traces. On remarquera en effet que si Frédéric Moreau est ce que Flaubert aurait risqué d'être (et comme Zola a dit avoir fait le Lazare de la *Joie de Vivre*) au contraire Duroy est composé de ce que Maupassant aurait voulu être, et de ce qu'il n'était pas, et de ce qu'il n'aurait pas été fâché qu'on crût qu'il était : un homme qui plaît aux femmes, particulièrement à celles du monde « Bel Ami c'est moi ! » signifierait alors non pas tout à fait ce que disait Moréas : « Moi les femmes m'aiment parce que je suis bô » mais « Moi les femmes m'aiment parce que je suis Maupassant, et si je voulais... si j'essayais... si je n'étais pas celui qui écrit Bel-Ami,... si je préférais être Bel-Ami ». Non qu'il eût lieu de le penser ni qu'il le pensât, mais un homme aime à le faire penser de lui. Le mot de Maupassant indiquerait en somme qu'il a prétendu employer une grande expérience des femmes à écrire le roman d'un homme qui est un spécialiste de l'expérience des femmes. Ainsi Laclos qui n'a ou n'eût sans doute point admis les scélératesses de Valmont aurait-il pu dire aussi justement : « Valmont c'est moi ! » Un exemple plus proche de nous serait même plus clair. Songez à ce que le professeur adjoint Pagnol a mis de son expérience et de ses ambitions dans Topaze, souvenez-vous de la grande tirade de Topaze déchaîné, qui est une véritable parabase, et qui par les applaudissements qu'elle suscite m'a fait comprendre ce qu'était la parabase grecque, et voyez si par

hasard l'opération $\frac{\text{Maupassant}}{\text{Bel-Ami}} = \frac{\text{Pagnol}}{\text{Topaze}}$ ne tiendrait pas...

On sait d'autre part que les expériences amoureuses et mondaines de Maupassant ont été assez malheureuses, que sa vie sexuelle fut, justement à partir de *Bel-Ami*, écrit en 1884, une tragédie lamentable (je renvoie au livre du Dr Voivenel sur la *Folie de Maupassant*). Songez aussi qu'à son époque les écrivains étaient assez loin de posséder dans la vie mondaine la situation où ils sont parvenus depuis. Ils y entraient surtout par les salons israélites ou grand-bourgeois métèques. Le salon des Walter, dans *Bel-Ami*, est fait de l'expérience d'un écrivain moyen qui allait dans la partie du monde qui lui était accessible. Quand Maupassant voulut monter plus haut, il subit des mystifications cruelles que la chronique a contées, et qui seraient impossibles aujourd'hui. Mais enfin il aimait le monde, il aimait les femmes, et il a composé Bel-Ami un peu avec des qualités qu'il avait et beaucoup avec des qualités qui lui manquaient pour être le Bel-Ami des femmes.

Le roman de Maupassant, très fort en ceci comme sur bien d'autres points, ne se contente pas de présenter Duroy, fils de paysan normand, sous-officier qui a, dit-on à la caserne, « tout du juteux » comme l'homme qui plaît aux femmes ; il montre et il explique pourquoi. Duroy a le don pour leur parler, et non seulement d'amour, mais de n'importe quoi. Il leur dit tout ce qu'il faut, rien de ce qu'il ne faut pas. Ce sous-off qui arrive d'Afrique, la première fois qu'il se présente dans un salon, celui de Mme Walter, entouré de femmes, se trouve instantanément spirituel, ce qu'il n'est jamais dans la salle de rédaction, entre les journalistes, et il sait partir juste au moment où, ayant produit son effet, il sera apprécié et regretté. Il a ce don exactement comme Maupassant avait le don d'écrire une nouvelle et de faire vivre les personnages d'un roman. Le don de parler aux femmes, Maupassant ne le possédait guère plus que Duroy ne possédait le don d'écrire. Mais un échange se produit, comme dans la vie. Duroy devient journaliste par les femmes (Mme Forestier) comme Villeroy devenait homme de guerre par la faveur de Louis XIV. Et inversement le roman-

cier sort de son roman comme une manière de super-Bel-Ami, c'est-à-dire comme un homme qui paraît savoir comment on réussit avec les femmes, sinon par les femmes. « La preuve que Bel-Ami c'est moi, c'est que je l'ai fait. »

D'autre part, bien que Maupassant ne possédât guère plus le génie bel-amical de Duroy que Duroy n'était pourvu du génie littéraire de Maupassant, il va de soi qu'il eût été tout de même plus facile à Maupassant d'avoir pour maîtresse la femme et pour femme la fille d'un banquier israélite à millions, comme les a Duroy, qu'à Duroy d'écrire *Fort comme la Mort*. Maupassant mena jusqu'au précoce déclin sexuel de 1885 une vie sensuelle très copieuse. Flaubert lui écrivait en 1876 : « Toujours les femmes, petit cochon. » Nous lui connaissons, même par leur nom, des maîtresses bourgeoises, peut-être une grande dame de la colonie étrangère. Et sans doute quelques-unes de ses expériences personnelles se retrouvent plus ou moins dans une partie de celles de Duroy, comme elles se retrouvent dans *Notre Cœur*. La personne à qui est dédié l'exemplaire Vandérem était, nous avons tout lieu de le croire, beaucoup plus capable que nous de discerner les raisons pour lesquelles elle recevait avec ce livre l'hommage de « Bel-Ami lui-même... »

Nous reconnaissons dans tout cela la manière dont les romanciers en général, et ceux de l'école de Flaubert en particulier, créent un personnage vivant et avec ce qu'ils sont, et avec ce qu'ils voudraient être, et avec ce qu'ils pourraient être, et avec ce qu'ils redouteraient d'être si toutes leurs puissances se développaient librement, et même avec ce qu'ils haïraient d'être. Sous toutes ces formes il s'agit de cet être de pensée qui déborde notre être de chair, et que l'acte créateur du romancier fait passer à un être de chair, autre et le même. Le roman de Max Jacob l'*Homme de Chair et l'Homme Reflet* n'est peut-être pas très bon, mais on en trouvera le titre assez significatif pour lui emprunter ces expressions. Et on remarquera que l'homme de chair et l'homme reflet ne sont que des limites, qu'il y a entre eux bien des intermédiaires, que l'homme reflet de lui-même et pour lui-même se distingue de l'homme reflet des

autres et pour les autres. Autant de routes que l'analyste ouvre dans notre indivisible forêt intérieure. *Bel-Ami* se place nettement et clairement au croisement de ces routes.

***

Il y a un autre point par lequel *Bel-Ami* nous paraît le plus flaubertien des romans de Maupassant. Là seulement, à la manière de l'auteur de *Madame Bovary*, il a créé un *type*. Bel-Ami est même le seul type qui soit sorti de toute l'école de Médan. Ce type a duré. Aujourd'hui il ne date pas. Il est lié à la vie même de Paris, comme il était lié (voyez Saint-Simon et voyez aussi le beau-frère de sa femme, ce Bel-Ami qu'était Lauzun) à la vie de la cour au XVIIe siècle. On transposerait sans difficulté Bel-Ami dans un portrait à la manière de La Bruyère.

Le critique de 1885 a crié pudiquement à l'invraisemblance. Maupassant calomniait les journaux, le Parlement !... Le chemin fait par un sous-officier ignorant à travers la presse, jusqu'à l'apothéose de la Madeleine et à l'*A nous deux !* adressé à la colonnade d'en face (Duroy oublie bien mal à propos dans la perspective ce trait d'union qu'est ici le monolithe phallique d'Égypte) a paru de l'invention la plus arbitraire. Or, et tout au contraire, Maupassant a été prophète dans Bel Ami comme Flaubert dans Homais. Rien de plus facile que de mettre la *Vie Française*, le journal de Walter et des intérêts marocains, à la page d'aujourd'hui. Et le mariage de Bel-Ami l'emporte indiscutablement en crédibilité sur le mariage d'Arthur Meyer. La vérité est que *Bel-Ami* est fait de main de maître, très grand roman et non pas, comme on l'a dit, succession de tableaux, bâti pour durer, et d'un métier qu'à tort ou à raison d'aucuns estiment aujourd'hui perdu.

ALBERT THIBAUDET

P.-S. — Dans mon article du dernier numéro, les *Idées Politiques de la France*, j'ai énuméré les nations coloniales de l'Europe en oubliant tout simplement leur doyenne : le Portugal ! J'en fais réparation solennelle au pays d'Albuquerque et de Camoëns, d'où sont parties des réclamations justifiées.

SCHOLIES

Politique et Histoire

Il y a quelques mois, paraissait un essai historique, dont l'auteur soutenait que la formation nationale de la France est l'œuvre de la nation tout entière, les rois n'en ayant été que des serviteurs d'un moment, d'ailleurs particulièrement précieux. Je n'ai nullement le dessein de discuter cette thèse. Je voudrais seulement commenter le fait suivant, qui me semble propre à fournir quelque contribution à la compréhension des partis en France : cette thèse — essentiellement nationaliste — a exaspéré les nationalistes, du moins les nationalistes royalistes.

D'où vient cette irritation ? Visiblement, de ce que ces singuliers « nationalistes » veulent que, dans la formation de la France, les rois aient été *tout*, la nation *rien*. Ce qu'admirent ces admirateurs de la France, c'est la *monarchie* française, nullement le peuple français, lequel leur fait l'effet, comme d'ailleurs tous les peuples, d'une matière dénuée de toute pensée propre et dont un chef habile ou énergique fait absolument ce qu'il veut. Tout ce qu'ils peuvent accorder à ce peuple, c'est qu'il a eu le bon sens de se mettre de lui-même, du moins pendant huit siècles, dans la main de ces bons chefs.

Cette conception du peuple et de sa radicale impuissance à toute volonté personnelle est une idée qui aura joué un rôle considérable dans l'histoire. Elle est chevillée à l'âme des grands et de leurs fidèles. Aucune leçon ne la leur ôtera. On peut la suivre à la trace dans la famille Bourbon : Louis XIV déclarait qu'avec un peu de poigne Jacques II ferait rentrer toute l'Angleterre dans le catholicisme ; Louis XVI n'a jamais accepté que la Révolution eût des racines dans la nation ; Louis XVIII a toujours voulu que

la réussite de Napoléon à son retour de l'île d'Elbe ait été l'effet d'un complot ; il n'a jamais admis que le bonapartisme des paysans fût réel ; en 1818, apprenant que certains régiments de Tours ont un mauvais esprit, il fait changer les chefs, persuadé que cela suffit et que des troupes n'eurent jamais que l'esprit qu'on leur donne ; Charles X est mort convaincu qu'il avait été renversé par trois ou quatre meneurs d'une foule qui ne savait pas ce qu'elle faisait. (Notez que le rôle des meneurs est indéniable ; reste à savoir s'ils réussissent, quand ils ne répondent à rien dans le troupeau.) Ce souverain mépris du peuple n'est, d'ailleurs, pas spécial aux chefs de droit divin ; Napoléon n'a jamais voulu croire que le peuple espagnol avait une volonté et ne lui cèderait pas. On a vu, récemment, un ministre de la République persuadé qu'avec l'accaparement de la T. S. F. et avec des préfets bien dressés il allait faire voter les Français à la baguette ; je gage qu'à l'heure actuelle il n'admet pas encore que, s'il a échoué, c'est parce qu'il y a des peuples dont on ne fait pas ce qu'on veut [1].

Mais voici où le cas de nos royalistes se complique : s'ils veulent que les Français ne soient pour rien dans la formation de la France, ils sont loin de l'énoncer avec cette netteté, même lorsque leur irritation contre la thèse adverse vient mettre leur âme à nu ; ils croient devoir, au contraire, murmurer que cette thèse « n'est pas totalement fausse », que, « parmi ses sophismes, elle contient bien quelque parcelle de vérité ». On trouverait, dans leur *Histoire de France*, beaucoup de pages où les rois sont loués, exactement comme dans celle qu'ils attaquent, parce qu'ils ont eu l'intelligence de répondre aux sourds désirs de la nation ; je crois même m'en rappeler une où on lit que Clovis, en supprimant les chefs des petites tribus franques pour achever l'unité de son domaine, avait pour lui l' « opinion publique », ce qui,

1. Certains serviteurs des rois semblent avoir compris que la France était de ces peuples là. Au comte de Chambord, résolu en 1871 à maintenir le drapeau blanc, un de ses conseillers déclarait : « Je me bornerai, puisque la résolution de Monseigneur est immuable, à le supplier de ne pas en faire ostensiblement une question d'honneur, *car il forcera la France à en faire autant, Elle a toujours eu une volonté et elle a toujours su l'exprimer.* » (Marquis de Noailles. *Le Bureau du roi* (1848-1873), p. 231.)

dit de cette époque et avec cette sûreté, me paraît tout de même un peu fort. C'est que leur clientèle, essentiellement bourgeoise, ne tolèrera jamais d'entendre qu'elle n'a été pour rien dans l'édification de la France, que celle-ci est seulement l'œuvre de chefs qui savaient ce qu'ils avaient à faire, et ne se souciaient nullement de l'avis des Français. Il y a quelque temps, comme un de ces avocats du trône semblait un peu gêné d'expliquer pourquoi Louis XVI, en pratiquant sa collusion ave l'Autriche, ne pensait point trahir la nation, quelqu'un osa lui souffler qu'il avait sous la main une justification bien simple : c'est que Louis XVI pensait que la nation c'était lui, lui tout seul, le reste des Français n'étant que ses serviteurs. Le brillant polémiste se garda bien d'user de cette explication ; elle eût indigné ses lecteurs, qui sont, au fond, de braves jacobins, et veulent que les rois de France se soient crus des délégués de la nation française, tout comme un Danton ou un Clemenceau, sous la seule différence qu'ils étaient, eux, honnêtes et intelligents. C'est une des curiosités de notre temps que le cas de ces féodaux, constamment obligés de retenir leur langue, avec leurs ouailles empoisonnées d'esprit démocratique.



Mais laissons la psychologie de ce parti. Profitons plutôt de l'occasion qu'il nous offre de verser quelques nouvelles pièces au dossier de l'histoire de la France.

1. — Sur l'intérêt que les Français portèrent de très bonne heure à leur formation en nation, ceux que touche ce problème d'opinion publique aimeront peut-être d'apprendre que, dès le douzième siècle, Louis VII venant, par son divorce, d'aliéner toute une partie du domaine, les moines de l'abbaye de Vézelai protestent nettement contre cet acte ; qu'en 1391, Charles VI ayant donné l'Orléanais en apanage à son frère Louis, les habitants de la province se plaignent vivement qu'on les sépare de la couronne. Il n'est peut-être pas indifférent de noter qu'ici la volonté de la France d'être une nation s'affirme, non pas d'accord

avec la volonté royale, mais formellement contre elle[1].

2. — Sur la question du rôle joué par les individus dans l'histoire de la France, je recommande les récents articles de M. G. Pagès touchant l'établissement des intendants, des provinces, et la formation de leur pouvoir, tel qu'on le constate à la fin de l'ancien régime[2]. On y apprend que cette formation est l'effet d'une lente évolution sociale, continue et quasi anonyme, bien plus que de la volonté personnelle d'un Richelieu ou d'un Colbert. En particulier, la permanence des intendants dans les provinces, source plus tard pour la France d'une administration vraiment organisée, n'est due à l'initiative d'aucun de ces ministres ; Colbert ne la voulait nullement lorsque, en 1664, il ordonna sa grande enquête, d'où elle est sortie comme mécaniquement. Il semble que ce soit, là encore, un de ces nombreux cas (qu'on pense, par exemple, aux ministres de Philippe-le-Bel réunissant de modestes assemblées de bourgeois pour leur tirer de l'argent et créant ainsi, dans l'œuf, les États-Généraux) où l'historien de la France peut dire : « Les chefs proposent, les peuples disposent. »

3. — A ceux qu'intéressent l'évolution de la Monarchie française et les causes de sa chute, je signale un article du même G. Pagès sur la vénalité des offices dans l'ancienne France[3] ; ils y verront que, que grâce à cette institution, et à côté de ses mauvais effets, il arriva que, pendant près de deux siècles, la bourgeoisie française, *y compris la plus*

1. Hugues de Poitiers, moine de Vézelai, dans son *Histoire de l'abbaye de Cluni*, entreprise sur le conseil de son supérieur, l'abbé Ponce de Montboissier, frère de Pierre le Vénérable, blâme le divorce de Louis VII avec Aliénor et montre, par le détail des provinces dont Louis se priva par là, combien cet acte était contraire aux intérêts de la France. *Pravo usus consilio, uxorem suam cum prœnominata terra (quœ regnum aliquando per se exstiterat), dimisit.* (*Histoire littéraire de la France*, tome XII, p. 674). — « L'an 1391, le roi, voulant aucunement apanagier son frère Louis, lui bailla la duché d'Orléans, laquelle, après la mort de Philippe, duc d'Orléans, était venue à la couronne, et l'en reçut en foi et hommage. Dont ceux d'Orléans furent très mal contents, disant que le roi leur avait promis que jamais ne partiraient de la couronne, et en firent forte poursuite... » (Juvénal des Ursins, année 1391.)

2. *Revue des Cours et Conférences*, 15 et 30 juin 1932 ; *Revue d'Histoire moderne*, janvier-février 1932.

3. *Revue Historique*, mai-juin 1932.

humble, fut associée à l'exercice de la puissance publique, et, par conséquent, attachée à la Monarchie, qu'elle a aidée de son or, et qui lui a, en retour, abandonné l'honneur et le bénéfice d'administrer le royaume en son nom ; puis que, à partir du gouvernement personnel de Louis XIV, l'administration de la France tend à appartenir exclusivement à quelques dizaines d'intendants, c'est-à-dire à une oligarchie, qui, bien que d'origine bourgeoise, a des intérêts de plus en plus confondus avec ceux de la noblesse ; en sorte que la bourgeoisie, qui continue de s'enrichir et forme la classe la plus éclairée de la nation, se voyant dépossédée de sa part de puissance publique, s'irrite et se désaffectionne de la Monarchie. Tout cela fortifiera ceux qui pensent que la Révolution n'a fait que rétablir en France une démocratie bourgeoise qui y existait avant Louis XIV ; qu'en d'autres termes, la solution de continuité dans l'histoire de la France — l'« accident » — y est marqué, d'un certain point de vue, non pas par 1789, mais par le règne des derniers Bourbons.

4. — Encore au sujet de la Révolution, je signale à ceux qui s'efforcent de comprendre les origines intellectuelles de ce mouvement une étude singulièrement suggestive de M. D. Mornet sur l'*Eveil de la Curiosité intellectuelle au XVIIIe siècle* [1], Ils y apprendront d'abord que, contrairement aux déclamations de Taine, le XVIIIe siècle, dans son ensemble, n'est point du tout l'âge des systèmes abstraits, indifférents à l'expérience, mais qu'au contraire il a fait aux constructions de la raison pure une guerre acharnée. Si l'on prend les milliers de mémoires que nous ont laissés les académies provinciales (et c'est là, montre excellemment l'auteur, qu'il faut chercher l'esprit public de l'époque, et non pas dans le témoignage de quelques gens de lettres, qui jugent leur temps sur quatre exemples), on voit que, pour dix mémoires au plus concernant les systèmes généraux de la politique ou des sciences, on en trouve des milliers consacrés à des sujets tels que la culture de la vigne et la fabrication des vins, du pain, du sucre, les maladies des plantes et du bétail ; que

1. *Revue de Paris*, 1er août 1932.

la plus grande partie des prix académiques est réservée à ces problèmes : « Quelle est la meilleure manière de remédier aux engorgements des moulins dans les crues d'eau ? — Déterminer les causes de la graisse du vin ? — Quelles sont les branches d'agriculture qui sont les plus avantageuses en Basse-Normandie ? ». — Mais surtout ils y verront une réfutation de la célèbre thèse d'Augustin Cochin, selon laquelle la Révolution serait fille des « Sociétés de pensée », c'est-à-dire d'une immense conspiration, d'une « machine » montée, depuis plusieurs années, pour donner le pouvoir à un certain nombre de bavards avides, d'illuminés orgueilleux ou de profiteurs sournois. Les sociétés de pensée, reconnaît M. Mornet, existent, en effet, depuis le milieu du XVIIIe siècle ; mais jusqu'en 1788, « année d'agitation révolutionnaire soudaine », non seulement on ne trouve jamais dans aucune de ces sociétés un complot ou même un dessein nettement ou vaguement révolutionnaire, mais encore on n'y rencontre à peu près jamais une intention révolutionnaire même inconsciente, une humeur de révolte, ni même un goût acerbe de la critique politique ou sociale. Ce qu'on y trouve, c'est l'habitude de lire, de réfléchir, de raisonner, c'est le remplacement de l'esprit d'obéissance passive par l'esprit d'examen, c'est l'accoutumance à ne pas accepter les choses comme nécessaires par cela seul qu'elles sont. Et cela suffit fort bien pour expliquer l'état d'esprit de 1788-1789, mais n'a rien à voir avec des intellectuels préméditant une révolution, ni même préméditant des transformations qui poussent à une révolution.

L'auteur résume ses vues en ces lignes, qui me semblent propres à redresser bien des jugements : « A prendre les choses en gros il y a sans doute trois sortes de révolutions : les révoltes plus ou moins généralisées de la misère, de la faim ; elles aboutissent ordinairement soit à des répressions brutales, soit à l'anarchie — les révolutions préparées et menées à bien par une minorité souvent très petite, mais

1. A rapprocher de cette pensée de Mathiez : « La classe qui va prendre la direction de la Révolution ne se laisse nullement séduire par une idéologie vide ; elle connaît à fond les réalités (économiques) et possède les moyens d'y conformer ses intérêts. » (*Révolution française*, tome I, p. 48.)

audacieuse qui s'empare du pouvoir, entraîne ou maîtrise une masse indifférente ou inerte — enfin les révolutions qui sont l'aspiration d'une majorité ou tout au moins d'une très large minorité, qui sont voulues consciemment par cette majorité et qui triomphent parce qu'elles ont pour elles cette volonté. Or la Révolution française offre incontestablement, à ses débuts, ce caractère... L'évolution de la Révolution est une histoire ; l'étude de ses origines en est une autre. Dans l'étude de l'évolution on doit, sans aucun doute, accorder une grande importance aux individus et aux groupements organisés, même si ces groupements sont une petite minorité. L'étude des origines révélerait au contraire le peu d'importance relative des individus, même s'ils s'appellent Voltaire, Rousseau, Mably. C'est à travers toute la France ou tout au moins dans une classe cultivée répandue à travers toute la France qu'il y a un état d'esprit, une opinion révolutionnaire. »

5. — Au sujet du peu de sécurité que le traité de Versailles a donné à la France par rapport à ses voisins de l'Est et de la responsabilité qu'un certain parti en rejette sur la République, on a souvent fait observer que la France n'en avait pas reçu davantage du traité de Nimègue, si on en juge par la guerre qu'il lui fallut soutenir moins de quinze ans plus tard. Or je lis, dans un savant ouvrage de M. Louis Halphen[1], qu'il en alla tout de même après Bouvines ; aux frontières franco-allemandes, dit l'auteur, cette victoire et le traité qui la suivit laissèrent intact le problème des rapports féodaux et des dangers qu'ils portaient pour la France. Et, en effet, on ne sache pas que les successeurs de Philippe-Auguste aient été longtemps à l'abri des attaques germaniques. En vérité, la France n'a *jamais* eu de sécurité du côté de l'Est, et il semble bien qu'elle n'en puisse pas avoir ; que le péril d'Outre-Rhin soit une donnée inéluctable de son être géographique. L'esprit philosophique rend indulgent pour les conducteurs républicains de la France. Il rend même indulgent pour ses rois.

JULIEN BENDA

1. *L'Essor de l'Europe*, p. 257.

ALAIN

La France devait au monde un grand essayiste, depuis bientôt cent ans. Montaigne, Pascal, Vauvenargues avaient commencé une série ; le XIXe siècle n'avait pas bien réussi à continuer, malgré une tentative avec Joubert, et un à-côté avec Amiel. Mais Alain est venu sauver l'honneur.

Les ennuis si vifs et si nombreux de l'heure présente nous cachent trop facilement le fait que nous vivons dans une grande période intellectuelle. Période qui sera dans l'avenir mise à côté des années 1660 et des années 1830. En Proust, Valéry et Alain nous avons trois hommes de premier plan ; Gide pour certains, et Claudel pour certains autres sont l'objet de cultes plus fervents encore. Et notre seconde ligne (dans laquelle beaucoup sont capables de grandir et de passer au premier rang) est plus brillante que la seconde ligne des romantiques de 1830 ou des classiques de 1660. Mauriac, Martin du Gard, Bloch, Hamp, Maurois, Romain Rolland, Schlumberger, et cinq ou six autres pèseront plus que Soulary, Desbordes-Valmore, Émile Deschamps, ou Pradon et Campistron. Et la peinture ou la sculpture de notre époque sont au moins au niveau de la littérature.

Aussi n'ai-je point peur de confronter Alain et ses grands précédesseurs. Alain aura mieux exprimé son temps que Montaigne lui-même, car Alain s'est engagé par ses passions plus profond dans la nature humaine de son époque. On verra plus tard dans Alain comment la France vivait au XXe siècle, alors qu'on voit mal dans Montaigne ce qu'étaient les gens du XVIe ; et ce qu'est l'homme en général, on le voit aussi bien — pour moi, je le vois mieux — dans Alain que dans Montaigne. Et cela est important :

O Cher Horatio, quelle gloire meurtrie
Laisserai-je après moi, si nul n'explique mieux ces choses...

dit Hamlet ; et, après Proust, après Mauriac, nous pouvons nous demander en effet ce que la postérité pensera de nous. Hamp dans le roman porte témoignage, mais le roman ne guérit pas les blessures du roman. Alain ne sera pas accusé d'inventer. Il décrit et il explique.

Et quel témoignage pour nous, qu'Alain en somme soit optimiste. *Mars ou la guerre jugée* est un livre unique parmi les livres de guerre. De Barbusse à Remarque, les écrivains ordinaires ont établi indiscutablement les relations qui existent entre les passions basses de l'homme et la guerre. Problème vulgaire, à solution vulgaire. Évidemment, la peur, la cupidité, l'égoïsme, la bêtise, etc. Alain le sait bien, Alain le dit bien. Mais en plus Alain montre les relations aussi solides qui existent entre les passions nobles et la guerre : l'orgueil, le courage, la ténacité, la force. Et nous recommençons à espérer : si nous ne sommes que les hommes décrits par Barbusse et Remarque, nous sommes perdus dans l'égoïsme et la folie ; mais si nous sommes les hommes d'Alain, et si les Allemands sont aussi les hommes d'Alain, malgré les catastrophes, nous tirerons quelque chose du chaos.

Les Eléments d'une Doctrine Radicale nous donnent la même leçon pour la politique. Si Maurras a entièrement raison, nous sommes perdus. Si Maurras avait eu entièrement raison, la France aurait déjà disparu. Mais Alain nous révèle, dans le chaos politique comme dans le chaos guerrier, des éléments de force et de vie. Qu'il est facile d'attaquer les parlementaires ; et les radicaux en particulier, qu'il est facile de les écraser, sur le papier. Alain accomplit la tâche plus noble de nous les expliquer, de nous expliquer pourquoi ils sont, et pourquoi ils seront ; et l'explication n'est pas déshonorante.

Pour élargir encore, c'est à la nature humaine entière qu'Alain applique une semblable analyse. *Les Idées et les Ages*, comme les deux volumes des *Propos*, nous consolent d'être hommes, tout en châtiant comme il se doit nos perversités.

Conservant donc ces différences de nature, ces belles variétés qui sont tout mal en apparence et en réalité toute richesse. Au lieu de récriminer, constater et s'assurer de soi. Car tout ce qui

est inférieur est matière ; et c'est la forme qu'il faut trouver dans la matière, même, comme ces génies rustiques qui sculptent les montagnes. Que l'homme donc soit l'enfant délivré, et la vertu le vice développé...

Voilà la conclusion des *Idées et des Ages.*

*

J'ai ailleurs [1] et vivement, reproché à Alain de ne pas conclure. La critique des contemporains a ses privilèges, dont le principal est de se corriger, puisque les œuvres encore vivantes se développent toujours. Alain a, depuis, conclu ; ou mieux, il nous a livré ses conclusions. *Les Entretiens au bord de la mer* nous donnent l'essence de sa pensée, entrevue déjà dans le chapitre VI du livre premier dans *Les Idées et les Ages* : « Je veux traiter de la conscience « comme d'une puissance humaine non divisible, et qui, à son moindre degré, se trouve supposée toute. » Mais par un retour typique d'Alain, il ajoutait deux pages plus loin : Je vais... trop vite sans doute ». Nous lui reprocherons cela tout à l'heure.

Mais dans *les Entretiens*, l'idée centrale d'Alain se révèle à plein, et le reproche à lui fait comme à Montaigne, de rester sur le *Que sais-je?* tombe. C'est l'idée de la liberté qui est le centre de la pensée d'Alain ; et tout y revient toujours. » Et la liberté, dit le vieillard, est peut-être la « seule qualité occulte ». L'amour de la liberté, qui grondait dans *Mars ou la guerre jugée,* et qui s'expliquait dans la *doctrine radicale,* s'est exalté jusqu'à la métaphysique dans les *Entretiens.* La vieille parole s'est abattue sur Alain : que me sert de gagner le monde, si je me perds moi-même ? Guerre et politique sont du dehors. Et en moi ? Alain explique qu'il n'y a de guerre que contre soi, qu'il n'y a de peur que de soi, qu'il n'y a de force qu'en soi, qu'il n'y a de conscience que de soi.

Alors, il faut donc croire ?

— Qu'est-ce que croire ? demanda le vieillard. Croire n'est que terre et chose, si l'on ne sait ce qu'on croit.

1. *Les Marges.* 1928.

— Croire, repris-je, croire que le monde nous aidera si nous ne nous aidons, c'est cela qui est défendu. Ne pas croire, mais changer. Au contraire, à l'égard de l'esprit, croire, et ne point changer (*Entretiens*, p. 269).

D'où la définition moderne de Dieu, qu'Alain donne à notre époque, la définition qui vaut pour Proust et pour Valéry, pour Claudel qui se dit catholique et pour Romain Rolland qui se croit hindou : ils sont tous des Français de 1910 à 1930, et Alain leur donne

un Dieu qui n'a rien à donner que l'esprit ; un Dieu absolument faible et absolument proscrit, et qui ne sert point, mais qu'il faut servir au contraire et dont le règne n'est pas arrivé, voilà le fond — de la vraie et de la seule religion.

Ainsi Alain refait à son tour la grande découverte de la métaphysique ; la seule, mais suffisante ; souvent faite, toujours refaite ; parce que, par un étrange jeu de la psychologie, elle n'est valable que pour celui qui l'a faite lui-même ; et que chaque philosophe doit la refaire à son tour. *Une puissance non divisible, et qui, à son moindre degré, se trouve supposée toute.* Dans le *Jules Lagneau : retrouver dans une de nos pensées toute la Pensée* (p. 75). Idée qui fait le fond des *Idées et les Ages* et que je préfère exprimer ainsi : *Qu'il n'y a de conscience que par diminution de la conscience totale.* Autrement dit : qu'il y a Dieu. Mais Alain a peur de ce mot *Dieu*, comme nous tous, à cause de l'usage qu'on en a fait, et qu'on en fait aujourd'hui. Et comme justement c'est par une diminution que nous percevons cela, et que cette diminution varie en chacun, étant, par son plus ou son moins, ce qui fait divers les individus, une expression de cette idée n'est valable que pour un esprit. Aussi Descartes redécouvre cette idée ; mais Spinoza doit la redécouvrir encore ; et Kant, et Hegel, et Hamelin, et Lagneau, et Alain. Et toujours quelqu'un la redécouvrira à nouveau et son lecteur n'en sera pas satisfait. Car il est impossible de se tenir à la découverte, et chacun l'entoure d'une mythologie différente ; Berkeley comme Malebranche comme le sauvage de Lévy-Bruhl, comme Einstein et comme Alain. Mais c'est toujours la même idée.

*

Au-dessous de cette Idée suprême, qu'Alain touche le moins possible, parce qu'il se défie des mythologies, Alain fait tourner ses sphères humaines autour de trois centres. La liberté. Les passions qui couvrent et dévient la liberté. Les formes qui domptent les passions. Et des passions la première est la peur. Et des formes, la génératrice est la lenteur. La première perception est toujours peur (*Idées et Ages*, I, p. 41). « Je ne me plains point de cette lenteur d'esprit » (*Lagneau*, p. 75). Car c'est l'arrêt de l'être tremblant devant le gouffre qui permet l'attitude, la forme salutaire. Mais tout cela, Alain le dit mieux que moi, et je veux considérer un sujet plus profitable : les défauts d'Alain.

*

Tous les défauts d'Alain sont un seul défaut : cette lenteur, parfois naturelle, souvent voulue. Un esprit vulgaire [1] accuse Alain de redécouvrir l'Amérique tous les mois. Et il est vrai qu'Alain est trop long et trop lent et accumule sur son chemin trop de platitudes. Comme il a écrit quatre ou cinq chefs-d'œuvre plutôt trop courts que trop longs, et que nous nommerons tantôt, nous pouvons sans rien perdre d'admiration chercher les causes de ce défaut.

D'abord pour arriver à des choses que nous ne savons pas, il nous dit longuement des choses que nous savons. Mais elles lui sont nécessaires. Sa pensée saute moins que la nôtre, et c'est dans cet intervalle, que les autres sautent, qu'il trouve ses plus belles idées. Ainsi qui de nous n'a résolu au réveil un problème posé en vain la veille, et qui n'en a conclu, en sautant, que l'esprit avait travaillé pendant le sommeil ? Mais Alain ne fait pas ce saut, et il voit que l'esprit ne travaille pas en dormant. (*Les Idées et les Ages*, p. 21).

Deuxième cause : beaucoup de ses lecteurs ne savent pas bien ces choses que nous croyons savoir. Alain, au fond, n'écrit pas pour le public : il écrit pour des élèves ; et il veut leur apprendre le monde, dès les éléments, à sa façon. Car ses conclusions dépendent d'une façon particulière de voir ce que tout le monde sait, ou croit savoir. Mais Alain

1. Fernand Vanderem. (*Candide*. 7 janvier 1932).

parle à des esprits jeunes, ou au peuple. Aussi a-t-il toujours la peur qu'on n'ait pas compris. D'où longueurs et lieux communs. Le bon pédagogue n'est jamais complètement un bon écrivain.

Aussi est-ce sous l'empire de la colère qu'Alain écrit le mieux. Car la colère fait oublier au pédagogue qu'il a devant lui un enfant, et lui fait traiter l'enfant en homme, alors que le pédagogue calme traite l'homme en enfant. Aussi c'est de la colère que sortent *Mars ou la guerre jugée*, et les *Eléments d'une doctrine radicale* : relisez la philosophie des moutons. Alain le sait bien : notez combien la colère le préoccupe, et qu'il ne la condamne pas. Il y a beaucoup du lyrique en Alain : c'est lui-même qu'il décrit.

Et enfin Alain est un timide, et pour plusieurs raisons. Il n'ose pas dire d'abord sa pensée ; il n'ose pas voir d'abord sa pensée. Sa première perception est toujours la peur. Après 49 pages des *Idées et des Ages*, alors qu'on le voit venir depuis longtemps, voyez-le s'excuser encore au seuil : « Je vais droit au but, et trop vite sans doute » Alain a peur du but, et il a peur d'aller trop vite. Et aussi Alain est timide par doctrine : par respect de la liberté des autres. Le lieu commun est ce lieu qui est commun à tous, et d'où il part avec votre consentement, vous emmenant. Le lieu commun est la base nécessaire à sa démonstration. Il veut persuader, et non forcer. Mais laissez-le aller, et il vous prouvera, à force de lieux communs, qu'agir, c'est dormir, (*Idées et Ages*, p. 42). Et à ce point vous vous réveillerez.

C'est donc qu'Alain est une sorte de lyrique démocrate qui s'intéresse profondément et avant tout à lui-même, mais qui veut amener la foule à ses propres sentiments. C'est qu'au fond tous les lyriques sont démocrates, et le XVII[e] siècle n'est pas lyrique. Car pourquoi être un *Montreur*, si ce n'est pour entraîner les autres ? Alain s'occupe de lui-même, et non sans complaisance : c'est pour cela qu'il a bonne opinion de l'homme en général. Et quand on s'occupe de soi-même, c'est un sujet dans lequel il n'y a point de platitudes pour le contemplateur. Ainsi Montaigne. Ainsi Vauvenargues. Ainsi même Pascal. Faute du genre, et faute de l'homme.

*

Mais Alain n'est pas toujours trop long ; et il est temps de conclure par un regard sur sa grandeur.

Je mets au plus haut les *Entretiens au bord de la Mer* : un livre court lié de bout en bout : réaction parfaitement réussie contre tous les défauts d'Alain — c'est-à-dire aboutissement complet des efforts qui nous sont apparus sous forme de défauts, parce que nous jugeons du dehors. Chef-d'œuvre.

Mais ce sommet est supporté par deux massifs : *Les Idées et les Ages*, chef-d'œuvre aussi, quoique déjà parfois un peu long. L'essai de deux pages des anciens *Propos* convient mieux à Alain que l'essai de six pages. Puis le *Système des Beaux-Arts*, livre qui appelle trop souvent la discussion, et dont on ne jouit bien qu'en y voyant un lyrisme. Grands livres tous deux.

Chefs-d'œuvre aussi, les trois grands livres écrits sous le signe de la colère : *Mars*, *la Doctrine radicale*, *Jules Lagneau*. Ces *Souvenirs concernant Jules Lagneau* sont le livre le plus humain d'Alain, tout frémissant de jeunes indignations, et d'une admiration prête à frapper l'étranger au culte.

Et enfin, ayant ainsi résolu tous les problèmes que nous posait Alain à son apparition : qui est cet homme ? que veut-il ? que pense-t-il ? que l'on retourne avec joie aux premiers propos, avec tranquillité à ces deux premiers volumes de 1920 : *Les Propos d'Alain*. Et quel roman a jamais mieux commencé que ce propos LXVII ?

Une falaise calcaire, habillée de lilas, d'aubépines, de rosiers muscats, d'hysopes, de marjolaine. Des cavernes qui servent de granges et d'étables, des maisons et une route suspendues au niveau des sources, une église au sommet, de rudes gens, et qui vivent longtemps, de belles filles et de bonnes vieilles, du bon sens, et une égalité patriarcale. C'est un paradis.

Je fus frappé, après quelque temps, de voir que les filles y étaient poltronnes. Non point les fillettes, mais les filles au-dessus de seize ans. Et de quoi avoir peur ?...

DENIS SAURAT

NOTES

LA POÉSIE

MES PROPRIÉTÉS (Fourcade) ; UN CERTAIN PLUME (Editions du Carrefour) ; ECUADOR (Editions de la N. R. F.), par *Henri Michaux*.

Notre existence s'accomplit dans l'interférence de deux univers : celui que nous portons en nous, et celui qui nous contient. Partant de la certitude que la notion de notre être intime nous parvient avant celle d'un objet qui s'oppose à lui, certains chercheurs se sont interrogés sur le mécanisme qui nous a permis de passer originairement d'un monde à l'autre. Ils ont cru pouvoir affirmer que l'enfant nouveau-né acquiert le sens d'un monde extérieur à sa propre conscience, en effectuant par le toucher l'épreuve de ce qui est son corps, et de ce qui s'en distingue.

D'autres penseurs à l'intuition plus vaste se sont laissés frapper par l'évidence des avantages que l'homme aurait eu à se satisfaire d'un univers intérieur dont il est le seul maître, et par le peu de sûreté de la séparation que notre esprit reconnaît actuellement entre sa propre notion et sa zone d'influence. Ils en ont conclu que notre expérience d'un domaine objectif a dû s'échelonner sur les longues séries d'une évolution millénaire. Leur hypothèse s'est trouvée en accord avec une tradition qui met l'accent sur l'unité profonde du cosmos, et représente l'homme des origines comme une sorte de nébuleuse à peine matérialisée, tenant encore par sa structure à la masse d'un monde dont il se séparait avec lenteur. Et il est de fait que les peuples primitifs n'ont jamais accepté entre le monde de la pensée et celui des phénomènes la démarcation si assurée que

nous croyons y reconnaître. Pour eux, un geste à distance, une parole, voire un désir, déterminaient une action sur les choses et sur les êtres du monde extérieur aussi aisément que sur les représentations mêmes de leur esprit.

La formation d'un centre de conscience de plus en plus délimité aurait fait surgir l'homme de la rêverie cosmique dans laquelle il était intégré, et l'isolant de tout ce qui ne passait plus dans son cercle, lui aurait apporté la foi dans la réalité de son existence individuelle. La volonté de retrouver l'unité perdue se tiendrait au fond de toute nostalgie humaine, tant de celle qui se manifeste par la tendance à détruire l'objet pour se l'annexer, que de celle que caractérise d'autre part le goût de se laisser détruire ou annexer par lui.

Nous ne pouvons prétendre examiner le bien fondé d'une telle hypothèse qu'en acceptant de nous jeter à la suite des hommes qui se vouent à l'exploration des secrets les plus rigoureusement gardés de la nature, et qui osent entreprendre de nous instruire sur le point de départ et le point d'arrivée (qui peut-être se confondent) de notre courbe évolutive. Les écrits des poètes et les révélations des mystiques nous montrent en acte la destruction passagère du centre de conscience, ou à l'inverse son élargissement indéfini, de sorte que, par l'une ou l'autre méthode, le sujet et l'objet s'identifient jusqu'à s'effacer en tant que tels.

Parmi les œuvres contemporaines auxquelles nous pouvons utilement nous référer à cet égard, les poèmes d'Henri Michaux me paraissent découvrir de façon particulièrement dramatique les mouvements d'un esprit qui refuse avec colère d'accepter un univers dont il n'est pas le créateur, et qui s'acharne à le modifier dans son essence à mesure qu'il s'impose à lui. La ruine de toute réalité objective, et l'attentat contre les apparences qui prétendent exister en dehors de l'empire qu'il se donne, passent avec force dans les mots que la haine et la fureur lui font prononcer pour sa propre nécessité spirituelle. Car Michaux est un homme qui se parle seul. La matière lui parvient dans son état brut, les êtres et les livres dans leur climat personnel : il les attaque aussitôt sans rémission, les modifie, et se les incorpore avec l'espoir toujours déçu que se déploieront et porteront leurs fruits ce qu'il nomme ses *Propriétés*.

Dans mes propriétés tout est plat, rien ne bouge : et s'il y a une forme ici ou là, d'où vient donc la lumière? Nulle ombre.

Parfois quand j'ai le temps, j'observe, retenant ma respiration ; à l'affût ; et si je vois quelque chose émerger, je pars comme une balle et saute sur les lieux, mais la tête, car c'est le plus souvent une tête, rentre dans le marais ; je puise vivement, c'est de la boue, de la boue tout à fait ordinaire ou c'est du sable, du sable...

. . . .

D'autres fois (c'est une manie chez moi, inlassable et qui repousse après tous les échecs) je vois dans la vie extérieure ou dans un livre illustré un animal qui me plaît, une aigrette blanche par exemple, et je me dis : Ça, ça ferait bien dans mes propriétés, et puis ça pourrait se multiplier, et je prends force notes, et je m'informe de tout ce qui constitue la vie de l'animal. Ma documentation devient de plus en plus vaste. Mais quand j'essaie de le transporter dans ma propriété, il lui manque toujours quelques organes essentiels...

Incessante déception d'un esprit qui ne peut s'enrichir, puisque rien n'existe vraiment en dehors de lui, ni entrer en communion, puisqu'il n'est pas d'entité qui ne se volatilise à son approche, et ne se révèle une partie de lui-même.

La prise de contact avec le mirage d'un monde extérieur lui fournit cependant la conscience d'une force personnelle qui ne pouvait se révéler que par rapport aux obstacles qui viennent la cerner, mais simultanément déchaîne en lui la rage de se reconnaître des bornes. De telle sorte que sa violence contre le monde s'accompagne tout d'abord de la frénésie de se sentir réel, que ne manque pas de suivre l'horreur de triompher trop aisément d'un objet dont l'effacement replace l'esprit dans un vide, où l'absence de toute opposition emporte celle de toute certitude. Un tel passage de l'exaltation à l'angoisse se fait jour dans les lignes où le poète décrit le fonctionnement d'un état qui acquiert pour lui la valeur d'une méthode de connaissance, en tant qu'il représente l'élan destructeur du moi à l'assaut de ses images : la *colère :*

La colère chez moi ne vient pas d'emblée. Si rapide qu'elle soit à naître, elle est précédée d'un grand bonheur, toujours, et qui arrive en frissonnant.

Il est soufflé d'un coup et la colère se met en boule.

Tout en moi prend son poste de combat, et mes muscles qui veulent intervenir me font mal.

Mais il n'y a aucun ennemi. Cela me soulagerait d'en avoir. Mais les ennemis que j'ai ne sont pas des corps à battre, car ils manquent totalement de corps.

Cependant après un certain temps, ma colère cède... par fatigue peut-être, car la colère est un équilibre qu'il est pénible de garder... Il y a aussi la satisfaction indéniable d'avoir travaillé, et l'illusion encore que les ennemis s'enfuirent, renonçant à la lutte.

La recherche d'une réalité véritablement étrangère à sa conscience, et dont la résistance à l'assimilation soit à la hauteur du pouvoir dissolvant que son esprit applique aux choses, porte Henri Michaux à ériger en ascèse la maladie et le voyage qui sont les formes quotidiennes du dépaysement. Dans la maladie, l'homme éprouve le sentiment d'être envahi et dominé par une puissance extérieure à son être. Il engage une lutte à la fois physique et spirituelle contre un ennemi sans visage. L'intuition que la source du mal réside dans les profondeurs psychiques de l'individu poussait les anciens thérapeutes à rechercher un défaut d'harmonie moins dans le corps de chair que dans les enveloppes subtiles qui selon eux le tiennent en dépendance. L'analyse d'une maladie que présente Michaux au cours de son livre, s'achève sur la redécouverte de cette loi — ce qui chez lui correspond à la reconnaissance de l'identité profonde qui n'a cessé d'exister entre les termes de l'illusoire dualité : sujet-objet.

A travers les pages d'*Ecuador* nous assistons aux incessantes oscillations d'un voyageur entre les aspects du monde qu'il parcourt, et ceux des pays qu'il porte en lui. Ce journal d'un voyage en Amérique du Sud est plus réellement le récit des résistances d'un esprit tourné vers ses prestiges, et qui n'accepte des contrées qu'il traverse, que les réalités réfléchissantes : l'eau mieux que la terre. « *Maintenant ma conviction est faite. Ce voyage est une gaffe. On trouve aussi bien sa vérité en regardant 48 heures une quelconque tapisserie de mur.* » Cette phrase inscrite dans les dernières pages du livre, le résume. Et le plus beau poème d'*Ecuador* est celui où Michaux parle de cet espace qui existe en lui et qui contient tout, mais à la façon dont le Néant engloutit l'Univers :

Mon vide est un grand mangeur, grand broyeur
grand annihileur.
Mon vide est ouate et silence.
Silence qui arrête tout.
Un silence d'étoiles.
Quoique ce trou soit profond, il n'a aucune forme.
Les mots ne le trouvent pas...

C'est le plus souvent lorsque le poète a pris une entière conscience de sa position spirituelle qu'il se laisse aller à peindre sous les traits d'un personnage imaginaire les mouvements d'un esprit dont il a réussi à se séparer suffisamment pour le voir agir. Si bien que par une contradiction qui n'est qu'apparente, le poète accomplit une opération d'éloignement au moment même où il se connaît. Il en est ainsi de Michaux lorsqu'il se représente sous les traits d'*Un certain Plume*, et qu'il reprend à travers des anecdotes, particulièrement centrées sur le voyage et la maladie, ses cruelles expériences de synthèse. Dès la seconde partie du livre, le poète abandonne d'ailleurs ce personnage interposé qui n'ajoutait rien au sien propre, et retourne au ton direct de ses premières œuvres. Il détaille à travers ses souvenirs le drame de la participation qu'il ne cesse de vivre :

Jusqu'au seuil de l'adolescence il formait une boule hermétique et suffisante, un univers dense et personnel et trouble où n'entrait rien, ni parents, ni affections, ni aucun objet, ni leur image, ni leur existence, à moins qu'on ne s'en servît avec violence contre lui. En effet on le détestait, on disait qu'il ne serait jamais un homme.

Et maintenant : « Il voudrait agir. Mais la boule veut la perfection, le cercle, le repos. »

L'ouvrage se termine sur de brefs et magnifiques poèmes qui posent, comme tous les poèmes de Michaux, à la fois dans leur existence intrinsèque, et par rapport au drame de leur auteur, le problème de la possibilité d'une *expression*.

A l'intérieur d'une réalité d'un seul bloc qui remplit tout l'espace, l'emploi de la Parole en tant que moyen d'échange devient inconcevable. Elle est restituée à son rôle de source vive d'où jaillissent les fantômes.

Réduite parfois à l'énonciation d'un mot, indéfiniment répété, repris et recréé, la Parole apparaît dans les poèmes de Michaux

comme un centre rayonnant d'où les membres du poème poussent à la manière de branchages imprévisibles. Sa méthode incantatoire s'apparente à celle dont les enfants usent spontanément lorsqu'ils se répètent indéfiniment le même mot pendant des heures, comme pour en forcer le secret. De là ce qu'on a nommé ses *mots inventés*, et qui représentent un effort à la faveur duquel les arcanes de la magie et ceux de la poésie nous sont révélés dans leur rapport de similitude.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE

*
* *

LETTRES ALLEMANDES

ALEXANDRE, par *Klaus Mann*, traduit de l'allemand par *R. Lepointe* (Stock).

Ce livre a un sous-titre fâcheux : *Roman de l'Utopie*, qui laisse croire que cette vie d'Alexandre le Grand développera seulement les actions d'un homme agissant sous l'empire du rêve. Le thème d'un Alexandre inspiré eût été facile et monotone. Rendons grâce à l'auteur de nous l'avoir évité.

Nous échappons aussi au roman historique : imaginez les conquêtes d'Alexandre écrites avec l'honnêteté d'un Flaubert : la lune sur l'Hellespont, les trésors de Darius, la Grande Armée dans le désert, les éléphants de Porus, la couleur locale, le génie de la fresque et les lecteurs à jeun se traînant dans les passages immortels du récit comme dans autant de défilés de la Hache... D'autre part, Klaus Mann nous délivre du péril Giraudoux, c'est-à-dire de l'anachronisme astucieux, du cliché de l'homme éternel à travers les siècles, des campagnes d'Alexandre brossées sous les dehors d'une expédition Citroën dans le Centre-Asie. Enfin nous évitons l'écueil positiviste : la glande thyroïde en cause, l'épilepsie, les drogues, la démence superstitieuse, etc... aussi bien que les divagations de la science historique moderne, fondées sur la critique la plus sérieuse et sur la mode la plus frivole, à savoir : l'impérialisme macédonien, la confrontation et la synthèse des religions orientales, l'alliance spirituelle de l'Hellade, de l'Egypte et de l'Inde.

Non, ce livre n'est rien de tout cela. Ce qui fait son charme profond, c'est que l'auteur semble se raconter l'histoire pour

lui-même. Il cherche à faire vivre Alexandre comme un enfant terrible, comme un adolescent qui cherche l'amour, comme un grand frère dont on rêve, comme un homme souffrant, enfin comme une caricature émouvante et toujours aimable. Il réussit ainsi à évoquer une familiarité, une chaleur de vie, une douceur sensuelle, ou parfois une vulgarité et une violence qui donnent un prix extraordinaire à certaines pages du livre. Entre temps apparaît soudain l'image conventionnelle d'Alexandre le Grand d'après l'histoire et d'après la légende : opposition surprenante, admirable gaucherie de l'auteur qui illustre son récit avec des profils de médaille, des scènes empruntées à des bas-reliefs, à des compositions académiques, tout comme les gravures d'un manuel d'histoire.

Par ailleurs, l'atmosphère de l'antiquité n'est pas absente de ce livre, obtenue à peu de frais, mais avec force. C'est Olympias, mère d'Alexandre, récitant les chants d'Orphée, invoquant Déméter ou grisant son fils avec l'histoire d'Osiris et les noirs symboles de l'Egypte. Ce sont les festins, l'ivresse, les colères, les massacres, les incendies, l'odeur nauséabonde de Babylone ou d'une armée entière livrée à la débauche. Klaus Mann n'utilise pas une innombrable figuration comme on ferait à Hollywood, ni le luxe de Flaubert. Jamais il n'énumère, jamais il ne cherche à éblouir avec toute la dorure de l'Asie. Il montre au contraire un Orient bousculé, traversé de part en part, maltraité, négligé — mais étourdissant peu à peu cette impatience occidentale et se refermant sur elle, comme une fleur replie ses pétales sur l'insecte qui la ravage.

Nous ne sommes pas en présence d'une biographie, mais d'un roman à plusieurs personnages. Klaus Mann a choisi dans l'entourage d'Alexandre deux de ses compagnons, Clitus le Noir avec Héphestion, pour en faire les héros de son récit presqu'au même titre qu'Alexandre. Clitus est aimé d'Alexandre, mais la simplicité mystérieuse de Clitus règne bien au-dessus du roi de Macédoine. Clitus est toujours aux ordres d'Alexandre, ponctuel dans le service, prompt à le défendre dans le danger ; il anime les réunions d'officiers au bivouac, on s'adresse à lui dans les circonstances difficiles. Mais son esprit rêve toujours à l'écart et son œil reste clair : Clitus ressemble à un juge incorruptible, pareil dans la lassitude, dans la liesse ou dans la

révolte générale. Il garde, au milieu d'une armée qui s'orientalise des pieds à la tête, son court pourpoint de cuir blanc. On comprend qu'il affole Alexandre avec cette réputation que n'éclabousse aucune tache, avec cette dureté, cette douceur, ce regard que rien n'assombrit, cet amour-propre que rien ne blesse, cette hauteur que rien ne plie. La passion épuise Alexandre. Clitus conserve toute sa force. Alexandre se demande s'il n'a gagné tant de batailles, pris tant de capitales, traversé tant d'obstacles, souhaité des honneurs si grands que pour arracher enfin un cri d'admiration, un geste d'amour à l'irritant Clitus qui serait l'impassibilité même si, pour comble de malheur, il ne paraissait toujours plaindre son maître. Ne nous étonnons plus du meurtre de Clitus que les historiens de l'antiquité attribuaient à une fureur dyonisiaque, et auquel un jeune romancier du XXe siècle donne tout à coup un sens admirable.

Héphestion aime Alexandre comme Alexandre aime Clitus. Héphestion est un cœur tendre que navrent toutes les faiblesses de son roi. Alexandre le tuera, lui aussi, mais d'une autre manière, plus cruelle : il va le décourager, l'humilier, l'éloigner de lui, abuser de cet amour qui l'importune. Mais quand Héphestion ne sera plus, Alexandre ne doutera pas un instant qu'il ne lui reste plus qu'à mourir à son tour.

Olympias, Clitus, Héphestion ne sont donc pas seulement les comparses d'Alexandre. Ils composent en partie la trame de son destin. Olympias, cette reine sauvage et à demi sorcière, révèle à son fils qu'il descend d'Hercule, sinon de Zeus, et que l'empire de l'univers lui est promis. C'est à cause d'elle qu'Alexandre s'avance dans le désert de Lybie pour entendre l'oracle d'Ammon l'investir du pouvoir surhumain qu'elle lui souhaitait. C'est elle qui l'enfonce dans l'Asie sans borne, pour recueillir les secrets des Dieux multiples et pour approcher l'Inconnaissable. C'est à cause de Clitus qu'Alexandre veut triompher à tout prix, qu'il s'efforce d'être un objet d'étonnement, d'envie, de passion. C'est à cause de lui qu'il tente l'impossible, qu'il s'acharne à dérouter et surprendre son public, qu'il incendie le palais de Persépolis, qu'il commence à jouer un rôle atroce. C'est par Héphestion qu'Alexandre apprend à connaître la honte et le remords que rien ne peut endormir, ni

les redoublements de la cruauté, ni l'ivresse, ni les nouveaux projets de conquête.

Klaus Mann a montré clairement que le mystère d'Alexandre ne résidait pas dans une mission guerrière ou religieuse, dans un programme à remplir, dans un rêve qu'il dût réaliser. Le mystère est tout intérieur : c'est celui d'un cœur brûlé de passion que rien d'humain ne satisfait, d'un élan si vaste que le monde entier ne saurait l'épuiser. Telle est la fatalité d'Alexandre. Il faut qu'il se porte en avant, qu'il s'expose, qu'il se dépasse. Il faut que les exigences de l'amour éclatent.

Mais quel est l'objet d'une telle passion ? Alexandre n'est pas de ceux que l'agitation contente. Quelle est la raison qui fomente cette ardeur et quel but héroïque l'inspire ? Alexandre suppose tour à tour les prédictions de sa mère, l'ambition, l'amour de la gloire, la curiosité de l'inconnu... Il voudrait imaginer autre chose encore. Mais il sent que ce n'est jamais la bonne réponse. « Dans les victoires, je pressentais déjà la faiblesse. » La mort d'Héphestion le met en face même de l'énigme : « Oh ! pourquoi donc, alors, cet élan magnifique ? » — Alexandre avait trente-deux ans, et revenu de l'Inde jusqu'à Babylone, il préparait encore des exploits insensés, il visait l'Arabie. Mais rien ne fait plus taire l'incessante question : A quoi bon ?

Néanmoins, Alexandre accomplira toute sa destinée. C'est un homme sous la Loi. Il ne songe pas à changer les lignes de sa main. Il ignore le repentir. Il a l'entêtement rebelle de ceux qui se condamnent eux-mêmes, qui n'abandonnent la lutte qu'au dernier moment et ne résignent rien sinon entre les mains du Sort inexorable.

C'est ainsi que Klaus Mann, loin de s'obstiner, suivant la mode courante, à nous montrer un Alexandre moderne, cherche à recréer pour nous l'homme antique, défiguré par la psychologie contemporaine plus encore que par la tradition. Car la première, qui rapetisse et enlaidit, est plus contraire à la vérité de l'histoire grecque que la seconde qui simplifie, exalte et dramatise à l'excès. On oublie trop facilement aujourd'hui qu'une différence aussi radicale sépare le héros antique et le héros moderne que le Vieux Testament et l'ère chrétienne. C'est ce que Ruskin a rappelé avec tant de force : « L'homme antique était une créature éminemment guerrière, puisant son principal

orgueil dans sa puissance, éminemment belle et prenant grand plaisir à sa beauté, s'ingéniant à la faire valoir par toute espèce d'artifices dans le costume et faisant de ses armes même un accoutrement superbe et décoratif... » Je pense aussitôt au casque ailé d'Alexandre à la bataille du Granique. « C'était une belle créatare, faisant valoir cette beauté par tous les moyens dont il disposait, dépendant d'elle, en grande partie, pour l'exercice de son autorité. Les joues roses de David, le teint d'ivoire de l'Atride, la stature imposante de Saül et les yeux bleus de Richard Cœur-de-Lion constituaient un des attributs principaux de leur royauté. » Un des grands mérites de Klaus Mann, c'est justement d'avoir peint Alexandre dans son corps de chair : Alexandre enfant nous fixe avec ses yeux gris-clair aux prunelles précises, avec cette curiosité brûlante qu'Aristote n'arrivait pas à satisfaire, et cet air ombrageux qu'il avait hérité de sa mère. Nous voyons un Alexandre de vingt ans se mettre en campagne, la tête frisée, le regard étincelant, le vêtement léger — celui-là même qui visite la nuit, en s'amusant de tout, les villes d'Asie Mineure nouvellement conquises, bras dessus bras dessous avec ses jeunes camarades et qui se baigne avec eux dans la montagne et concourt dans tous leurs jeux. Nous voyons enfin revenir de l'Inde, ballotté sur une haute litière, un Alexandre en robe et en tiare, alourdi, fardé, « au sourire éteint, au geste théâtral et stéréotypé. » Cette apparence de divinité lasse, de héros déjà entré dans l'histoire, cette solitude affreuse et ce perpétuel sacrifice de louanges sans amour, suggère « l'ennui mortel de l'immortalité » que Jean Cocteau illustra dans *le Sang du Poète.*

Ce dernier présente l'œuvre de Klaus Mann, fils de Thomas Mann, au public français dans une préface lumineuse dont ces réflexions sont tout inspirées. Jean Cocteau y rend hommage au petit livre de la Princesse Bibesco sur *Alexandre asiatique* et il avoue qu'avant cet ouvrage, le héros macédonien n'était pour lui qu'un masque de plâtre. Les lecteurs de Plutarque ne seront pas de cet avis. Ils se souviendront de ce jeune corps qui sentait bon, de ce cou un peu penché sur l'épaule gauche, de cette peau blanche qui se colorait à peine aux joues et à la poitrine. Et comment oublieraient-ils Alexandre saisissant les rênes de Bucéphale et lui tournant la tête en face du soleil pour qu'il ne

s'effarouche plus de son ombre. Quelle vie palpitante l'ombre de l'illustre cheval ne donne-t-elle pas à ce soleil légendaire, ce soleil du IVe siècle avant l'ère chrétienne, cuisant le sol de Macédoine ! Et le récit de Plutarque évoquant les triomphes et l'échec d'Alexandre est le plus dramatique qui soit. Il témoigne que la victoire est pour Alexandre un état d'âme bien plus qu'une chance. Au début « il était résolu de ne chercher que dans son audace et dans sa grandeur d'âme la sûreté de son empire, parce qu'il était convaincu que, pour peu qu'il laissât faiblir son courage, il exciterait contre lui un soulèvement général. » Mais le Destin qu'Alexandre avait négligé, tenu à l'écart ou nargué, finit par obtenir son attention, son respect, sa crainte. Alors Alexandre, le victorieux, entre dans l'enchaînement des causes et sous la tyrannie des superstitions. Le devin Aristandre ne le quitte plus, chevauchant à côté de lui « vêtu de blanc et portant une couronne d'or ». La méfiance le rend haineux et cruel, lui fait perdre peu à peu ses moyens. Tout lui paraît signe et prodige inquiétants. « Une brebis avait mis bas un agneau dont la tête était surmontée d'une tiare de la forme et de la couleur de celle des Perses, laquelle portait empreinte aux deux côtés des génitoires. » (Ne dirait-on pas le style de Raymond Roussel ?) A la fin, Alexandre « tomba dans une tristesse profonde, se défiant de la protection des Dieux et soupçonnant ses amis... Son palais était rempli de gens qui faisaient des sacrifices, des expiations ou des prophéties. » Je ne m'excuse pas de citer longuement Plutarque : j'ai voulu montrer à quel point Klaus Mann s'oppose peu au récit grec qu'il complète en plus d'un point, et par exemple il tire un parti merveilleux du nœud trop fameux de Gordion : « C'était un vieux nœud feutré et durci. Il était si vieux qu'au contact on le trouvait poisseux. En le saisissant d'une main solide, on l'eût certainement vu s'effondrer, telle une poignée de cendres. On eût pu le dénouer visiblement sans se donner une peine infinie. D'un air préoccupé et distrait, Alexandre tira son poignard de sa gaîne ; avec la pointe de l'arme, il piqua à plusieurs reprises, remua la matière peu appétissante, et soudain, à la grande surprise de tous, l'entailla franchement. Le nœud se réduisit en miettes et tomba. » Telle est la vraie manière de traiter les lieux communs poussiéreux, les problèmes dits éternels, les idoles rongées par

les vers, les conventions intangibles. Voilà ce que les historiens ne peuvent dire et ce qu'un poète seul a pu trouver.

JULIEN LANOE

*
* *

LETTRES AMÉRICAINES

DEATH IN THE AFTERNOON, par *Ernest Hemingway* (Charles Scribners Sons).

Ernest Hemingway vient de publier un volume qui, sur le public américain, produira un effet à peu près semblable à celui que produisit *Corydon* sur les lecteurs de M. André Gide.

Désormais, le doute n'est plus possible : M. Hemingway aime les courses de taureaux. *Death in the Afternoon* est en effet, outre un traité de tauromachie, un chant d'amour passionné. Et cet amour, pour les Anglo-Saxons, est aussi scandaleux — sinon plus — que l'amour des éphèbes. Ernest Hemingway, laissant tomber le septième voile, confesse cyniquement un vice que jusqu'alors on n'avait fait que soupçonner. Ainsi, ce n'était pas pour des motifs purement artistiques qu'il avait, dans des nouvelles et dans la deuxième partie de *The Sun Also Rises*, célébré les beautés sanglantes du sport espagnol. C'était poussé par son démon intérieur, monstre cornu sans doute, à la manière des génies ailés des mythologies asiatiques.

M. Hemingway explique, dès le début de son ouvrage, comment ce goût lui est venu : « Je m'efforçais d'apprendre l'art d'écrire, en commençant par les choses les plus simples, et une des choses les plus simples, et la plus fondamentale de toutes, est la mort violente » (p. 2). Il alla donc en Espagne pour s'initier aux fêtes de la mort. Et, dans les arènes de Castille, dans les cafés d'Andalousie où les toreros tiennent leur cour, il contracta la passion dont aujourd'hui il ose recommander les voluptés malsaines.

Je laisse aux experts en art tauromachique le soin de juger l'ouvrage du point de vue technique. Je puis affirmer cependant que M. Hemingway parle en toute connaissance de cause et que sa documentation est des plus sérieuses. Quant à la présentation, elle est d'une originalité qui surprend agréablement le lecteur. Au moment où la théorie de l'*arte de torear* menace de

devenir aride et monotone, M. Hemingway introduit une vieille dame avec laquelle il va désormais converser. La vieille dame, qui a des idées fort larges, ne demande qu'à s'instruire. M. Hemingway l'amène au café Fornos, à Madrid, et là, au milieu des toreros et de leurs amis, il lui parle non seulement de tauromachie mais des sujets les plus divers. Ces conversations, pleines de la verve qui inspira à M. Hemingway *The Torrents of Spring*, terminent chacun des chapitres et délassent le lecteur. Elles le choquent aussi. M. Hemingway ne parvient pas à oublier qu'il a fait partie de la bande des « enfants terribles », ces écrivains d'après-guerre qui, pour réagir contre le puritanisme désuet de leur pays adoptèrent le genre « fort en gueule ». Leur influence fut excellente et ils contribuèrent certainement à débarrasser la littérature américaine des fadeurs sentimentales qui l'anémiaient. Mais le mieux est l'ennemi du bien. Ce n'est pas tout de frapper fort, encore faut-il frapper juste et, depuis quelques années, la mentalité du public américain s'est à ce point transformée qu'il ne sera bientôt plus besoin de frapper du tout. M. Hemingway s'entendra maintes fois reprocher l'inutilité des gaillardises qu'il accumule dans *Death in the Afternoon*, d'autant plus que la plupart des histoires qu'il raconte à la vieille dame n'ont absolument rien à voir avec la tauromachie. Mais elles sont toujours graveleuses et rédigées le plus souvent en style de corps de garde. Le parti-pris de choquer est si évident qu'on en vient à se demander si le traité de tauromachie lui-même n'a pas été composé moins par prosélytisme que dans un but de scandale. Parlant des raisons qui l'ont poussé à écrire son ouvrage, M. Hemingway nous dit : « Peut-être serait-il bon qu'il y eût un livre sur la tauromachie écrit en anglais ; et un livre sérieux sur un sujet aussi immoral peut avoir son importance. » Un sujet aussi immoral. Que cela est inquiétant ! Est-ce que par hasard M. Hemingway emploierait la tauromachie comme il emploie la syphilis, les maisons closes et l'inversion, à seule fin d'offenser ceux de ses compatriotes pour qui ces sujets sont encore tabous ? Sa façon de présenter certaines phases des *corridas* semblerait confirmer cette crainte. Pour recruter des adeptes, les messies de religions nouvelles s'efforcent d'en cacher les faiblesses. Or, M. Hemingway, loin d'atténuer ce que les courses de taureaux peuvent avoir de

répugnant pour les âmes sensibles, appuie, se moque et joue du paradoxe. Ne va-t-il pas jusqu'à prétendre qu'il trouve les chevaux éventrés, courant dans l'arène en traînant leurs entrailles, aussi comiques que les Fratellinis quand ils galopent autour de la piste en laissant échapper des boyaux en étoupe ou des aunes de boudin.

On se sent d'autant plus à l'aise pour reprocher à M. Hemingway ce qu'il y a d'un peu puéril dans son désir constant de froisser la susceptibilité de ses lecteurs que *Death in the Afternoon* contient des pages remarquables. M. Hemingway sent la beauté de l'Espagne comme peu d'étrangers le savent faire. Et il lui suffit de quelques lignes pour évoquer un paysage avec tous ses parfums, ses jeux de lumière et ses harmonies[1]. Il connaît la puissance mystérieuse des noms propres. Parlant de Madrid « la plus espagnole de toutes les villes d'Espagnes », « la seule où on trouve l'essence même du pays », il ajoute : « Quand vous pouvez avoir le Prado et la saison des courses, et, en même temps, l'Escorial à deux heures au nord, et Tolède au sud, et une belle route vers Avila, et une belle route vers Ségovie qui n'est pas loin de La Granja, le désespoir vous prend, toute idée d'immortalité mise à part, à l'idée qu'un jour il vous faudra mourir et dire adieu à tout cela ».

Parfois ce sont de beaux portraits de toréadors (Maera, par exemple, de tragiques histoires de *corridas*, des pages de critique littéraire d'une partialité violente et passionnée. Contre les écrivains qu'il n'aime pas, M. Hemingway manie l'invective avec la verdeur des grands pamphlétaires. Les quelques lignes qu'il consacre à *Virgin Spain* de Waldo Frank pourraient être signées Octave Mirbeau ou Léon Daudet. M. Hemingway, qui annonce à la vieille dame que son prochain ouvrage décrira les bordels où il passait sa jeunesse, ferait beaucoup mieux de nous donner un livre de cette critique vigoureuse où il excelle. Il se ferait des ennemis et soulèverait des bagarres, mais il aurait l'orgueilleuse satisfaction d'avoir créé dans son pays le seul genre littéraire qui lui fasse encore défaut.

Death in the Afternoon se termine par une série de photographies, un dictionnaire de termes tauromachiques, des « obser-

1. Le chapitre XX est, à ce point de vue, admirable.

vations cliniques » sur les réactions de quelques spectateurs étrangers (dans le style des « cas pathologiques » qui illustrent les ouvrages de Krafft-Ebbing ou de Havelock Ellis).

Bref, un volume inégal, mais plein de couleur et de verve, et extrêmement « jeune Amérique ».

MAURICE EDGAR COINDREAU

* * *

LETTRES ANGLAISES

HISTOIRES INQUIÈTES [1], par *Conrad,* traduction de *G.-Jean Aubry* (Éditions de la N. R. F.)

On ne se décide pas sans appréhension à entrer dans le monde de Conrad. Un monde où l'homme est perdu ! où il est jeté seul en face de forces hostiles et incompréhensibles, où d'incalculables distances séparent les hommes, où la mort est partout, et partout le chaos, le tumulte et la guerre. Conrad nous restitue la panique de nos origines. Mais dans cet univers, sourd à tous nos désirs, un long cri tendre et déchirant se fait entendre, celui des êtres qui se cherchent, se perdent, se retrouvent, et dont la seule victoire est la fidélité devant la Nature absurde et la mort inévitable. Tout l'art de Conrad consiste à rendre plus saisissant encore ce contraste. Avant de présenter ses personnages, il épaissit la nuit autour d'eux, il appelle la foudre et l'ouragan et soudain, dans une accalmie, nous commençons à entendre le miraculeux murmure de la voix humaine. Procédé analogue à celui de Rembrandt : l'homme surgit des ténèbres comme un dieu.

Des cinq contes qui composent ce volume et qui datent des premières années de Conrad écrivain, *Les Idiots* est trop réaliste à la manière de Maupassant, *Le Retour*, malgré son thème éternel, est d'une psychologie trop diffuse. Il reste *Un avant-poste du progrès*, *Karain* et *Le Lagon*. La première nouvelle est une sorte d'esquisse de *Cœur des ténèbres* et se passe en Afrique. Deux hommes quelconques, « deux êtres parfaitement insignifiants et incapables, deux de ces êtres dont l'existence n'est ren-

1. *Tales of unrest.* — Le titre choisi par le traducteur me paraît discutable une histoire est inquiétante, elle n'est pas inquiète. A part cela, la traduction est très remarquable et l'introduction est indispensable à lire.

due possible que par la parfaite organisation des foules civilisées »[1] sont brusquement placés seuls à la tête d'un petit poste commercial éloigné de trois cents milles de tout Européen.

L'intéressant est de voir comme ils perdent peu à peu le sentiment de sécurité que leur donnait un milieu civilisé dans lequel tout est réglé d'avance et comme ils se laissent influencer par ce monde nouveau où ils vivent et « où tout est vague et incontrôlable, en tous cas hors de portée de leurs esprits ». La paresse, la fièvre, l'attente, l'incertitude les ont vite fait glisser dans ce néant qu'on leur avait si bien caché en Europe, ce pays où les enterrements ne font que prolonger la vie de salon.

On ne peut raconter *Karain* et *Le Lagon*. L'archipel malais inspire à celui qui a écrit *Jeunesse*, *Une Victoire*, *La Folie Almayer*, *Lord Jim*, d'admirables poèmes. Un désir se nourrit dans la solitude, s'exaspère, se change en passion, mais pour se satisfaire exige le sacrifice de celui que l'on continue à aimer. Ainsi dans les deux cas un homme est trahi à cause d'une femme par son frère que le remords habite ensuite et empêche de vivre. Il n'y a pas plus de conclusion dans Conrad que dans la Nature — il n'y a que des *fins* — et c'est bien là le plus désespérant. « Il demeura solitaire dans l'éclat pénétrant du soleil ; et son regard, par delà la lumière de ce jour sans nuages, plongeait dans les ténèbres d'un monde d'illusions ».

JEAN GRENIER

P.-S. — Extrait d'une lettre :

« Je viens de lire les *Histoires inquiètes* et vous me parlez de *Karain* et du *Lagon*, simples réussites d'homme de lettres ; et vous ne me parlez pas du *Retour*. G. ne l'avait pas non plus remarqué. Je commence à croire que vous êtes sourds, aveugles, caillouteux et que vous *faites semblant* de voir, d'entendre et d'..... » (le reste illisible).

* * *

1. Quelles sont les idées politiques de Conrad ?

FANTAISIE DE L'INCONSCIENT (traduit par *Charles Mauron ;* Stock) ; DÉFENSE DE LADY CHATTERLEY (traduit par *J. Benoist-Méchin ;* éditions de la N. R. F.), par *D. H. Lawrence.*

« Romans et poèmes sortent spontanément de la plume. Puis on éprouve le besoin d'une attitude mentale logique envers soi-même ou les choses en général, et l'on tente d'abstraire de ses expériences d'écrivain et d'homme quelque principe défini. » C'est ainsi que Lawrence justifiait pour lui-même ses livres d'essais et l'on sait qu'il leur attribuait beaucoup d'importance. Il reste curieux que ce fameux « besoin d'une attitude logique » subsiste chez des écrivains dont l'existence s'est passée à observer chez l'homme à quel point la philosophie reflète mal le comportement. On songe à Balzac qui s'avisa tout à coup qu'il avait toujours écrit « à la lueur de deux vérités éternelles : la Religion, la Monarchie ».

En lisant Freud, Lawrence s'aperçoit qu'il est possible de créer un système, de parvenir à une conception cohérente de la vie en partant de constatations, d'expériences analogues à celles qu'il a si souvent faites lui-même et dont il a tiré ses poèmes et ses romans. Du coup, il se croit capable d'accomplir une besogne semblable, oubliant qu'il est différent d'exprimer un sentiment, différent de raisonner sur ce sentiment. Lawrence était l'homme qui percevait avec une grande sensibilité les rapports qui s'établissaient entre le monde et lui et qui réussissait à merveille, par le truchement d'une fiction ou d'un rythme, à communiquer à ses lecteurs ce qu'il ressentait. Mais il n'avait aucune familiarité avec les modes abstraits de la pensée et n'aurait jamais consenti à se soumettre à une discipline scientifique. De là le caractère affligeant de ses essais quand ils n'ont d'autre raison d'être que d'exprimer les vues de l'auteur. On y voit le corps humain comparé à une bicyclette, l'âme étant le cycliste ; une diatribe contre les personnes qui se lèvent tard est fondée sur ce que « dans le sommeil du matin, nous transmuons la force matinale du sang en faux rêves et en une force d'inertie toujours croissante » ; des refoulements personnels sont érigés en règle générale : « Le mystère, l'effroi, le pouvoir prodigieux de la sexualité ne devraient jamais être

dissipés en explications. La grande masse des hommes ne devrait jamais être familiarisée avec les faits scientifiques, biologiques de la sexualité : *jamais* ».

Les exemples précédents sont empruntés à *Fantaisie de l'inconscient* qui recèle quantités de ces bourdes à côté de rares passages intéressants. *La défense de Lady Chatterley* est toute différente : Lawrence n'y a pas cherché à enchaîner des idées, mais à poursuivre la mission dont il s'était senti chargé en publiant *l'Amant de Lady Chatterley*. Ce roman avait soulevé en Angleterre le scandale que l'on sait et se trouvait interdit, confisqué, brûlé par les autorités. Le pamphlet permettait à Lawrence d'expliquer malgré tout à son public les mobiles auxquels il avait obéi en écrivant ce livre scandaleux : Puisqu'on ne laisse pas parler le romancier, que le prophète vaticine. Celui-ci, sachant qu'il s'adresse aux gentils qui ne connaissent pas la doctrine révélée par Lady Chatterley, leur en expose le véritable fondement : les réactions de Lawrence en face de la nature, de la femme, des autres hommes. Ce n'est pas un décalogue (quoiqu'en pensât l'auteur), mais un très beau chant lyrique qui exprime l'ardent désir de communion qui fait les véritables mystiques.

DENIS MARION

*
* *

LETTRES RUSSES

KLIM SANGUINE, par *Maxime Gorki* (Rieder)

Il est assez douloureux quand on aime Gorki de parler de son dernier livre. Les *Artamonov* avaient déjà terriblement déçu les admirateurs du grand Gorki, du maître incomparable des *Vagabonds* et des *Souvenirs d'Enfance*. On éprouve la même impression désolante en lisant *Klim Sanguine*.

Je ne pense pas qu'il soit tellement téméraire de juger du livre entier sur ce fragment qui n'est, à l'échelle de l'œuvre, qu'un long chapitre, car c'est moins la médiocre réussite de ce livre qui attriste, que la quasi-certitude que l'auteur s'égare dans une voie qui manifestement n'est pas la sienne. Un écrivain, si grand soit-il, peut avoir des défaillances ; ce qu'on lui pardonne plus difficilement c'est de tenter de faire

ce à quoi il n'a été destiné ni par son tempérament, ni par les circonstances, ni par sa tournure d'esprit. Si l'on excepte de *Klim Sanguine* la noyade de l'enfant au milieu du fleuve, qui est de toute beauté et s'élève à la hauteur des plus grandes pages de Gorki, nous ne retrouverons que bien rarement dans ces trois cents pages le génie du Russe. Le récit se traîne languissamment sans jamais prendre forme, exactement comme dans les *Artamonov*, et pour les mêmes raisons.

Gorki excelle à peindre les gens qu'il a connus, à nous donner dans une suite de tableaux des types inoubliables, et tous ceux qui savent ce que c'est que d'écrire ne tomberont pas dans l'erreur de penser que c'est là un art qui présente moins de difficultés que l'œuvre de pure imagination. Ils savent que la part d'invention, d'arrangement, de perspective n'est pas moindre dans ces œuvres que dans les autres, et que le fossé que certains se complaisent à placer entre l'écrivain subjectif et l'écrivain objectif a tout juste l'épaisseur d'un cheveu dans sa partie la plus large.

L'erreur de Gorki, durant ces dernières années, c'est d'avoir voulu s'exercer à des sujets sur lesquels son génie n'arrive pas à mordre. Le drame de cet écrivain, c'est la Révolution Russe, qui l'a dévoré tout vivant après tant d'autres. Sans avancer qu'il ne comprend pas aujourd'hui ce qui se passe sous ses yeux, il s'avère qu'il est incapable de l'exprimer par la plume. Lui, qui a été l'admirable peintre des anciennes générations, ne peut plus l'être de celles qui viennent. Gorki, soulevé par la tourmente, environné d'un peuple en marche, voyant se réaliser enfin les espoirs de toute sa vie — mais nous savons tous que nos vœux, quand ils se réalisent, se présentent toujours à nous avec un visage que nous n'avions pas imaginé et qui, si beau soit-il, nous laisse toujours un peu ahuris — appartenant comme créateur à un monde détruit, puisque ses modèles avaient disparu ou s'étaient considérablement transformés, se trouvait aussi désorienté comme écrivain, sinon comme homme, qu'une fourmi qui assiste à l'éventrement de sa fourmilière. Son rôle créateur était, à partir de ce moment-là, bien près d'être terminé.

L'autre faiblesse de Gorki, et non la moindre, provient en grande partie de ce besoin de servir qui le tenaille. Ce souci

retire à son œuvre, comme il arrivait déjà pour la *Mère*, cette merveilleuse liberté créatrice que l'on sent dans ses récits d'enfance et de vagabonds, et qui est plus indispensable à l'écrivain que l'air qu'il respire. Dès qu'un auteur se préoccupe dans son œuvre de contingences qui lui sont étrangères, dès qu'il fait intervenir la contrainte, pour si nobles que soient les sentiments qui l'inspirent, l'œuvre à l'instant même fléchit avec une remarquable, une effrayante régularité. L'auteur des *Artamonov* et de *Klim Sanguine* vient d'en faire à deux reprises la dure expérience. C'est qu'il s'agit ici de choses extrêmement délicates, de forces mal définies, venues des régions lointaines de l'être, que la moindre brutalité froisse, tarit, met en fuite avec une rapidité inimaginable. Le verger le plus abondant ne tarde pas à se changer en désert de pierres et de sables. Au milieu de cette désolation, de ces arbres à demi morts, seule, de loin en loin, dans les deux dernières œuvres de Gorki, apparaît une branche porteuse de fruits. On ne saurait imaginer un exemple plus éloquent pour nous montrer en ligne de feu les dangers qui nous guettent.

La naïveté de bien des gens, et en particulier des hommes qui sont directement aux prises avec la réalité, c'est de croire qu'un écrivain est libre en face de son œuvre, qu'il peut la diriger où bon lui semble, la faire servir à toutes fins qui lui paraissent utiles. Ces gens-là confondent, dans leur parfaite incompréhension de la littérature, raisonnement et sentiment, passion et calcul ; ils ne se doutent pas qu'un livre de quelque valeur est avant tout œuvre de chair, au vrai sens du mot, et qu'il ne vaut que par là ; que l'on ne pénètre pas dans une œuvre par où l'on veut mais bien par où l'on peut, et que la volonté créatrice se cabre et refuse farouchement d'avancer si on veut la contraindre à s'engager dans une voie qui n'est pas la sienne, qui lui répugne, sans même que le créateur sache au juste pourquoi.

Or, s'il est un homme qui est tout entier dans son œuvre, (j'entends, la vivante) depuis la plante des pieds jusqu'à l'extrémité des cheveux, avec la forme de son corps inscrite en creux dans chaque page, où les battements de son cœur se perçoivent avec la plus large sonorité, dont chaque ligne est arrosée de son sang, chaque mot bruissant de sa voix, modelé par ses

mains adorables, c'est bien Gorki. On ne sent pas chez lui — dans les livres dont nous parlions plus haut — de ces constructions faites à coup de calcul, d'intelligence ; pas une seule page de ses plus belles œuvres ne sent la fabrique ; tout cela germe, s'amplifie harmonieusement, arrondit sa courbe dans le ciel, et finalement se détache de Maxime Gorki avec la divine simplicité d'un fruit mûr. Tout est physique ici, fait d'odeurs, de sons, de couleurs, de formes. Tous les arts se rejoignent là en un seul, comme les diverses faces de la pyramide à l'extrême pointe de son sommet. Gorki peint, sculpte, chante chacune de ses pages. Ses personnages sont aussi puissamment et charnellement construits que ceux de Rembrandt et de Michel-Ange. Nous touchons ici au plus grand style qui soit, à la surhumaine ampleur des figures de ces deux maîtres. Aucune ressource de l'art n'est étrangère à Gorki quand l'inspiration coule dans ses veines ; l'œuvre monte avec harmonie à des hauteurs rarement égalées dans le temps et dans l'espace. Le miracle créateur atteint ici à son apogée ; au delà il n'est plus rien, qu'une écume de ciel et des globes qui tournent, et plus bas, au ras du sol, le néant de ceux qui n'ont pas été touchés par la grâce.

Mais nous atteignons également ici aux limites de Gorki, et à sa grande faiblesse dès qu'il « s'attaque » au roman. Cette tournure d'esprit lui manque. Il est incapable d'imaginer des histoires de toutes pièces, de poursuivre le développement d'une intrigue, de faire évoluer des personnages dans des situations inventées, mieux encore, de peindre certaines gens. On sent qu'il n'arrive pas à s'intéresser à eux. A mesure qu'ils s'élèvent dans l'échelle sociale, qu'ils perdent de leur animalité, de leur instinct, ils deviennent plats, falots ; nous n'avons plus affaire à des êtres vivants mais à des fantômes. Antée a quitté la terre nourricière, les forces primitives, et le charme s'est rompu ; il s'épuise vainement à insuffler un peu de vie à ces ombres ; nous ne lui prêtons plus qu'une oreille distraite. Grandeur et misère de l'art où chaque écrivain qui se trompe ou se renie, sous quelque prétexte que ce soit, est cruellement rappelé à l'ordre dans la chair vive de son œuvre.

MARC BERNARD

*
* *

LE THÉATRE

LA FLEUR DES POIS, par *Edouard Bourdet* (Théâtre de la Michodière).

« Double rôle que celui de la Cour », écrit judicieusement M. Abraham à propos de la cour de Louis XIV. « C'est un Etat-Major ; ceci pour les missions, les charges, les commandements. Pour les fortunes, le crédit, pour ce qu'on appelle aujourd'hui le *standing*, c'est à la fois un Syndicat patronal, un Trust financier et un Cercle dont il faut faire partie. Car il n'y a point d'autre endroit en France où qui veut « arriver » puisse rencontrer et saisir l'occasion » [1]. Enlevez à la Cour son côté commercial, professionnel aussi bien que son côté gouvernemental et militaire : il restera un terrain de jeu, où les passions frivoles s'épanouiront dans leur pure vanité, où de grandes dépenses d'énergie pour rien, d'ingéniosité et de ruse pour rien, souligneront la fantocherie des acteurs. Il restera le « monde » tel qu'il se voit aujourd'hui, et qui ne se prête pas seulement au comique, qui est comique dans sa réalité même, qui ne peut être que comique.

Le premier mérite de M. Bourdet est d'avoir scrupuleusement respecté, après l'avoir finement perçue, la vérité du milieu qu'il décrit. Je sais qu'on lui a reproché d'exagérer, et qu'une partie de la presse a bronché devant ce qu'on a appelé ses outrances. Pourtant, il n'est pas une des répliques, un des effets de la pièce qui ne m'ait paru l'exacte transposition scénique de ce qu'on dit, de ce qui se passe tous les jours dans le monde, depuis le choix des petits noms familiers jusqu'à la franc-maçonnerie des invertis, en passant par le barême des fêtes données chez les autres et par les sacrifices que peut consentir une jolie femme pour faire partie d'une « entrée ». Ce n'est pas là du vaudeville, ni de la farce, c'est du réalisme. La pièce de M. Edouard Bourdet est donc une excellente et solide comédie de mœurs où la justesse du trait s'allie au cocasse de la mise en scène, une comédie de mœurs à la façon du XVIIIe siècle

1. *Proust*, par Pierre Abraham.

qu'il faudrait situer, *mutatis mutandis*, quelque part entre Dancourt et Lesage.

Le fond de toile, c'est la peinture des mœurs actuelles du monde, des moyens actuels de parvenir dans le monde. Il se trouve qu'aujourd'hui (et non avant-hier comme le soutiennent certains critiques) la pédérastie est le filon. Ni vous, ni moi, ni M. Edouard Bourdet n'y pouvons rien. Sa pièce n'est à aucun degré une satire de la pédérastie comme telle, pas plus que les petits marquis de Molière ne représentent une satire de la noblesse. Les petits messieurs de la *Fleur des Pois* offrent les exclusivités et les travers de toute franc-maçonnerie, les vanités de toute franc-maçonnerie mondaine, et de plus les contrastes plaisants d'une inversion des goûts qui heurte les habitudes communes. Quant à la vérité de la peinture, les critiques qui ont manifesté quelque incrédulité ou quelque impatience devraient m'en croire : M. Bourdet aurait pu tirer de la réalité des effets encore bien plus extravagants !

Sur ce fond se dessinent trois carrières mondaines incarnées dans trois personnages : la grande maîtresse des cérémonies pour qui la vie mondaine est à la fois profession et jeu et qui codifie pour le spectateur les routines et les manies de la coterie élégante ; l'utilitaire indifférent au snobisme, le travailleur plongé dans un milieu qui l'ahurit ; la jeune femme arriviste, dont le snobisme est à base sentimentale et dont le cynisme naït est parfaitement rendu par l'auteur. Ces trois personnages, également nécessaires à l'intrigue et à la « leçon » de la pièce, l'auteur s'en sert pour éclairer différemment sa comédie à différents moments de son évolution. C'est ainsi qu'au troisième acte, M. Bourdet utilise la jeune femme afin d'achever par le côté des dames sa satire de la société.

On a reproché à M. Bourdet d'être tombé vers la fin dans le vaudeville. Pour partager cette opinion, il faut n'avoir jamais vu les répétitions d'un bal costumé, ni les airs d'empereur qu'assument les meneurs du jeu, ni les tragi-comédies que ce jeu suscite. Au vrai, les deux premiers actes me paraîtraient plutôt plus forcés que les deux derniers. Certaines faiblesses de la fin de la *Fleur des Pois* me paraissent tenir à d'autres causes. Quand tous les hommes sont d'un côté de la scène et toutes les femmes de l'autre, on souhaiterait alors plus de lyrisme, ou

plus de violence, ou plus d'âpreté. On souhaiterait que le mouvement de la pièce s'accélérât et que tout finît dans une sorte de dérision burlesque. Il est certain qu'alors au contraire l'action se refroidit, semble hésiter, tâtonner, pour finir par une scène vraiment mince entre le duc d'Anche et Tavernier, où ces deux personnages ont l'air aussi gênés que l'auteur.

M. Edouard Bourdet, observateur pénétrant et exact (deux qualités, chose à noter, qui ne font pas toujours bon ménage), use à merveille d'un excellent procédé comique, analysé par M. Bergson, qui consiste à affecter de prendre le bien pour le mal et *vice-versa*. Mais il n'y a pas de satire sans humeur, sans indignation, et les visions comiques de M. Bourdet reposent sur une sorte d'irritation qu'on devine, et qui est fort sympathique. Mais il y a je ne sais quoi d'étouffé, d'effacé dans sa colère. On attend toujours un misanthrope qui ne vient pas. Puisse-t-il surgir un jour et tout casser.

RAMON FERNANDEZ

* * *

LES ARTS

BRUEGHEL, par *Edouard Michel* (Crès) ; EXPOSITION BOUCHER (Galerie Charpentier).

Il y a deux mois, passait en Salle des Ventes une copie, par Brueghel-le-jeune, des *Proverbes*, du Musée de Berlin, de Brueghel-le-Vieux. Je n'allai pas à la vente, persuadé qu'une œuvre de cette importance et de cette rareté ne pourrait être vendue misérablement. On sait qu'elle fit 15.000 fr. L'émotion que j'en ressentis, et qui n'est pas calmée, m'inclina à étudier de plus près l'œuvre du grand Flamand. Le beau livre édité par Crès : *Brueghel*, commenté par Edouard Michel, a fourni une ample matière à ma rêverie passionnée. En même temps que je trouvais motif à consolider mon amour, je trouvais motif à m'étonner une fois de plus de l'inconcevable faculté d'oubli des hommes, capables, durant des siècles, de mépriser les œuvres sublimes qui suscitèrent de leur temps (pour ne parler que des peintres) les plus violentes admirations. Qu'un Vermeer, qu'un Gréco, qu'un Brueghel aient si longtemps disparu, pour être à nouveau découverts par notre époque, la loi des

réactions est insuffisante à l'expliquer, du moins hors des frontières françaises. Car on sait le mépris qui est généralement affiché en France, pour tout ce qui ne ressortit pas à une certaine esthétique du joli ou du grandiloquent. C'est un fait certain : le Français moyen juge toutes les œuvres d'art, soit par rapport à une convention de grâce et d'afféterie : Greuze, Boucher, soit par rapport à une convention de pompe et de superfétation : Le Brun, Le Sueur.

C'est pourquoi l'exposition Boucher à la galerie Charpentier fut un triomphe. Tout ce que Paris compte de « bien français », y compris ces vieilles dames « de l'époque » qui ne se déplacent que dans les occasions solennelles et qui, à peine entrées, gloussaient des : « C'est admirable » à faire frémir, défila dans ces salles trop fameuses, en proie à la plus risible des extases. On eût dit que ces gens n'avaient jamais vu un vrai paysage. Le peintre lui-même, mit-il le nez dehors ? me demandais-je, devant ces déplaisantes agglomérations de chutes d'eau, de ponceaux, de moulins, de brebis et de brouettes peints en série, avec une froideur incroyable et un mépris de la réalité jamais dépassé. C'est en vain que l'on cherche dans les œuvres du plus mauvais des peintres français, et particulièrement dans ces suites d'arbres et de cascades, un accent de nature, un trait juste : tout y est désastreusement plat et prévu.

Au fond : Ne goûter dans une œuvre d'art que ce que l'on s'attend à y trouver, voilà la marque du traditionaliste français ; n'y goûter que ce à quoi l'on ne s'attendait pas, voilà celle du snob. L'*honnête homme*, qui s'inscrit entre ces deux monstres (mais qu'il est difficile à rencontrer !), sait apprécier à la fois le prévu et le surprenant, le décent et l'incongru pourvu que l'amour et l'observation président à leur naissance. C'est lui le découvreur de Brueghel, en qui il vénère le vrai peintre du sublime quotidien, le plus grand peintre *naturel* qui se soit jamais rencontré. Rubens, qui s'y connaissait en bien des choses, même en bonhomie, admirait considérablement Peter Brueghel. Il possédait douze toiles de lui, qu'il ne craignait pas d'accrocher à côté de celles du Titien, le Dieu des peintres.

Je regrette de n'avoir pas reçu plus tôt ce livre. J'en aurais recommandé la compagnie à tous les artistes partant en vacances, à ceux qui portent quelque attention à la beauté éter-

nelle du paysan ou aux rythmes des paysages compliqués. Car il n'est pas de maître plus *d'actualité*. D'abord parce qu'il nous aide, avec sa *Moisson* et sa *Fenaison* à considérer picturalement l'immensité du paysage que nous avons sous les yeux. Depuis l'impressionnisme, en effet, et malgré la leçon du Poussin (le plus grand paysagiste après Brueghel), nous avons pris la paresseuse habitude de satisfaire notre regard avec un bout de mur, quelques arbres, et un pan de ciel. Brueghel nous arrache ces œillères et nous montre que ce déroulement somptueux de villages, de routes, de forêts et de rochers, où nous choisissons chichement quelques maigres motifs à pochades, n'excède pas les possibilités du tableau ; que l'organisation de tous ces éléments est affaire de lumière, de rythme, et surtout de souffle et d'amour. Je comprends maintenant ma haine du peintre paysagiste, qui déshonore le décor. C'est un essoufflé, un avare, un myope, un satisfait. La feuille l'empêche de voir la forêt, et la vache le troupeau. Et sa petite réussite quotidienne lui ôte l'envie de courir la grande aventure, et d'entreprendre, au risque de ne pas réussir, le paysage récapitulatif de sa saison d'été.

C'est pour bien d'autres raisons encore que Brueghel m'apparaît d'une si émouvante actualité. Car son œuvre est la plus complexe qui soit. Si ses *Saisons* respirent une sérénité adorable, si ses noces villageoises dégagent une allégresse sans pareille, *La Journée sombre, Margot l'enragée, le Triomphe de la Mort* (cette dernière toile à mes yeux aussi importante que le *Jugement* de Michel-Ange) comptent parmi les plus tragiques prophéties. Comment ne pas les entendre à nouveau alors que la dureté des temps, les faillites monstrueuses, les frontières multipliées, tant de poings brandis et de sournois préparatifs semblent livrer le monde à une obscure et muette panique ?

Le livre d'Edouard Michel renferme, outre celles de soixante peintures, les reproductions de quarante-sept dessins, choisis parmi la centaine d'indiscutables jusqu'ici catalogués. Il ne reste plus qu'à attendre qu'un éditeur audacieux les réunisse tous en un album d'un prix abordable. Il en est, parmi ceux reproduits ici, d'une incroyable beauté.

Le texte témoigne d'un goût très sûr et d'une connaissance approfondie de l'œuvre du maître flamand. Analysant *la chute*

d'Icare, du Musée de Bruxelles, *l'excision de la pierre de folie* (Budapest), *la tempête* de Vienne et maints autres Brueghel douteux, Edouard Michel envisage une hypothèse qui m'est chère : celle d'un disciple inconnu, beaucoup plus fort, comme peintre, que Brueghel-le-jeune, et qui serait l'auteur de ces toiles très belles, auxquelles manque cependant une force, une souplesse et une ampleur qui n'appartiennent qu'au Maître. C'est à cet inconnu qu'il conviendrait alors d'attribuer les *Aveugles* du Louvre dont l'original signé est, on le sait, à Naples. Il faudrait cependant imaginer que le Maître y a mis la main, car il y a dans cette toile trop méprisée, une énergie et une subtilité que seul Brueghel-le-Vieux possédait.

On le voit, les problèmes soulevés par l'œuvre en partie massacré de ce peintre qui fut un des plus importants, sont loin d'être résolus. Entre autres qualités, le livre d'Edouard Michel a celle de nous y faire réfléchir.

ANDRÉ LHOTE

*
* *

CE QUE LE MONDE DOIT SAVOIR.

Les touristes inspirés et les artistes qui séjournent actuellement à Collioure ne se doutent pas que cette ville merveilleuse et jusqu'ici impolluée, vient d'échapper à un grand danger. La municipalité actuelle (dont le zèle devrait se borner à balayer des plages les excréments qui en rendent la jouissance impossible), avait décidé de procéder à des *embellissements*, en édifiant des châlets sur les glacis du château, face à la mer. On voit d'ici le spectacle. Le peintre roussillonnais Louis Bausil entreprit une violente campagne afin d'éviter ce crime. Aidé par le Touring-Club et la Commission supérieure des Sites, il vient, paraît-il, d'obtenir le classement. Cela suffit-il ; le mal est-il définitivement conjuré ? Je pose la question à M. Mistler, maître des destinées artistiques de notre pays. Et je demande aux artistes du monde entier, qui aiment Collioure, s'ils tiennent à ce que ce lieu de travail et de méditation devienne le pendant de Sainte-Maxime, plage des snobs et des désœuvrés. Il n'est pas inutile d'ajouter qu'entre le château et le chemin communal, existe un emplacement égal à celui des glacis, autant que celui-ci propice aux embellissements et

agrandissements de la Cité. La vue ne serait gâtée que du côté du chemin ; un rideau d'arbres cacherait, côté plage, la hideur probable de ces constructions.

ANDRÉ LHOTE

*
* *

BOLDINI, PICASSO, ENSOR et J. E. BLANCHE.

Jacques-Émile Blanche m'écrit aimablement pour m'affirmer que je me suis mépris sur ses sentiments envers Boldini qu'il n'a pas une seule minute pensé à préférer à Picasso. Trop heureux d'enregistrer cette déclaration, je veux bien oublier mes impressions déjà anciennes, et jusqu'à ces textes où les noms de Braque, Picasso, Boldini m'avaient semblé être énumérés à des fins tendancieuses. Par ailleurs, J.-E. Blanche s'indigne de mon admiration pour James Ensor. Le côté « Belge » de cette esthétique le révolte. « Essayons de comprendre avant de condamner », écrit Aldous Huxley dans son *Tour du monde d'un sceptique*, s'ingéniant à se persuader que les Méridionaux, dont les façons le choquent, pourraient avoir raison contre les gens du Nord. Ne pourrions-nous pas, nous autres Méridionaux de Paris, essayer de comprendre ce qui se cache d'émouvant sous l'apparent débraillé belge ? J.-E. Blanche est-il certain que les manières de Brueghel et de Brauwer l'eussent davantage contenté que celles du « Baron belge », comme il l'appelle ?

A. L.

*
* *

REVUE DES LIVRES

L'art de mourir, par *Paul Morand* (Cahiers Libres).

On aurait plutôt attendu de Morand l'*Art de vivre* ou l'*Art de bien vivre*. Mais il n'est pas dit dans les contrats avec les éditeurs que l'on ne doit parler que de ce qu'on connaît. Tel quel, ce petit livre est un recueil de mots prononcés par d'illustres mourants depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Ouvrage d'érudition en somme, et qui peut servir. — Même remarque à propos du *Suicide en littérature* qui termine le volume : Ce ne sont que matériaux épars. Il manque l'accent personnel qui fait l'unité des anecdotes les plus inutiles de Montaigne et leur donne leur gravité. Morand a beau nous dire que la mort qu'il a choisie c'est celle où on ne parle pas, la mort du loup, il dit peut-être

vrai — mais personne ne le croira. L'accent n'y est pas, c'est dommage pour lui et pour nous.

JEAN GRENIER.

*

L'Araignée de verre, par *Maurice Maeterlinck* (Fasquelle).

Ce petit livre comprend trois morceaux : le récit d'un voyage en Sicile, qui fut abondant en déceptions ; quelques réflexions sur le panthéisme et l'agnosticisme, à propos des mystères de l'Égypte ancienne. Enfin la description des mœurs de l'argyronète aquatique, ou araignée de verre, donne à M. Maeterlinck l'occasion de remarquer, non sans une légère aigreur, que nous ne serions guère capables de secréter une cloche à plongeur, à la façon de cet insecte.

J. G.

*

Petit Traité de la Marche en Plaine, par *Gustave Roud* (Mermod, Lausanne).

C'est un traité, c'est une rêverie ; et ce rare petit livre classe Gustave Roud parmi ceux qui ont le droit de nous intéresser à ce qui se passe entre leurs yeux et leur cœur. La magie ne vient pas de ce que le poète s'évade loin des choses, mais au contraire de ce qu'il s'enfonce en elles, dans l'herbe et dans la feuille, jusqu'à les voir un peu hagardes. Une espèce de paysannerie magique, chaude et lisse, et bonne ; un peu trop perdue, peut-être, sans pourtant se perdre dans les nostalgies. On sait gré à Roud de ses précisions, de sa façon de peindre une auberge, un moulin, une fête de village, et il est bien que ce traité ait pour couverture une carte d'État-Major.

HENRI POURRAT

*

La vie étrange de l'argot, par *Emile Chautemps* (Denoël et Steele).

M. Emile Chautemps a recueilli quelque quatre mille mots d'argot. Il les présente, les décrit, les explique. Ses souvenirs sont pittoresques, et parfois savoureux. Ses commentaires étymologiques, fort discutables.

JEAN GUÉRIN

*

Pensées d'un soldat, par le *Général Von Seeckt* (Le Cavalier).

Le titre n'est pas une antithèse comme on pourrait le croire : Von Seeckt a réfléchi aux grands sujets. Ce n'en est pas plus consolant. Voici quelques idées : « Quiconque est comme moi persuadé que nous avons fait en 1914 une guerre purement défensive, verra dans l'offensive sur le front essentiel la seule

solution possible pour obtenir une décision rapide et favorable ; l'offensive était devenue un moyen de défense. »

Et encore : « « Rien n'incite plus fortement à la guerre qu'un voisin désarmé ; c'est pourquoi le premier but que l'on puisse et doive atteindre pour assurer la paix, c'est l'égalité des armements. »

Les mêmes raisonnements sont faits dans tous les pays.

JEAN GRENIER.

*

Tableaux d'Histoire générale, par *C. Lauvernier* et *J. Berthier* (Société Mercasia).

Gengis-Khan était contemporain de Jean de Meung. Gautama instruisait ses disciples vers l'époque où Nabuchodonosor s'emparait de Jérusalem. Ainsi de suite. Il est curieux de confronter les images bizarres et les temps hétérogènes, que forme naturellement notre esprit, à d'exacts tableaux synchroniques. Ceux-ci, qui sont fort bien dressés, donnent souvent à l'histoire un profil inattendu.

J. G.

*

Métamorphoses et symboles de la Libido, par *Jung* (Éditions Montaigne).

Jung tente d'expliquer, par la survivance de mythes archaïques, les troubles et les angoisses d'une Américaine de nos jours.

Le sujet est donc passionnant ; mais la démonstration si légère que l'on se repent assez vite d'avoir jugé le sujet passionnant.

J. G.

* * *

REVUES ET JOURNAUX

Roger Martin du Gard.

M. André Rousseaux a publié dans le *Figaro* (23, 30 juillet), une étude sur l'œuvre de Roger Martin du Gard, dont voici deux passages :

Ce n'est pas seulement la famille qui l'obsède, mais la société tout entière, avec son armature physique et morale. Et l'on pourrait dire que le thème de toute son œuvre est celui-ci : les conditions du développement de l'individu entre les ressources et les obstacles qu'il trouve dans la société.

Cependant, il y a dans la notion de thème littéraire une sorte d'idée préconçue, ou tout au moins une position arbitraire de l'artiste quant

à l'objet de son art. Et cela est tout à fait contraire au sentiment que M. Roger Martin du Gard se fait de l'art littéraire. Ce romancier, qui passe souvent pour être le romancier le plus authentique entre les écrivains d'aujourd'hui, tend, de tout son effort, à nous représenter la vie, avant d'exprimer les idées qu'il a sur elle. A vrai dire, c'est probablement dans la mesure où l'artiste, chez M. Martin du Gard, a été débordé par le philosophe, qu'il a de quoi nous intéresser le plus. Mais il est de stricte honnêteté de commencer par l'aborder tel qu'il a voulu se présenter à son lecteur : comme un des hommes qui se sont appliqués avec le plus de ténacité, avec la discipline intellectuelle la plus rigoureuse, au seul art du roman.

Comme tel, M. Roger Martin du Gard se rattache à certains des romanciers de la seconde moitié du XIXᵉ siècle qui ont cherché, eux aussi, et parfois obtenu, les plus puissantes évocations de la vie : Tolstoï et les naturalistes. C'est bien à Tolstoï qu'il fait songer, par certaines créations de personnages, et, encore plus, d'atmosphères, de paysages romanesques qui sont vraiment inoubliables. Et c'est bien la technique naturaliste qui lui a fait écrire si souvent, dans ses romans, des pages de dialogues minutieux, où tous les jeux de scène sont notés, ainsi que tous les détails du décor.

...M. Roger Martin du Gard nous apparaît comme un homme qui a assumé, d'abord avec enthousiasme, puis avec conscience, tout l'héritage intellectuel du XIXᵉ siècle : non seulement le naturalisme, mais le culte de la Science, celui de l'Art pur, sans oublier celui de la Liberté de penser. En un mot, toutes les armes dont se sont munis les contemporains de Taine, de Leconte de Lisle, de Paul Bert, aussi bien que ceux de Zola, afin de se donner l'illusion que l'homme est maître de la vie.

Cependant, même si l'on ne renverse pas complètement ces données du problème de l'homme, ainsi que beaucoup d'esprits le font aisément aujourd'hui, il est difficile de ne pas voir qu'elles sont, à tout le moins, un peu courtes. C'est à quoi M. Roger Martin du Gard a pris garde en les méditant. Il considère avec plus de circonspection le mystère de l'homme. Il n'y entre pas, certes, ne fait pas un pas vers lui : son goût de la vérité scientifique lui permet de l'admettre comme inconnu, non comme inconnaissable. Mais tout son effort tend à l'exposer aussi complètement et aussi impartialement qu'il est possible.

L'idée qu'il en a, lui, est que l'homme est un mélange complexe d'instincts, qui nous déconcerte parce que nous n'osons ou ne voulons pas explorer ce monde troublant qui règne au-dessous de notre conscience. « Je n'ai jamais rien compris à ce qui s'est passé en moi, dit un de ses personnages ; et c'est justement ça qui est effrayant : être la proie de ces instincts incompréhensibles. » Mais ce qui trouble le per-

sonnage du roman, fait les délices du romancier, qui se donne le plaisir de dominer cette incohérence, et de la transpercer par sa lucidité.

*
* *

MEMENTO DES REVUES

L'Action Française (4 août) : *Invention d'une vérité*, par Thierry Maulnier.

Les Cahiers du Sud (juillet) : *Le bout de la route*, pièce par Jean Giono.

Le Crapouillot (octobre) : *Reportages parisiens*, par Max Jacob ; *La confession de Gavrila*, par Peter Neagoe.

Esprit (octobre) : *Contre ?* par Sylveire ; *Refaire la Renaissance*, par Emmanuel Mounier.

Europe (15 oct.) : *Lola d'Amérique*, par L. F. Céline.

Les Humbles (août) : *Lettre sur le Congrès de la Paix*, par Maurice Parijanine et Maurice Wullens.

Mercure de France (1er sept.) : *Autour du précieux*, par J. Charpentier.

La Nouvelle Revue des Jeunes : *La jeunesse d'aujourd'hui en face de la littérature*, par Julien Lanoë.

Les Nouvelles Littéraires : *Chroniques théâtrales* de Jacques Copeau.

Les Primaires (oct.) : *Propos d'un utopien*, par Régis Messac.

Revue des Deux-Mondes : *Les Fiançailles*, par J. de Lacretelle.

La Revue Française (août-octobre) : *La Belle au Bois*, par Jules Supervielle.

Revue Hebdomadaire (15 oct.) : *Les veillées du château*, par le comte de Comminges.

Revue de Paris (1er sept.) : *Charles Dullin*, par François Porché ; (15 oct.) : *La Maison Thuringer*, par Panaït Istrati.

La Revue Philosophique (mai-juin) : *Heidegger et l'ontologie*, par E. Levinas ; (sept.-oct.) *Les mimiques*, par Georges Dumas.



Correspondance.

4 octobre 1932.

Cher monsieur Benda,

Vous faites trop d'honneur à ce modeste article, en le traitant de « manifeste » ; mais vous ne lui en faites pas assez en le réfutant d'après une citation, et sans vous être donné la peine de vous reporter au texte. On n'eût point attendu cette négligence d'un clerc aussi scrupuleux que vous l'êtes, et si naturellement enclin à la correction fraternelle. Vous y auriez vu que, bien loin d'approuver Barrès d' « avoir fait à l'évasion sa part » et d'avoir passé sa vie à accorder ses tendances opposées, je spécifie qu'il n'aurait pu progresser vers le vrai, sans d'abord se décider au sacrifice d'une part de lui-même. C'est du point de vue gidien, que j'absous Barrès de ne pas choisir, et pour souligner l'illogisme de Gide, quand il l'attaque.

Lorsque vous avancez que mon article « affirme la volonté du littérateur moderne de ne sacrifier aucune des affections de son âme, d'en chercher toujours de nouvelles... » je me frotte les yeux et relis mon texte : je constate, avec vous, cette volonté, dans un Barrès, dans un Gide ; mais, faisant profession de catholicisme, comment l'eussé-je affirmée pour mon propre compte ? Il est trop vrai que beaucoup de chrétiens trahissent le Dieu qu'ils aiment : j'enregistre, après tout le monde, ce triste fait ; et vous feignez d'y voir un programme auquel je me rallierais ! Rappeler que la vie chrétienne est, pour beaucoup, un déchirement, un perpétuel compromis, ne revient tout de même pas à soutenir (comme vous me le faites dire) que « l'essentiel est de préférer un des mille objets qui nous attirent... [1] » Constater notre misère, ce n'est ni l'approuver, ni l'absoudre.

Mais où l'éminent philosophe que vous êtes (permettez à « l'éminent romancier » de vous retourner votre politesse !) me paraît bien léger, c'est lorsqu'il m'accuse de rejeter toute discipline et de m'en tenir à l'ordre du cœur. J'ai écrit : « Si la pratique religieuse *n'était qu'une discipline*... qui donc y resterait fidèle ? » J'ai encore écrit : « ce n'est pas une discipline *toute nue* dont nous avons besoin... » Ce qui signifie clairement que je rejette une discipline *sans amour* ; je ne veux point de la discipline *seule*. Cher monsieur Benda, je n'ai jamais souffert d'un clerc trahison pareille ! Mais où vous passez toute mesure, c'est lorsque vous assimilez barrières, garde-fous, béquilles, dont je dis qu'un chrétien ne veut pas, à la théologie catholique, et singulièrement au thomisme ! Par ce tour de passe-passe, la condamnation que je porte contre une attitude peureuse et négative, devient, à vos yeux, le rejet de la philosophie catholique ! Simplement !

J'ai l'air de ne penser qu'à ma querelle et d'oublier Barrès : c'est que vous l'attaquez sur un plan où le défendre serait faire injure à cette grande mémoire. Vous me traitez d' « innocent », cher monsieur Benda ? Cette fois, je ne vous retournerai pas votre gentillesse ; car il n'y a nulle innocence dans cette insinuation que le nationalisme « simulé » de Barrès « lui a singulièrement rapporté ». Et que dire de cette petite phrase sur les ouailles que Barrès « pousse à la mort » ? Pour un philosophe, c'est un jeu que de transformer, d'un mot, en criminel, l'homme qu'il hait.

Je vous prie de croire, cher monsieur Benda, à mes sentiments confraternels.

FRANÇOIS MAURIAC

***

Cher monsieur Mauriac,

J'ai dit que, selon vous, l'essentiel, pour le croyant, est de préférer un des mille objets qui l'attirent, même s'il le préfère en le trahissant. Vous protestez et citez votre texte. Souffrez que je le cite plus longuement que vous : « Un

1. Voici mon texte : « Un homme qui s'efforce de vivre, tant bien que mal, selon la loi chrétienne, c'est simplement le signe *qu'il préfère quelqu'un*. Il peut aimer beaucoup d'autres choses... » Il « peut » n'implique évidemment de ma part, aucune approbation. Mais sans doute aurais-je dû, pour éviter l'amphibologie, écrire : « il se peut qu'il aime beaucoup d'autres choses... »

homme qui s'efforce de vivre, tant bien que mal, selon la loi chrétienne, c'est simplement *qu'il préfère quelqu'un.* Il peut aimer beaucoup d'autres choses, être sensible au charme d'une vie toute différente, comprendre Montaigne et Nietzsche — mais quelqu'un est dans sa vie, *qu'il préfère, même en le trahissant* ». (C'est moi qui souligne ces derniers mots). Vous ai-je fait dire autre chose que ce que vous dites, même si nous remplaçons « il peut aimer » par « il se peut qu'il aime » ? J'accepte un arbitrage.

Dans votre article, vous prononciez un grand dédain pour ces chrétiens qui songent surtout « à dresser des barrières et des garde-fous et à se fournir de béquilles ». J'ai observé qu'alors vous deviez priser peu les théologiens catholiques. Vous repoussez, indigné, cette conséquence. Que voulez-vous ? elle n'en demeure pas moins juste. Mais pourquoi ne pas me répondre que vous n'êtes nullement tenu à être conséquent ? O poète, qui ne sait pas sa force !

Vous me faites grand honte d'insinuer que le nationalisme de Barrès était simulé et qu'il lui a singulièrement rapporté. Là, vous n'êtes pas exact. Je n'ai point « insinué » cette pensée, je l'ai nettement articulée. (Ce qui était particulièrement simulé, selon moi, chez Barrès, c'est sa germanophobie).

Vous demandez : « Que dire de cette petite phrase sur les ouailles que Barrès « pousse à la mort » ? Qu'en dire ? Mais qu'elle est très exacte, et je vous défie bien de l'infirmer. Ce n'est d'ailleurs pas pour cela que Barrès est un criminel. Pierre l'Ermite, lui aussi, pousse ses ouailles à la mort, et je le salue très bas. Votre héros est un criminel parce qu'il pousse ses ouailles à la mort au nom d'une foi qu'il n'avait pas, ou qu'il n'avait qu'en amateur.

En toute confraternité littéraire, sinon spirituelle.

JULIEN BENDA

*
* *

Le cours public d'Alain reprendra le mardi 8 novembre à 6 h. dans les nouveaux locaux du Collège Sévigné. Le sujet est : *Mythes et Fables.*

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « la Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant sa parution, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne le portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrage d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, de la Banque de l'Union Industrielle Française, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

EN ATTENDANT LA GRANDE REPRISE

Après la hausse trop rapide de la seconde quinzaine d'Août, le marché a éprouvé soudain le besoin de souffler car il n'a pas trouvé, dans les informations relatives à la politique internationale et dans l'évolution des indices économiques, des éléments susceptibles de soutenir la foi des acheteurs.

Ce coup de frein un peu brusque donné par la spéculation n'est pas fait évidemment pour ramener sur le marché la grande masse des capitalistes, mais en y réfléchissant, on conviendra qu'il était indispensable de calmer un peu l'enthousiasme des agioteurs à la petite semaine et mettre en harmonie le niveau des cours avec la légère amélioration qui tend à se manifester dans le monde des affaires.

Ceci dit, je ne puis m'empêcher de constater que ce que j'avais prévu dans une de mes dernières chroniques s'est réalisé à la lettre. La moindre bonne nouvelle avait suffi pour ramener l'optimisme dans le temple de la Phynance, mais ce feu de paille n'a pas duré. On est retombé dans l'inaction en attendant un nouveau départ qui sera peut-être tout aussi éphémère, mais qui permettra à quelques avisés de faire de belles différences au comptant comme à terme.

Nous sommes, je le répète, dans la période des dents de scie. Elle peut durer plusieurs semaines, voire plusieurs mois et je voudrais que mes lecteurs ne restent pas indifférents en présence de fluctuations qui peuvent leur réserver de très profitables satisfactions. Même avec des placements de « père de famille » on peut, en l'état actuel du marché, faire des différences sensibles. Il suffit, pour cela, de rester toujours dans le sens de la tendance et de savoir réaliser au moment opportun.

Ce genre d'opération n'a rien de spéculatif. On achète dans les moments de dépression et l'on revend lorsque l'on juge que les cours

atteints anticipent par trop sur l'amélioration forcément plus lente de la conjoncture économique. Des petits « allers et retours » plusieurs fois répétés font au bout de l'année de très gros pourcentages de profits et cette méthode adroitement pratiquée est susceptible de contrebalancer avantageusement la grande pénitence qui sévit actuellement sur les rendements de toutes les valeurs à revenu variable.

Que chacun se hâte donc de profiter de la période de marasme que nous traversons pour prendre position. Le risque de baisse est infime alors qu'il suffirait de la moindre éclaircie sur l'horizon politique ou économique international pour que nous assistions à une nouvelle et rapide amélioration de tous les grands marchés financiers.

Ces quelques considérations sur l'avenir immédiat ne doivent pas cependant nous faire négliger le point de vue des capitalistes qui n'envisagent que les placements à longue échéance. A ceux-là, aussi, le marché offre de splendides occasions d'investissements. L'essentiel est de bien sélectionner ses achats et de s'attacher surtout à rechercher les titres sous-estimés au point de vue de leur valeur intrinsèque et de leurs perspectives d'avenir. C'est une tâche délicate qui peut être grandement facilitée à l'aide des conseils et de l'expérience d'un conseiller financier sérieux et désintéressé. Et il s'en trouve encore, fort heureusement !

Bourse de Londres. — Le Stock Exchange, soutenu par la fermeté des fonds britanniques et des mines d'or, n'a que faiblement ressenti l'influence déprimante des marchés européens et américains. La note générale est encourageante et il suffirait d'une bien légère amélioration de la situation politique ou de la conjoncture économique, pour que le marché se remette sans hésiter aux affaires.

En dehors des mines d'or et des valeurs à revenu fixe, il convient également de signaler la reprise des textiles, la résistance des pétroles et la bonne tenue des valeurs minières. Les valeurs de cuivre canadiennes et rhodésiennes retiennent toujours l'attention du marché. Parmi les valeurs de ce groupe on s'entretient favorablement de la Sudbury Lode au sujet de laquelle on donne toujours, dans les milieux intéressés, des renseignements favorables.

André Ply,
de la Banque de l'Union industrielle française.

PETIT COURRIER

Un rentier Saint-Quentinois. — Il n'est pas question de rembourser ou de convertir cet emprunt. Cela dépend du nombre de titres que vous possédez et de leur prix d'achat. Il y a toujours un risque, c'est pourquoi je trouve qu'il est sage de vous alléger en en arbitrant une partie. Renseignez-moi plus complètement. Je ne puis donner un conseil à la légère.

**

B. F.

16 PAGES – 75 CENTIMES

MARIANNE

GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

5, RUE SÉBASTIEN-BOTTIN, PARIS VIIe

publiera en

1932-1933

LE NOTAIRE DU HAVRE

roman par

GEORGES DUHAMEL

VIEILLE FRANCE

roman par

ROGER MARTIN DU GARD

LA VIE DE VOLTAIRE

par

ANDRÉ MAUROIS

LONDRES

par

PAUL MORAND

PILOTES DE LIGNE

reportage par

A. DE SAINT-EXUPÉRY

LA CHATTE

roman par

COLETTE

.R. F.

. R. F.

FRÉDÉRIC LEFÈVRE

L'AMOUR DE VIVRE

roman

« Un enseignement précieux se dégage de ce livre, *UNE MORALE DE LA JOIE....* »

LOUIS ROUBAUD.

'n vol. : **12** fr.

FLAMMARION

. R. F.

R. F.

Œuvres d'

ALAIN

Souvenirs concernant Jules Lagneau .. .. 12 f

Propos d'Alain, I .. .. *Epuisé*

Propos d'Alain, II .. .. *Epuisé*

Mars ou la guerre jugée .. .. .. 15 f

Système des beaux-arts .. .. 18 f

Eléments d'une doctrine radicale ("Les Documents Bleus") .. .. 15 f

Les idées et les âges (2 vol.) 30

Propos sur le bonheur. 15

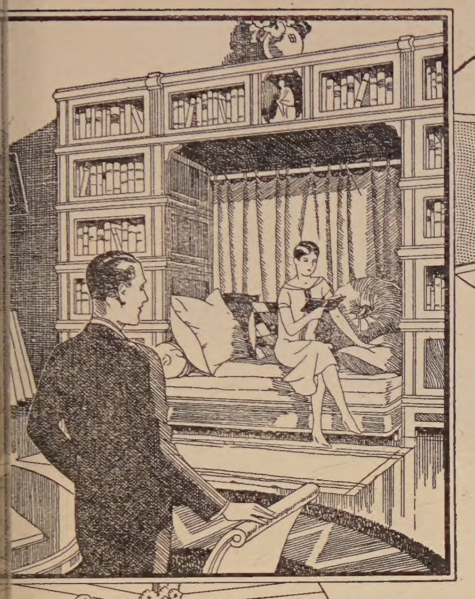
Vingt leçons sur les beaux-arts 18

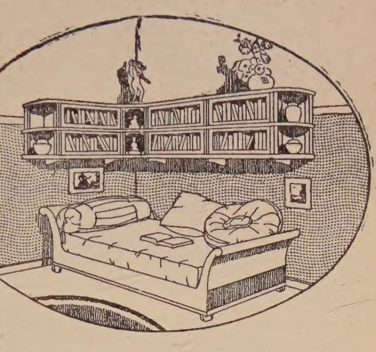
La visite au musicien ("Une Œuvre, un Portrait") .. .. *Epuisé*

Entretiens au bord de la mer.

2500 ex. sur arches 18

50 ex. sur chine .. .. *Epuisé*





BIBLIOTHEQUES extensibles et transformables

COSYS. Encadrements de divans

Tout en restant toujours la plus pratique, la Bibliothèque M. D. permet de réaliser à peu de frais et progressivement les ensembles les plus décoratifs.

Demandez le *Catalogue N° 72* envoyé gratuitement avec le tarif complet



BIBLIOTHÈQUE M.D.

9 RUE DE VILLERSEXEL. PARIS VIIe. LITTRÉ 11-28